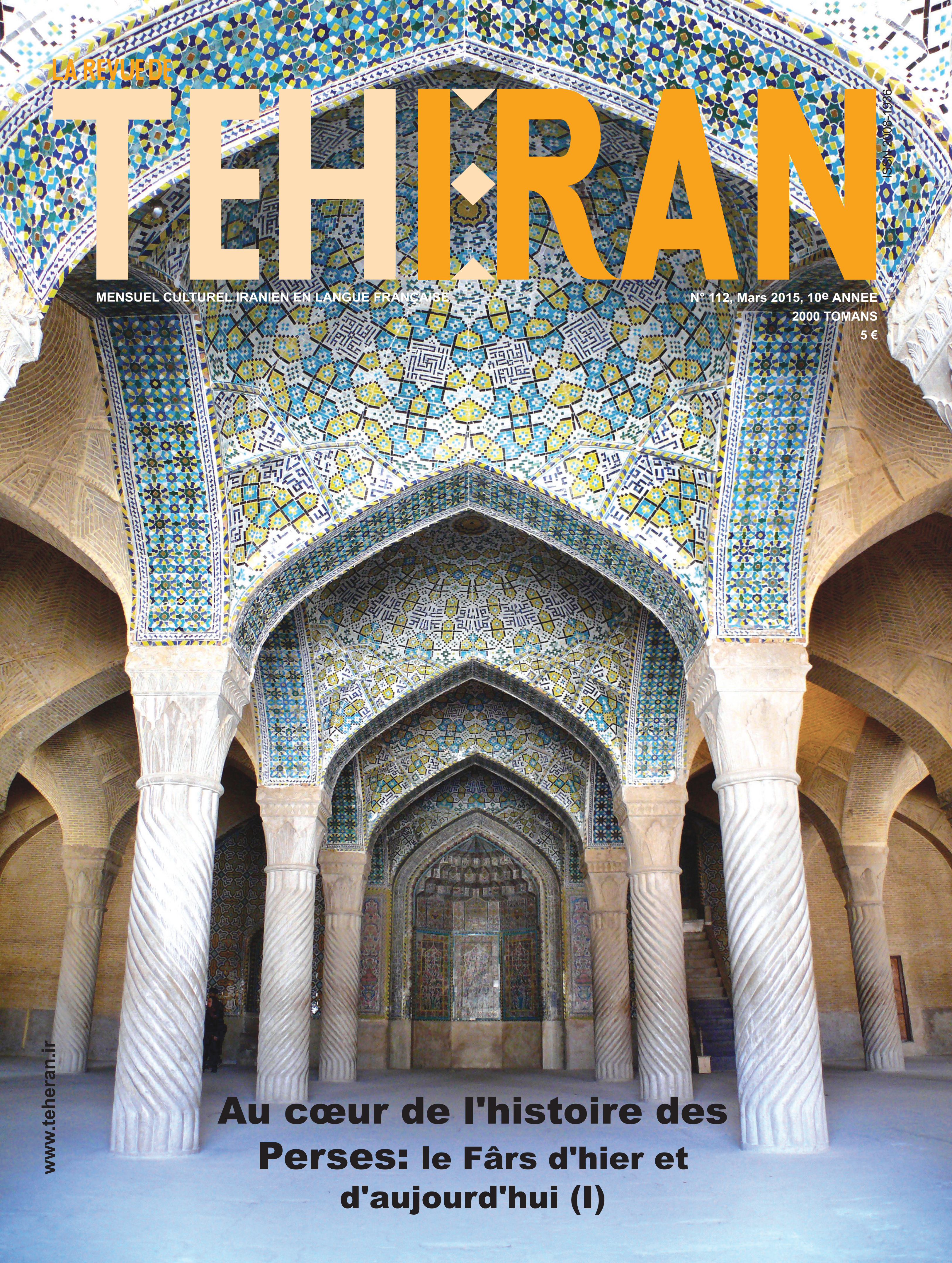
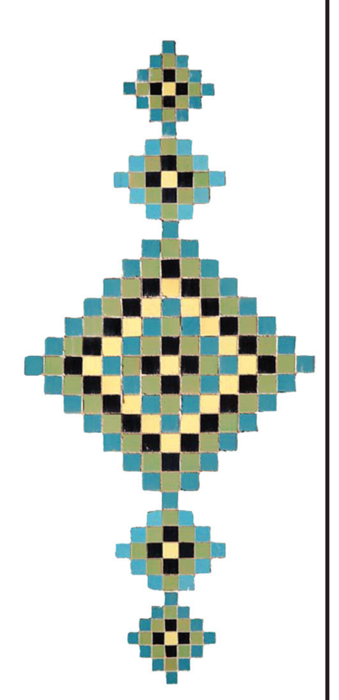

LA REVUE DE
TEHERAN
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 112, Mars 2015, 10e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
ISSN 2008-1936
Au cœur de l'histoire des Perses: le Fârs d'hier et d'aujourd'hui (I)
www.teheran.ir



Shabestân de la mosquée Vakil, Shirâz, Iran.

La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap







Premier mensuel iranien
en langue française
N° 112 - Esfand 1393
Mars 2015
Dixième année
Prix 2000 Tomans
5 €





www.teheran.ir

Sommaire

Histoire de la province de Fârs

Esfandiâr Esfandi
Université de Téhéran
Afsâneh Pourmazâheri



Commençons, en guise de prélude à l'histoire de la province de Fârs, par en mentionner brièvement l'étymologie. On retrouve des traces de son actuelle appellation dans des manuscrits grecs qui désignaient le territoire par le nom de «Persis», que les Européens appliquèrent à l'ensemble du sol iranien. Hérodote évoque le récit de l'arrivée des Aryens en Perse et leur répartition en douze tribus dont celle des «Pârs» qui s'installèrent au sud du pays (de là l'arabisation actuelle - Fârs - du nom de la région).

La région de Fârs fait partie des provinces les plus anciennes de l'Iran. Les fouilles archéologiques réalisées notamment à Persépolis, Naghsh-e Rostam, ou encore dans le Temple du feu de Zarathoustra confirment les racines préhistoriques de la civilisation de Fârs. A la suite des fouilles effectuées dans les collines du sud de la ville de Shirâz, les archéologues ont mis à jour des restes de poteries appartenant au troisième millénaire av. J.-C. De même, à l'ouest de Shirâz, au large du lac Mahârlou, ont été retrouvés des artefacts datant du néolithique qui montrent qu'à cette époque, ce territoire était habité. Notons que Behbahân, ville actuellement située dans la province du Khouzestân, était antérieurement rattachée à la province de Fârs. Des traces laissées par les Assyriens qui dominèrent durablement les Mèdes et les Perses révèlent que ces derniers habitaient sur le pourtour du lac Ourmia, dans l'actuelle province de Kermânshâh jusqu'en 700 av. J.-C., date à partir de laquelle ils décidèrent de s'établir dans les terres appartenant à l'actuelle province de Fârs. Toujours d'après Hérodote, les Perses constituaient sept tribus sédentaires citadines et rurales ainsi que quatre tribus nomades. Parmi ces tribus, seule celle des Pasargades, dont les Achéménides constituaient le groupe familial le plus noble, avait un pouvoir et une influence notables.

L'empire Achéménide est fondé par Cyrus 1er en 550 av. J.-C. dans le Fârs actuel, et son assise est renforcée trente ans plus tard par Darius qui l'ancre définitivement dans les mémoires. D'après les documents retrouvés lors des fouilles effectuées à Suse, Cyrus 1er règne également sur Elam et sur Anshan (ancienne capitale du royaume élamite), terres qui font aujourd'hui partie de la province du Lorestân. La chose n'est cependant pas nouvelle: au moment de la mort du fondateur de la dynastie achéménide, les terres sous son influence se trouvent, entre 740 et 675 av. J.-C., divisées en deux parties, l'une en



▲ *Persépolis, Naghsh-e Rostam et le temple du feu de Zarathoustra*

Perse et l'autre à Elam et Anshan.

Cyrus 1er, à l'époque gouverneur d'Anshan, se révolte contre le roi mède Astyage et mène une expédition contre son royaume, dont il assiège la capitale, Hamedân, en 550 av. J.-C. et met ainsi fin au règne de la dynastie mède. C'est à la suite de cette victoire qu'il est légalement proclamé roi et acclamé par tous les habitants de la Perse. Cette date est aussi celle de la réunion des Mèdes et des Perses et donc de la naissance du grand Empire achéménide.

Cette dynastie dont le dernier représentant fut Darius III (331 av. J.-C.), règne sur la Perse pendant presque trois siècles avant la conquête du pays par Alexandre le Macédonien qui décède à son tour en 322 av. J.-C. en laissant en guise de legs oriental un territoire plongé dans l'anarchie, dont les gouverneurs ne reculent devant rien pour obtenir la partie la plus grande à gouverner. La Perse, quant à elle, administrée à partir de la province de Fârs, revient à Solukus, l'un des commandants d'Alexandre. Ce dernier engage une franche politique d'hellénisation des provinces iraniennes, avec le Fârs pour épicentre. Pour ce faire, il ordonne l'installation de Grecs au cœur de la province. Malgré cet effort d'homogénéisation des villes iraniennes, une tribu, les Arsacides, ne tarde pas à

On retrouve des traces de son actuelle appellation dans des manuscrits grecs qui désignaient le territoire par le nom de «Persis», que les Européens appliquèrent à l'ensemble du sol iranien. Hérodote évoque le récit de l'arrivée des Aryens en Perse et leur répartition en douze tribus dont celle des «Pârs» qui s'installèrent au sud du pays

manifester sa volonté hégémonique aux alentours de la région d'Estakhr (Persépolis), dans la province de Fârs.

L'appellation d'«Estakhr» est adoptée par les Arabes qui la préfèrent à celle de «Persépolis». Cette région est au cœur de l'histoire de la province de Fârs, d'autant plus que les fondateurs des deux grandes dynasties perses, les Achéménides et les Sassanides, Cyrus le grand et Ardeshir Bâbakân, y ont vu le jour.

Ils sont à l'origine d'une dynastie religieuse qui entame une ascension fulgurante à partir de 250 av. J.-C. Signe évident de leur installation et de leur prise de pouvoir, ils font très tôt frapper des monnaies en araméen qu'ils rehaussent avec une représentation d'Ahourâ Mazdâ ainsi que leur emblème. Ils s'assignent comme principale tâche de protéger les temples du feu ainsi que la communauté des mages zoroastriens. Il est cependant à noter que malgré leur influence sur la province de Fârs, les Arsacides ne colonisent jamais ni n'assiègent ce territoire. Pour preuve, les monnaies retrouvées dans cette province contemporaines des Arsacides sont frappées au nom des rois locaux, tandis que les Arsacides exercent leur domination plutôt sur le littoral de Karamania (l'actuel Kermân) et les côtes arabes. Ces monnaies ne montrent aucune particularité grecque, mais sont en revanche révélatrices d'une pratique assidue des rituels zoroastriens.

A l'époque sassanide, le Fârs est partagé en cinq territoires appelés chacun *koureh*, terme qui reste utilisé jusqu'à l'invasion mongole en Perse. L'*Histoire de Tabari* précise que *koureh* est un vocable syriaque qui signifie «province». Estakhr (Persépolis) est le premier *koureh* comprenant toutes les contrées nordiques de la région de Fârs. Jusqu'au VIIe siècle, ce *koureh* englobe également la région de Yazd, ses alentours et les terres



▲ *Région d'Estakhr dans la province de Fârs*



▲*Vestiges de l'ancienne ville d'Estakhr*

désertiques s'étendant jusqu'aux contrées plus clémentes, ainsi que le désert de Lout. L'appellation d'«Estakhr» est adoptée par les Arabes qui la préfèrent à celle de «Persépolis». Cette région est au cœur de l'histoire de la province de Fârs, d'autant plus que les fondateurs des deux grandes dynasties perses, les Achéménides et les Sassanides, Cyrus le grand et Ardeshir Bâbakân, y ont vu le jour.

A l'époque islamique qui coïncide avec le califat d'Omar, cette province est à plusieurs reprises l'objet d'attaques de la part des gouverneurs du calife, qui se heurtent à la résistance des habitants de Fârs. On suppose que leur rébellion contre la domination arabe explique l'absence d'une datation exacte du siège de la région dans l'historiographie musulmane. A partir de l'an 650, lorsqu'Estakhr et Firouzâbâd sont colonisées par les musulmans, le Fârs entier cède à leurs troupes. Estakhr perd alors peu à peu de son importance au profit d'une ville plus prometteuse, Shirâz. Yaghoub Leis, fondateur de la dynastie saffâride, s'intéresse également à cette ville et y mène une expédition vers la fin du IXe siècle en vue de réprimer les rebellions locales. La province tombe ensuite sous le contrôle de la dynastie des Bouyides. Azedodowleh (959-993) choisit Shirâz pour capitale au lieu de Bagdad, antérieurement assiégée et qu'il a pris soin d'occuper avec son état-major. Il ordonne aussi la construction d'un pont au-dessus de la rivière Kor, pont aujourd'hui connu sous le nom de Band-e Amir.

Il faut attendre trois ans pour qu'en 1750, Karim Khân Zend apporte de nouveau la paix dans la région. Il choisit Shirâz comme capitale et ordonne la restauration de la ville dans le but de lui redonner son éclat et sa gloire de jadis.

Après les Bouyides, la province de Fârs est gouvernée par les Seldjoukides

avant de tomber sous la domination des Atâbeks dont le chef turcoman, Songhor ebn Modoud, conquiert la province de Shirâz. Il assure ainsi aux Atâbeks le contrôle sur ce territoire pendant plus d'un siècle (à partir de l'an 1148). Le trône de Fârs passe ensuite de père en fils jusqu'à l'arrivée des troupes mongoles qui colonisent le territoire.

La province conserve aujourd'hui ses tribus originelles, les Qashqâ'is, les Mamassanis, les Khamesh et les Kohkiluyeh qui ont réussi à conserver leurs cultures et styles de vie uniques dont l'ensemble constitue une part non négligeable de l'héritage culturel de cette région.

Hulagou Khân, premier gouverneur mongol de la Perse qui règne aussi sur les régions situées au-delà du territoire persan, décède en 1235 et cède le trône à son fils Abagha qui règne pour sa part une dizaine d'années. Il désigne le fils de son chancelier (Atâ Malek Joveyni) Bahâeddin comme gouverneur de la province de Fârs. Celui-ci opte pour une politique implacable, intolérante et autoritaire visant à maîtriser ses sujets par la peur. Il serait cependant injuste de ne pas relever que cette attitude inflexible fait de son règne une période de paix et de sécurité. Il décède à l'âge de trente-deux ans, cédant ainsi sa place à Arghoun Khân qui la laisse à son tour à son propre fils Ghazan Khân. Ce dernier, homme pieux et juste, apporte au peuple une certaine forme de paix - de courte durée cependant, car il meurt prématurément.

En 1353, la province tombe sous le contrôle d'Amir Mobarezeddin Mohammad Mozaffar, fondateur de la dynastie mozaffaride, qui prend soin de réunir une grande armée à l'aide de ses fils, notamment Shâh Shojâ'. Ils parviennent ainsi à détrôner le dernier des Atâbeks et à régner sur le Fârs à partir de 1395. La province ne cesse en somme d'être ballottée d'une dynastie à l'autre, partageant la destinée de bien des provinces iraniennes frappées par l'instabilité politique durant les XIVe et XVe siècles en Perse.

Shâh Esmâ'il le Safavide (1501-1523) conquiert la province en 1523, mais celle-ci tombe très vite sous la coupe de Mahmoud l'Afghan qui est à son tour détrôné par Nâder Gholi. Ce dernier fait régner une fois de plus le calme et la paix dans la région après avoir été couronné en 1729 comme roi d'Iran sous le titre de Nâder Shâh Afshâr, de la lignée afshâride. Ce dernier ordonne la réparation des dégâts de guerre survenus dans les villes, surtout celles de la province de Fârs. Constatant la croissance et la prospérité de la région, le gouverneur de la province, Taghi Khân Shirâzi, se révolte et réclame l'indépendance. Cet événement oblige Nâder à encercler la ville de Shirâz quatre mois durant. Les victimes et les dégâts sont nombreux, et les magnifiques jardins à peine restaurés sont de nouveau en ruine. Au même moment, la peste dévaste le Fârs, entraînant la mort de près de quatorze mille personnes. Entre temps, Nâder Shâh est assassiné en 1747. La province vit alors la pire période de son histoire.

Il faut attendre trois ans pour qu'en 1750, Karim Khân Zend apporte de nouveau la paix dans la région. Il choisit Shirâz comme capitale et ordonne la restauration de la ville dans le but de lui redonner son éclat et sa gloire de jadis. La province et notamment la ville de Shirâz, longtemps capitale politique ou culturelle de la Perse, ont souvent été la cible de nombreuses attaques. C'est la

raison pour laquelle lorsqu'Aghâ Mohammad-Khân Qâdjâr reprend le trône du dernier des Zends, Lotfali-Khân, il choisit d'adopter Téhéran au lieu de Shirâz comme capitale. Shirâz, alors presque en ruine, parvient enfin à panser ses plaies loin des guerres et des intrigues du trône. La dernière action d'Aghâ Mohammad-Khân est de faire déterrer la tombe de Karim Khân Zend, fondateur de la dynastie zend, et de faire transporter ses restes à Téhéran. Il ordonne de les enterrer sous les marches de son trône dans le palais du Golestân à Téhéran, comptant de la sorte manifester la haine qu'il voue à la dynastie zend en piétinant tous les jours les ossements de son plus grand ennemi.

Tout au long du règne d'Aghâ Mohammad-Khân, la province de Fârs est gouvernée par Fath-Ali Khân mais après la mort du premier en 1797, le second reprend le pouvoir et désigne ses fils comme gouverneurs, y compris du Fârs, qui est confié à Navâb Hossein Ali Mirzâ. Jusqu'à la fin de l'époque qâdjâre, la province de Fârs se retrouve entre les mains de gouverneurs tous plus incompétents les uns que les autres et passant la majeure partie de leur temps à s'enivrer ou à se battre entre eux et contre les tribus rebelles telles que les Mamassanis et les Qashqâ'is.

Du fait de son passé politique, la province de Fârs comprend de nombreux monuments historiques riches en nuances architecturales et qui reflètent chacun à leur manière une partie de l'histoire de la province et, du même coup, celle de l'Asie occidentale. Grâce à ses caractéristiques géographiques et à sa proximité avec le golfe Persique, la province est depuis longtemps une zone de peuplement importante pour différentes tribus locales ou pour les populations venues d'autres parties du monde. La province conserve également aujourd'hui ses tribus originelles, les Qashqâ'is, les Mamassanis, les Khamesh et les Kohkiluyeh qui ont réussi à conserver leurs cultures et styles de vie uniques dont l'ensemble constitue une part non négligeable de l'héritage culturel de cette région.



▲ *Karim Khân Zend*

L'actuelle province de Fârs offre l'exemple d'une région culturellement riche où s'entrecroisent valeurs anciennes et modernes. On y trouve une agriculture pour le moins prospère. Les produits principaux en sont les céréales (blé et orge), les agrumes, les dattes, la betterave à sucre et le coton. Le jus de citron de la région est particulièrement savoureux. La province possède des installations pétrochimiques, une raffinerie de pétrole, une usine de production de pneus et d'accessoires automobile, etc. Signalons pour finir que le tourisme est également l'un des champs d'activités dynamiques de la province, Fârs étant l'une des régions iraniennes les plus visitées. L'artisanat enfin, est avant tout centré sur la production d'objets en argent et en bois marquetés, ainsi que de kilims. ■

Bibliographie:

- Boyle, J. A., *The Cambridge History of Iran* (Histoire de l'Iran), volume 5, Cambridge University Press, 1968.
- Roux, Jean-Paul, *Histoire de l'Iran et des Iraniens, Des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 2006.
- Sykes, P. A., *History Of Persian* (Histoire de la Perse), éd. Macmillan, Londres, 1921.
- Sa'diân, Abdolhossein, *Sarzamin va mardom-e Irân* (Le territoire et les peuples d'Iran), éd. Aram Elm va Zendegi, Téhéran, 2010.

La renaissance de Shirâz

Mireille Ferreira



▲ *Les tissus chatoyants du bazar du Régent. Photos: Mireille Ferreira*

A l'avènement de la république islamique de 1979, Shirâz souffre de la mauvaise réputation que lui a donné le festival de Shirâz, qui fut organisé pendant les dix-huit années qui précédèrent la Révolution islamique. L'ayatollah Khomeiny parlait du «soi-disant festival d'art de Shirâz et de ses programmes obscènes», une troupe y avait présenté un spectacle où les acteurs étaient dévêtus. L'ouverture solennelle en était faite chaque année par Farah Dibâ et l'avant-garde occidentale s'y produisait. En septembre 1973, le grand chorégraphe français Maurice Béjart y crée son ballet *Mallarmé III*, sur une musique du compositeur Pierre Boulez. Ce serait lors de ce séjour en Iran qu'il se convertit à l'islam. En 1977, dans *Peines de cœur d'une chatte anglaise* de Balzac, mis en scène par l'Argentin Alfredo Arias, les comédiens portaient d'étonnants masques d'animaux. Ce spectacle fut produit la même année à Paris. La chorégraphe américaine Carolyn Carlson y produisit son ballet *Human Called Being*, sur une musique électroacoustique avec voix solistes, en création mondiale.

Ces dernières années, Shirâz sort de son apathie. Tout est fait pour attirer et retenir les nombreux touristes qui s'en servaient trop souvent comme d'une base arrière pour visiter les fabuleuses ruines de Persépolis. C'est ainsi qu'on y a construit de grands

hôtels au standard international. Une partie de la citadelle Karim Khân, qui date du XVIIIe siècle et a longtemps servi de prison, est devenue, après rénovation, le musée de la province du Fârs. Le beau jardin botanique Eram, qui appartient à l'université de Shirâz, a également fait l'objet d'un vaste programme de rénovation. Dédié à la recherche botanique, il est ouvert au public. Ce ne sont là que quelques exemples visibles du renouveau de cette dernière décennie.

> Ces dernières années, Shirâz sort de son apathie. Tout est fait pour attirer et retenir les nombreux touristes qui s'en servaient trop souvent comme d'une base arrière pour visiter les fabuleuses ruines de Persépolis.

Force est de reconnaitre que les atouts de la ville de Shirâz sont nombreux. Située dans le bel environnement des montagnes du Zagros, elle offre aux visiteurs d'admirables monuments. Mausolées, mosquées, musées et jardins persans y sont nombreux. Les plus fréquentés sont sans conteste les tombeaux des poètes Saadi et Hâfez, où de nombreux jeunes gens, garçons ou filles, seuls ou en couple, viennent s'y recueillir, lisant notamment avec ferveur la poésie de Hâfez qui chante si bien l'amour et les plaisirs de la nature.

Une des grandes attractions de Shirâz est constituée par son grand bazar où le visiteur croise la grande diversité du peuple shirâzi, telles les femmes de la tribu nomade des Qâshqâ'ï, facilement identifiables par leurs longues robes aux couleurs vives, dont les *gabbehs*, ces épais tapis aux couleurs chatoyantes, sont parmi les plus beaux d'Iran. ■



▲ *Le tombeau de Hâfez*



▲ *Le jardin du Naranjestân*

11



Kâzeroun, la deuxième grande ville de Fârs

Babak Ershadi

▲ *Vue générale de Kâzeroun*

La ville de Kâzeroun est le chef-lieu du département du même nom dans l'ouest de la province du Fârs. Kâzeroun se situe à une altitude de 860 mètres au-dessus du niveau de la mer, entre le littoral du golfe Persique au sud (à 164 km de Boushehr) et la chaîne des montagnes Zâgros au nord. Elle est la deuxième grande ville du Fârs après Shirâz. La ville compte près de 140 000 habitants, et la population du département s'élève à près de 300 000 âmes. La ville de Kâzeroun couvre un périmètre de 2 100 hectares et se situe à 135 km de Shirâz, à 1060 km de Téhéran.

La ville actuelle de Kâzeroun se trouve approximativement au même emplacement que la ville achéménide de «Gazra» (vers 556-330 av. J.-C.) et à quelques kilomètres de la ville de Bishâpour, qui date de l'époque sassanide (224-651).

Les habitants de la ville parlent un dialecte local du persan moderne dont les origines remontent au pahlavi, une langue iranienne (moyen-perse) qui était parlée à l'époque des Sassanides, descendant elle-même du vieux-perse. Mais dans la ville et surtout dans les villages du département, il y a aussi une population de nomades Qashqâï turcophones, sédentarisés depuis de longues décennies. Les habitants de Kâzeroun sont majoritairement chiites duodécimains. Les minorités religieuses ne représentent qu'un pour cent de la population.

La conversion des habitants de Kâzeroun à l'islam commença dès le Ier siècle de l'Hégire (VIIe siècle de l'ère chrétienne), mais une grande partie de la population de Kâzeroun resta longtemps zoroastrienne. L'islamisation de la région ne fut donc complète qu'assez tardivement vers le début du Ve siècle de l'Hégire (XIe siècle de l'ère chrétienne).

Le département de Kâzeroun a un climat très chaud

et aride en été, relativement tempéré en hiver. Il est parcouru par plusieurs rivières plus ou moins saisonnières qui assurent une végétation variée et fournissent les ressources en eau nécessaire pour les activités agricoles, une des ressources importantes de revenus pour les habitants. Les zones montagneuses du département, aux conditions climatiques plus douces en été, sont une destination annuelle de transhumance pour les éleveurs nomades des provinces voisines.

L'économie du département est essentiellement agricole. Grâce à la variété climatique de la région, les paysans du département de Kâzeroun récoltent en abondance des produits variés: des céréales, du riz, des dattes, des agrumes, des légumes, des tomates, des aubergines, des grenades, des figues et depuis quelques années… des olives. Mais la région connaît aussi depuis quelques décennies un processus d'industrialisation. La centrale hybride de Kâzeroun, avec une capacité annuelle de 1400 MW, est la plus grande centrale d'électricité de la province du Fârs et la troisième grande centrale hybride (turbines à gaz et à vapeur) de l'Iran. Il y a aujourd'hui deux unités pétrochimiques dans le département, tandis que les travaux sont également en cours pour extraire du pétrole dans la commune de Khesht, au sud de Kâzeroun.

> Les habitants de la ville parlent un dialecte local du persan moderne dont les origines remontent au pahlavi, une langue iranienne (moyen-perse) qui était parlée à l'époque des Sassanides, descendant elle-même du vieux-perse.

Kâzeroun aura sa gare à l'achèvement du nouveau chemin de fer qui reliera le Fârs aux provinces du Khouzestân (sud-ouest) et du Hormozgân (sud). Ainsi, à la fin de ce projet, la ville sera connectée au réseau national du chemin de fer, ce



▲ *Forêts de chênes du Zâgros*

qui augmentera sans doute son dynamisme économique et social, et renforcera aussi ses infrastructures touristiques.

Les plus beaux paysages de la saison des narcisses s'offrent aux sens des touristes et des habitants du département, sur une plaine de 25 hectares qui se trouve près des villages de Jarreh, Balbal et Fâmour. Les narcisses de Kâzeroun comptent parmi les rares espèces hivernales de cette famille de fleurs.

Beram:

A une vingtaine de kilomètres à l'est de Kâzeroun, sur la nouvelle route qui relie la région à Shirâz, vous arrivez, au milieu des montagnes du Zâgros, à une vaste plaine appelée Beram, du nom du village qui s'y trouve. La plaine est couverte de la végétation habituelle du sud du Zâgros. A la fin de l'hiver et au début du printemps, la terre se recouvre de coquelicots du Zâgros. Beram est aussi la plus grande plaine de chênes du Zâgros (nom scientifique: *quercus brantii*).

Les Plaines de Narcisses:

Le mot Narcisse est d'origine persane (*nargês*). En plein hiver (fin décembre-début février), les plaines qui s'étendent autour de la ville de Kâzeroun sont embellies, pendant une période de 45 jours, de très belles fleurs: les narcisses. Plusieurs espèces de cette fleur poussent à l'état sauvage dans cette région. Les plus beaux paysages de la saison des narcisses s'offrent ainsi aux sens des touristes et des habitants du département, sur une plaine de 25 hectares qui se trouve près des villages de Jarreh, Balbal et Fâmour. Les narcisses de Kâzeroun comptent parmi les rares espèces hivernales de cette famille de fleurs.

Parishân:

Le lac Parishân (ou Fâmour), le plus grand lac d'eau douce d'Iran et du Moyen-Orient, se trouve à l'est de Kâzeroun. Sa superficie moyenne est de 4300 hectares. Le lac, qui se trouve à une



▲ *Les plaines couvertes de narcisses*



▲ *Lac Parishân*

altitude de 820 m par rapport au niveau de la mer, a une importance vitale dans la sauvegarde de la biodiversité de toute la région. Tout autour du lac Parishân, la vie des habitants dépend directement ou indirectement de la vie du lac et de son écosystème. Depuis quelques années, l'équilibre de cet écosystème précieux a été troublé pour diverses raisons dont la sécheresse et les activités humaines (destruction des roseraies pour des opérations routières). Les habitants de Kâzeroun et des régions voisines se mobilisent de plus en plus pour la sauvegarde du lac Parishân. Le vendredi 30 janvier 2015, la mairie, les institutions publiques et la société civile de Kâzeroun ont organisé, comme les années précédentes, une marche familiale pour demander la prise de mesures nécessaires pour protéger le lac Parishân.

Bishâpour:

A 15 km au nord-ouest de Kâzeroun, il est possible de visiter l'un des sites historiques les plus importants de l'Iran, celui de la ville ancienne de Bishâpour dont il ne reste aujourd'hui que des ruines. Bishâpour a été fondée en 266, sur ordre du roi sassanide Shâpour Ier (roi de 240 à 272). La ville porte, en fait, le nom de son fondateur, en moyen-perse, Bishâpour

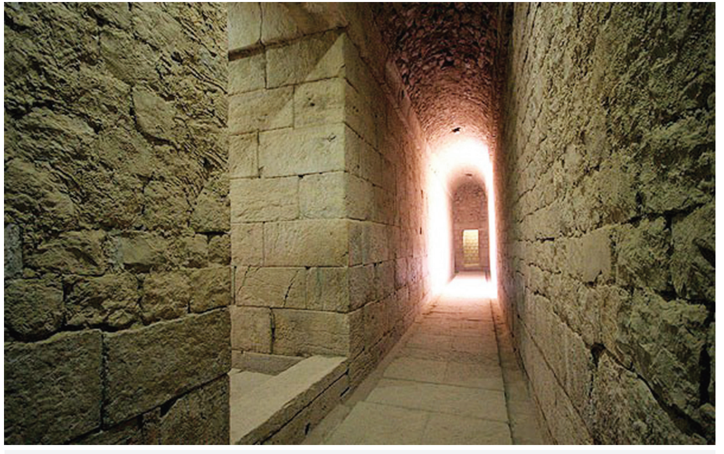


▲*Bishâpour: colonnes commémoratives qui portent l'inscription de Shâpour Ier*



▲ *Temple d'Anâhitâ*

signifiant «Seigneur Shâpour» (Baï Shâpour). Les ruines de Bishâpour s'étendent sur un périmètre de 200 hectares. La construction de la ville date de l'apogée du règne de son fondateur après ses importantes victoires sur les Romains, notamment après la défaite de l'armée romaine et la chute de l'empereur Valérien (empereur de 253 à 260), capturé par les soldats sassanides et transféré à Bishâpour. Valérien meurt en captivité: les Romains n'ont en effet rien fait pour le libérer, n'ayant aucun intérêt à son retour pour des raisons politiques liées à sa succession.



▲ *Temple d'Anâhitâ (intérieur)*

Pendant l'ère sassanide, Bishâpour devient capitale des Perses pendant une période relativement courte. Après l'islamisation de l'Iran, elle perd progressivement son importance au profit de sa voisine la plus proche, Kâzeroun. Pourtant, Bishâpour a été habitée jusqu'au VIIe siècle de l'Hégire (XIVe siècle de l'ère chrétienne), avant d'être abandonnée.

La ville a été construite selon les modèles architecturaux de la période arsacide et hellénistique sur la base d'un plan en damier. Dans les ruines de Bishâpour, nous pouvons distinguer deux parties nettement séparées l'une de l'autre: d'abord la citadelle impériale (qui contient le temple d'Anâhitâ, la salle royale, la terrasse des mosaïques et la résidence de Valérien, les colonnes

commémoratives où apparaît le nom de Shâpour Ier, et la ville proprement dite (maisons, voies publiques, marchés, hammams, caravansérails,...).

Tangueh-Tchogân et la statue de Shâpour Ier:

Tangueh-Tchogân est une vallée étroite en fer à cheval située tout près de la ville ancienne de Bishâpour (500 m) et au fond de laquelle coule une petite rivière. Les rochers des deux côtés de la vallée sont décorés à intervalles irréguliers de six bas-reliefs sassanides. Ces bas-reliefs datent de l'époque du règne de trois empereurs sassanides: Shâpour Ier, Bahrâm Ier (roi de 273 à 276) et Bahrâm II (roi de 276 à 293).

Une gigantesque statue de Shâpour Ier veille quant à elle sur l'entrée d'une profonde grotte sur les hauteurs de la vallée de Tangueh-Tchogân. La grotte de Shâpour est située sur un rocher perché à 800 mètres au-dessus du village qui se trouve juste en bas, au fond de la vallée. Pour monter jusqu'à la grotte, il faut une marche d'une heure et demie depuis le village. La statue de Shâpour Ier est l'un des rares exemples aujourd'hui disponibles de sculpture sassanide, la technique généralement utilisée pendant l'antiquité préislamique de l'Iran étant le bas-relief. Elle a été sculptée dans un pilier naturel de la grotte, et mesure plus de 7 mètres de haut. ■



▲ *Mosaïque de Bishâpour*



◀ *Tangueh-Tchogân: Shâpour Ier et trois empereurs romains. Shâpour Ier tient la main de Valérien (empereur 253-260) en captivité, le corps de Gordien III (empereur 238-244) est foulé par le cheval de Shâpour, Philippe l'Arabe (empereur 244-249) s'agenouille devant Shâpour.*



▲ Darvâzeh Ghor'ân: *Cette ancienne porte de la ville est située au nord-est de Shirâz*

Les attractions touristiques de la province de Fârs

1ère partie: Shirâz

Hamideh Haghighatmanesh

La province de Fârs, située au sud-ouest de l'Iran, s'étend sur une superficie de 122 608 km2 et est à ce titre la cinquième province la plus vaste d'Iran. Les provinces limitrophes sont celles d'Ispahan au nord, de Hormozgân au sud et au sud-est, de Boushehr à l'ouest et au sud-ouest, de Kohkilouyeh au nord-ouest, de Kermân à l'est et de Yazd au nord-est. Les monts Zâgros, l'un situé au nord-ouest et l'autre au sud-est de la province, sont de hauts plateaux montagneux divisant la province en deux zones géographiques distinctes. Lors du dernier recensement de 2010, le nombre d'habitants de la province s'élevait à 4 528 513 personnes. Shirâz est la capitale du Fârs, et les autres villes principales de cette province sont Abâdeh, Bovânât, Dârâb, Estahbân, Eghlid, Fasâ, Firouzâbâd, Kâzeroun, Khonj, Jahrom, Sepidân, Lâr, Lâmerd, Marvdasht, Mamasani ou encore Neyriz.

En tant que l'un des plus anciens centres de la civilisation iranienne et la capitale gouvernementale la plus importante de l'Antiquité iranienne, notamment des rois achéménides et sassanides, la province abrite un grand nombre d'attractions historiques, mais aussi naturelles et géotouristiques en grande majorité situées à proximité de ses principales villes. Il va de soi que l'on ne peut aborder ici l'ensemble de ces attractions - nous nous contenterons d'un florilège en insistant sur les plus visitées, en commençant par la capitale de la province, ville des grands poètes d'Iran.



▲ *Mausolée de Shâh Tcherâgh*

Shirâz

Le mausolée de Shâh Tcherâgh: Ce mausolée, qui est le principal lieu de pèlerinage de la province, abrite le tombeau du fils du septième Imâm des chiites, l'Imâm Moussâ Kâzem qui, décidant de rejoindre son frère l'Imâm Rezâ alors dans le Khorâssân, fut assassiné en chemin par les agents du calife abbasside Ma'moun et enterré à Shirâz. Outre sa valeur spirituelle pour les chiites, le mausolée en lui-même a une importante valeur historique et architecturale. A l'est du mausolée, on peut également visiter la mosquée Djâmeh Atigh, l'une des plus anciennes de la ville.

La mosquée Nasirolmolk: Datant de l'époque qâdjâre, elle se situe également à proximité du mausolée de Shâh Tcherâgh. Elle comporte deux iwâns au nord et au sud, ainsi que deux parties couvertes (*shabestân*) à l'est et à l'ouest. Celui situé à l'ouest est le plus beau: il possède sept portes de bois ornées de verres multicolores, ses murs sont décorés de belles céramiques, et son plafond orné de motifs floraux et de versets coraniques.

En tant que l'un des plus anciens centres de la civilisation iranienne et la capitale gouvernementale la plus importante de l'Antiquité iranienne, notamment des rois achéménides et sassanides, la province de Fârs abrite un grand nombre d'attractions historiques, mais aussi naturelles et géotouristiques.



▲ *Mosquée Nasirolmolk*



▲ *Mosquée Nasirolmolk*



▲ *Hammam Vakil*

20


▲ *Céramiques colorées de la mosquée Moshir*

Sa décoration est inspirée de celle de la mosquée Vakil située dans la même ville.

La mosquée Moshir: considérée comme étant l'un des plus importants monuments historiques de Shirâz, cette mosquée date de l'époque qâdjâre et a été construite par Hâdji Mirzâ Abolhassan Khân Moshirolmolk. Au nord de cette belle mosquée se trouve un petit *shabestân* ainsi que deux minarets ornés de céramiques colorées.

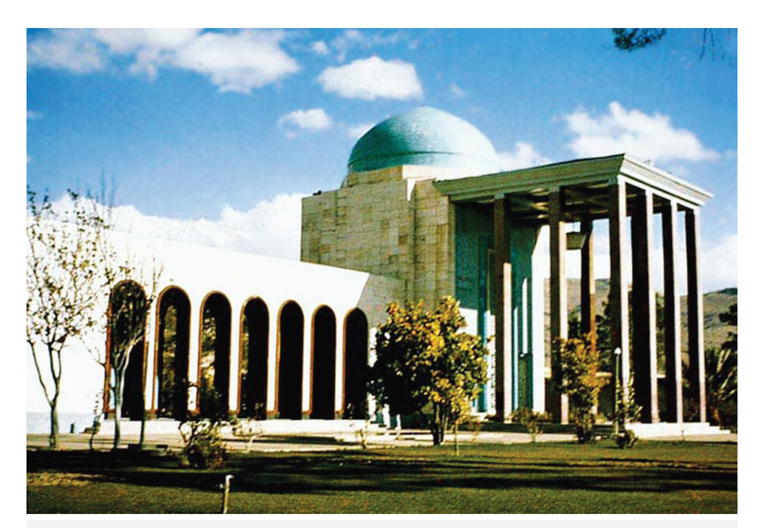
La mosquée Vakil: située à l'ouest du marché Vakil et à côté du hammâm du même nom, elle fait partie des monuments les plus beaux datant de l'époque zend et est dotée d'une grande importance artistique et architecturale. Construite sur ordre de Karim Khân Zend, cette mosquée est dotée de deux *iwân* et de deux *shabestân*.

Le marché Vakil: Egalement construit sur ordre de Karim Khân Zend, ce marché est situé au centre de Shirâz. La mosquée et le hammam historique du même nom se trouvent à sa proximité. Ce marché tout en longueur est considéré comme l'un des sites les plus beaux restés du règne de Karim Khân Zend. Il semble que ce dernier, après avoir admiré l'ancien marché de Lâr datant de l'époque safavide, ait ordonné de construire ce marché à Shirâz selon le même plan. Il a longtemps été le cœur économique de la ville.

Le hammam Vakil: Ce hammam datant de l'époque zend a été construit selon les techniques architecturales les plus novatrices de son époque. La forme de l'entrée, les pentes et les angles, tout concourait à conserver la chaleur au maximum.

Sarâ-ye Moshir ou Golshan: Ce monument de forme octogonale datant de l'époque qâdjâre est situé au bout du marché Vakil. L'architecture de cette œuvre de Mirzâ Abolhassan Khân Moshirolmolk s'inspire du modèle des caravansérails safavides. Dans l'espace fermé de l'octogone, on peut admirer des bâtiments ayant de hauts plafonds carrelés et en *muqarnas*.
Darvâzeh Ghor'ân: Cette ancienne porte de la ville est située au nord-est de Shirâz, entre les monts Tchehel Maghâm et Bâbâ kouhi. Après sa construction, un


▲ *Shabestân de la mosquée Vakil*



▲ *Tombeau de Saadi (Saadieh)*

Coran a été ajouté au-dessus de la porte afin que, selon une croyance ancienne, les voyageurs soient bénis et protégés lorsqu'ils passent en dessous. A l'époque zend, Karim Khân a procédé à la restauration de la porte en y ajoutant une chambrette où sont disposés deux anciens exemplaires précieux du Coran.

Le tombeau du poète Hâfez (Hâfezieh): Au nord de Shirâz, près de Darvâzeh Ghor'ân, au sein de Khâk Mosallâ, l'un des célèbres cimetières de la ville, se trouve le mausolée du grand poète iranien Hâfez. Un premier monument doté d'une voûte a été construit autour de la tombe pour la première fois sur ordre de Shamseddin Mohammad Yaghmâee, ministre des Moghols d'Inde et un temps gouverneur du Fârs. Il a été restauré à l'époque safavide, puis une seconde fois à l'époque de Nâder Shah Afshâr. Enfin, Karim Khân Zend fit construire le monument actuel reposant sur quatre colonnes et mit une pierre de marbre sur son tombeau, la même que l'on peut admirer aujourd'hui.

Le tombeau de Saadi (Saadieh): Situé à 4 km au nord-est de Shirâz, au pied de la montagne et à côté du jardin Delgoshâ,



▲ *Sarâ-ye Moshir ou Golshan*

le lieu de sépulture de Saadi est aussi celui où il a passé la fin de sa vie. Khâdjeh Shamseddin Mohammad, ministre de l'Ilkhânide Abâqâ Khân, a décidé d'y construire un mausolée, puis sur ordre de Karim Khân Zend, un monument royal en stuc à deux étages y a ensuite été édifié. Les architectures traditionnelle et nouvelle se côtoient dans le mausolée actuel, devant le porche où figure un bel iwân.

Le mausolée de Khâdjou-ye Kermâni: Ce mausolée, situé au nord de Shirâz et à proximité de Darvâzeh Ghor'ân, contient le tombeau de ce grand poète. La rivière de Roknâbâd, tant célébrée par Hâfez, le traverse, tandis qu'un peu plus haut se trouvent trois grottes dont l'une était le lieu de retraite de Khâdjou.



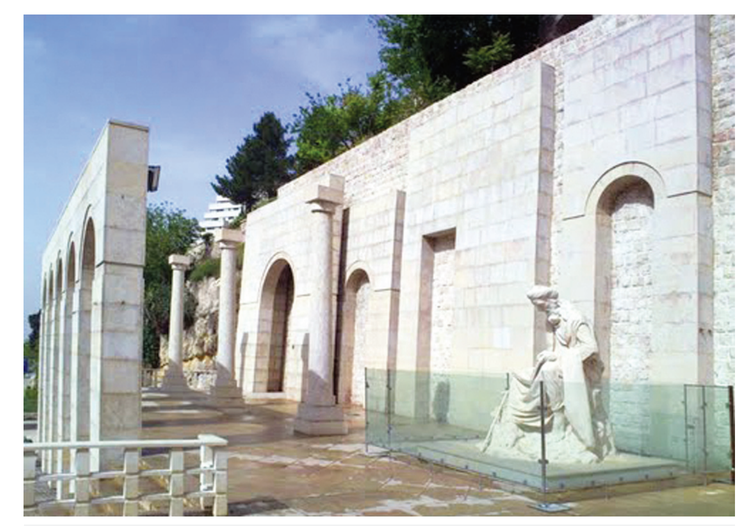
▲ *Mausolée du grand poète iranien Hâfez* (Hâfezieh)

Emârat-e Kolâh-Farangi (musée Pârs): Datant de l'époque zend, ce bâtiment de forme octogonale construit sur ordre de Karim Khân servait durant son règne à l'accueil des invités et ambassadeurs étrangers, et s'y déroulaient les cérémonies officielles. Il est également appelé *bâgh-e hokoumati* (jardin gouvernemental). Transformé depuis en musée baptisé Pârs, il contient de nombreux objets allant de l'époque préhistorique à la période actuelle.

L'Orangeraie (nârendjestân) de Ghavâm: Ce grand complexe historique



▲ *Emârat-e Kolâh-Farangi (musée Pârs)*



▲ *Mausolée de Khâdjou-ye Kermâni*



▲ *Musée de madame Tussaud de Shirâz*

construit par Ghavâmossaltaneh, gouverneur du Fârs à l'époque de Nâsereddin Shâh Qâdjâr, comprend notamment la maison de Zitatolmolk, une orangeraie et plusieurs hammâms. A proximité se trouve également une autre belle maison ancienne, celle de Zinat-ol-Molk Ghavâmi, femme pieuse et charitable de l'époque qâdjâre.

Le musée de madame Tussaud de Shirâz: reprenant le principe du célèbre musée anglais à une moindre échelle, ce lieu expose la représentation en cire de nombreux personnages marquants de l'histoire iranienne, dont Karim Khân, Saadi, Mansour Hallâdj, etc.

Le Divân-khâneh: Comptant parmi les plus somptueux de Shirâz, cet édifice datant de la période zend fut utilisé à l'époque de Karim Khân Zand comme centre gouvernemental. Il comporte notamment de belles peintures sur sa façade, des gravures sur pierre, ou encore des *muqarnas* sur bois et stuc.

Bâgh-e Eram: Ce jardin, situé à l'extérieur de la ville et à 3 km du mont Bâbâ-kouhi, date de l'époque seldjoukide. Le bâtiment principal du jardin, construit selon les styles architecturaux à la fois safavide et qâdjâr, comporte trois étages et un sous-sol où se trouve un bassin orné de belles céramiques multicolores. Le jardin en lui-même abrite de nombreuses espèces d'arbres, et est utilisé par l'université de Shirâz en tant que jardin botanique.

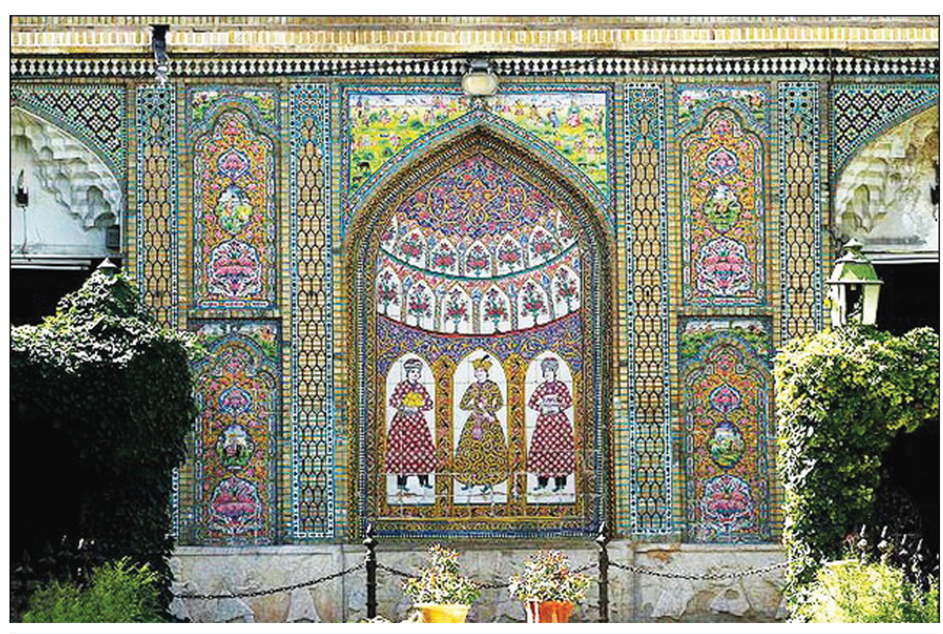
Autres jardins de Shirâz: De façon générale, la ville de Shirâz se caractérise par la présence en son sein ou dans sa banlieue, de nombreux parcs et jardins. Parmi ces jardins, nous pouvons citer le jardin des Oiseaux, qui abrite près de 2000 oiseaux de 300 espèces distinctes et provenant de 42 pays africains, européens et asiatiques; le jardin Tchehel-Tan, qui date de la période zend où se



▲ *Jardin Haft-Tanân*

derviches de Shirâz; le jardin Jahân-namâ, l'un des plus anciens de Shirâz qui faisait autrefois partie de Dja'farâbâd et Mosallâ auxquels Hâfez fait beaucoup allusion dans ses poèmes; le jardin Haft-Tanân, qui abrite le musée des pierres, le tombeau de sept mystiques, et est l'un des lieux les plus anciens de Shirâz; le jardin Delgoshâ, dont l'existence remonterait à l'époque sassanide, connu pour sa belle et grande orangeraie, et situé dans un lit montagneux, à côté d'un canal souterrain nommé Mâriz Saadi; ou encore le jardin Afif-Abâd ou Golshan, situé à l'est de Shirâz, abritant l'un des plus grands musées d'armes du Moyen-Orient. A l'époque safavide, ce jardin servait pour les promenades royales, et une citadelle y a été construite à l'époque de Shâh Abbâs. ■

À suivre...



▲ *L'Orangeraie (nârendjestân) de Ghavâm*

Shirâz, ville éternelle, à travers le regard des poètes

Zeinab Golestâni

"*Adieu, belle ville,*
En me séparant de toi, me vient à l'esprit la chute d'Adam du Paradis."
Sir Thomas Herbert[1]

Shirâz, ce paradis perdu datant d'avant la dynastie achéménide et dont Sir Thomas Herbert fait un tel éloge, fut construite, selon les mythes, par Tahmouress, deuxième roi de la dynastie Pishdâdiân. Selon Djamshid Soroush Soroushyân[2], son nom est composé des deux mots persans *shahr* (la ville) et *râz* (le secret). Il a ensuite changé au fil de l'évolution de la grammaire persane, de *Shahr-e râz*, à *Shahrâz* et enfin à *Shirâz*. Son nom apparaît sur les tablettes de Persépolis comme *Ti-ra-is-ci-ish, Ti-ra-ci-ish, Shi-ra-is-si-ish,* et *Shir-is-is*. Toujours selon Soroush, Shirâz signifie "le lieu où sont sauvegardés les documents royaux", alors que Dehkhodâ soutient l'idée que le nom de cette ville, composé de *sher* signifiant "bon" et *râz* - de la même racine que *raz* qui veut dire la vigne -, signifie "le bon raisin".

▲ *Le poète Saadi s'entretient la nuit avec l'un de ses amis dans un jardin, miniature du* Golestân, *Herat, 1427, Chester Beatty Library, Dublin*

Du point de vue des traditions religieuses, la ville possédant un très bel héritage historique et culturel, elle est également supposée être évoquée dans l'un des hadiths du Prophète Mohammad comme étant le siège de l'un de ses peuples élus: il aurait ainsi dit qu'«*il existe deux peuples élus: les Quraysh chez les Arabes (d'où est issu le prophète Mohammad), et les habitants du Fârs en Perse.*»

Actuellement, un stéréotype quelque peu usé par la promotion touristique en fait la ville de l'amour, de la poésie, des roses et des rossignols, et son apparence suscite l'admiration: "*Elle (Shirâz) évoque l'image des minarets rêveurs et des jardins magiques*", souligne Arberry, tandis que Al-Moqaddasi, géographe arabe[3], ne trouve pas l'égal de Masdjed-e Djâme' Atiq[4] dans «*les huit régions de la Terre*». Shirâz, ville-mère de deux des plus grands poètes iraniens Saadi et Hâfez, est représentée par les poètes comme une ville-paysage, où la nature entretient un rapport étroit avec l'homme. Cette capitale, peuplée d'êtres délicats, est la demeure des Turcs de Shirâz dont la beauté a fasciné pendant longtemps les poètes et les

26

artistes persans, dont Hâfez:

Si ce Turc de Shirâz porte la main à notre cœur,

Je donnerai Samarcande et Bokhârâ contre son grain de beauté noir comme l'Hindou.

La miniature de l'école de Hérat est l'un des meilleurs exemples de la figuration de ces Turcs de Shirâz qui renvoie aux Turcs seldjoukides avec leurs yeux en amande, leurs visages blancs et ronds, et leur taille courte.

Viens à Shirâz! De l'Esprit Saint l'effluve

Va y chercher les plus parfaits des gens.

Qui oserait parler de l'Egypte et du sucre en oubliant les doux visages de Shirâz?

…évoque Hâfez (XIVe s.) dont la poésie a dépassé les frontières de sa région, tandis que lui-même passa toute sa vie à Shirâz, sa ville natale qu'il aima tant:

Hâfez, tu as conquis l'Erâgh et le Fârs par ton beau poème!

Viens-t'en, car c'est au tour de Bagdad et c'est le temps pour Tabriz!

Même si Hâfez aspire à voyager dans d'autres contrées, comme il l'évoque ici: *A Shirâz nous n'avons pas atteint ce que souhaitions. Heureux ce jour où Hâfez prendra la route de Bagdad!,* il ne consent cependant pas à devenir étranger dans un autre pays: *Puisque je ne supporte pas d'être étranger et de vivre au loin, j'irai à ma ville et j'y serai mon propre maître!*

Même Saadi (XII-XIIIe s.), pourtant animé par un goût de voyage insatiable, ne supporte pas l'éloignement de sa ville natale:

Ici se trouve mon corps pâle et malade,
Mais là, mon âme est forte et robuste;
Ici, c'est mon ciel, mais là brille
Ma belle et fascinante étoile. […]
Enfin, ô tendre brise matinale,
Si sur tes ailes est née son odeur,
Je te prie, passe au-dessus de Shirâz,
Car c'est elle, mon amour.

La littérature produit une forme spécifique de pensée qui, à partir de l'expérience du paysage, se reflète dans les qualités sensibles du langage. Elle est ainsi le lieu d'un approfondissement des rapports entre homme et éléments naturels. Dans cet échange, «*le regard et*

> Selon Soroush, Shirâz signifie "le lieu où sont sauvegardés les documents royaux", alors que Dehkhodâ soutient l'idée que le nom de cette ville, composé de *sher* signifiant "bon" et *râz* - de la même racine que *raz* qui veut dire la vigne -, signifie "le bon raisin".



▲ *Représentation de la beauté des Turcs de Shirâz sous la forme d'un ange dans la miniature persane de l'école de Hérat*



▲ *Représentation de la beauté des Turcs de Shirâz sous la forme d'un ange dans la miniature persane de l'école de Hérat*

le paysage restent comme collés l'un à l'autre, et aucun tressaillement ne les dissocie»[5]; «*le regard, dans son déplacement illusoire, emporte avec lui* [un] *paysage»*, comme on le voit dans le vers intitulé *Shirâz* de Manoutchehr Âtashi (1931-2005). La ville devient un paysage séduisant, évocatrice de la présence divine:

Là où je suis assis,
Dans le cadre de cette fenêtre que je vois,
Shirâz m'apparaît sous la forme d'un cyprès,
Un cyprès en forme de cœur,
Un cœur de couleur verte,
- entre deux ormes -
Deux ormes, deux dômes verdoyants,
De la mosquée de printemps,
Et la mosquée de printemps monte aux cieux,
Par la foule des prosternés verts vêtus.
[…]
Mais Shirâz, est toujours
Verte et debout
- Tout comme ce même cyprès charmant -
Un cyprès en forme de cœur,
Un cœur de couleur verte entre deux jardins de cercis.

Le paysage urbain n'étant pas seulement vu, mais également perçu par l'ensemble des sens par les poètes:

Je tiens à Shirâz car je garde de beaux souvenirs de chacune de ses ruelles et avenues;
La brise matinale exhale l'odeur de musc de ce château - point besoin de se rendre aux jardins des fleurs;
L'eau de la vie s'écoulant dans tous ses ruisseaux, tu y trouveras bienheureux les jeunes et les vieux. (Mohammad Taghi Mir (1914-1997))

La beauté de cette ville est si envoûtante que l'on en oublie les autres

contrées:

Ecarte toutes les terres, toi qui comme moi, a vu Shirâz printanier. (Fereydoun Moshiri, 1926-2000)

Cette ville renvoie l'image d'un paradis terrestre:

Dans ce territoire, Shirâz est une ville renommée, tapissée de végétal.
Aie une pensée pour moi si tu la vois, car elle est paradis éternel et tu y es immortel. (Hâtef Esfahâni, XVIIIe s.)

Selon certains poètes, c'est même plus qu'un paradis:

Donne, échanson, le vin qui reste, car au paradis tu ne trouveras
Ni le bord de la fontaine du Roknâbâd, ni le parc de Mosallâ. (Hâfez)

Dans cette ville, c'est l'eau de la rivière Roknâbâd, dont le lit est aujourd'hui souvent à sec, qui apparaît à Hâfez comme une eau de vie:

Cent bénédictions divines pour notre Roknâbâd, Car son eau pure prodigue la vie que Khezr obtint.

Les éléments naturels de Shirâz, composant de magnifiques paysages, font de cette ville *le grain de beauté* de tout univers:

Shirâz, l'eau du Roknâbâd et ce vent à l'agréable haleine, Ne leur reproche rien: ils sont grain de beauté au visage des Sept Climats. (Hâfez)

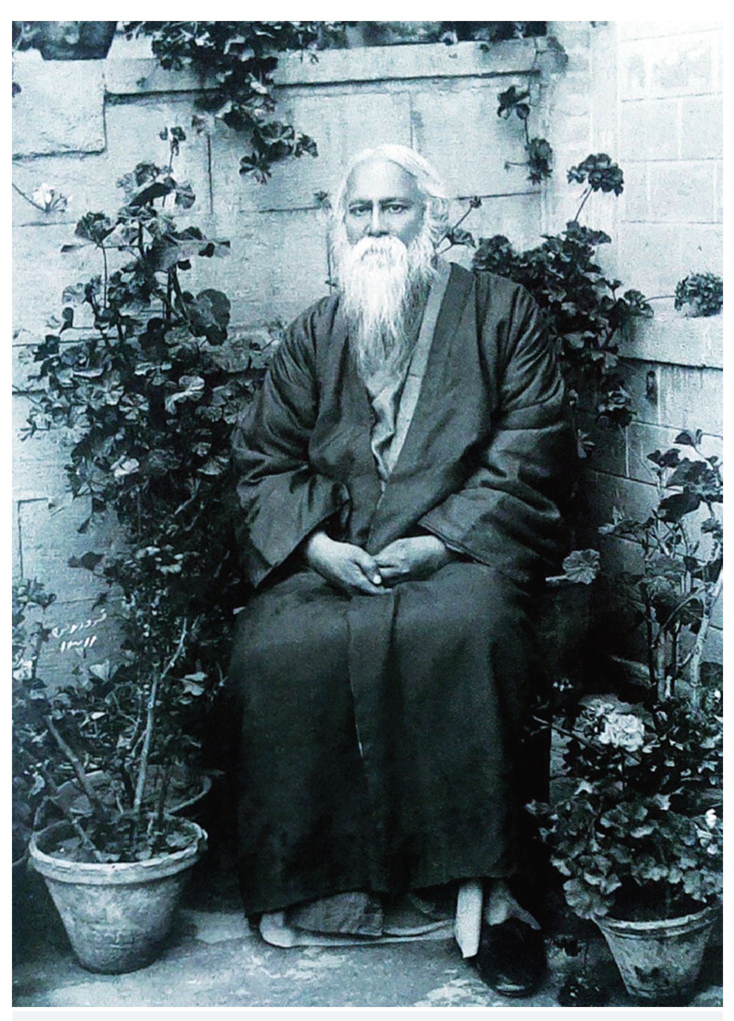
Cependant, les grâces de Shirâz ne se limitent pas seulement à sa nature gracieuse, mais aussi à ses habitants, car le paysage est par définition «*un carrefour où se rencontrent des éléments venus de la nature et de la culture, de la géographie et de l'histoire, de l'intérieur et de l'extérieur, de l'individu et de la collectivité, du réel et du symbolique*».[6]

C'est aussi là où demeure le Compagnon:

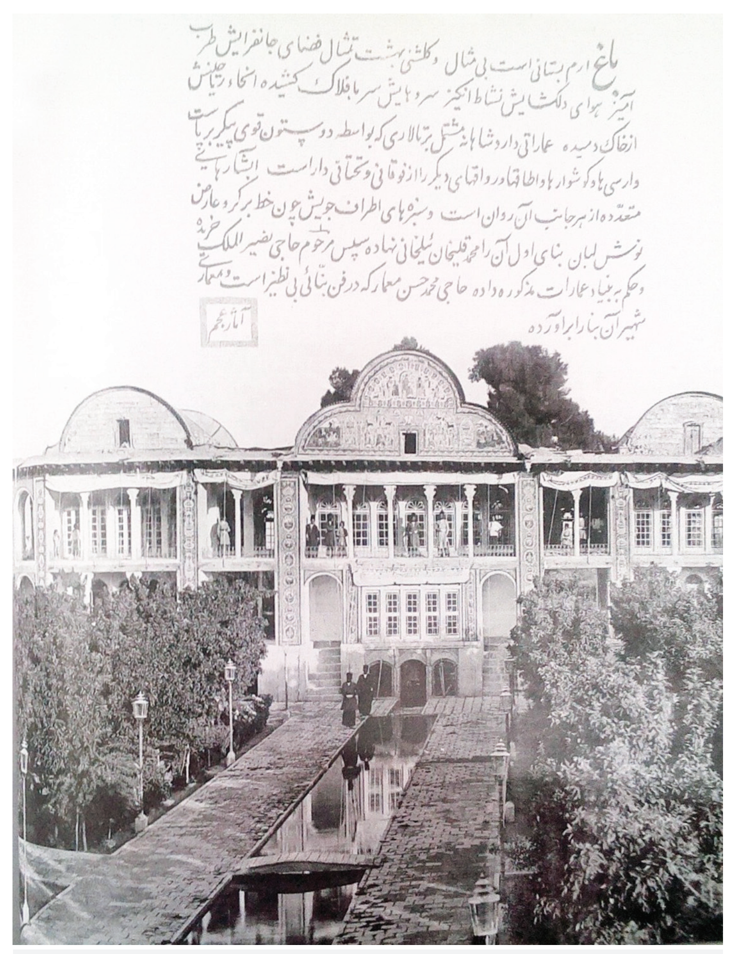
L'air de la demeure du Compagnon est notre Eau de la Vie. Zéphyr, apporte-moi un effluve de la terre de Shirâz! (Hâfez)

Cette ville prend également au cœur un grand nombre de personnes réputées:

Je tisse un tapis de prière de fleurs afin de vénérer le printemps, qui de grâce, nous offrit de voir nos Compagnons. (Hâfez)
Ma Shirâz et moi sommes fiers éperdument d'accueillir chez nous le nombre des réputés. (Nâsser Emâmi)



▲ *Rabindranath Tagore à Shirâz dans le Jardin Khalili, 1932*



▲ *Le jardin Eram*

Dans ce dernier vers, nous pouvons constater que le poète se situe aux côtés de sa ville, et semble naître avec elle. Il s'agit d'une sorte de co-naissance avec le monde, de *l'insertion du dedans et du dehors*. De même, Mohammad Taghi Mir, très attaché à Shirâz, se perçoit lui-même en même temps qu'il perçoit sa ville:

Je ne suis épris d'aucune ville, Mir, il n'y a que moi et le climat agréable de Shirâz

Ce Shirâz aux beautés de lune à la taille haute, Mir, qui a porté ma réputation aux quatre coins du monde.

Hâfez évoque souvent sa dette à l'égard de Shirâz et des paysages de cette ville. Faisant lui-même partie de cette nature, il en est l'un des éléments:

Jeune Rosier, jouis du fruit de Ta fortune, puisqu'à Ton ombre je suis devenu le rossignol du jardin du monde!

Shirâz est donc étroitement liée à l'existence et à l'œuvre de ces poètes; cette ville étant également qualifiée de "qibla des amoureux":

La terre de Shirâz, destination de l'amour et l'espoir, est la qibla des visionnaires spirituels. (Rahi Mo'ayyeri, 1909-1968).

Cette qibla est aussi recherchée au-delà des frontières géographiques de l'Iran, par Goethe notamment:

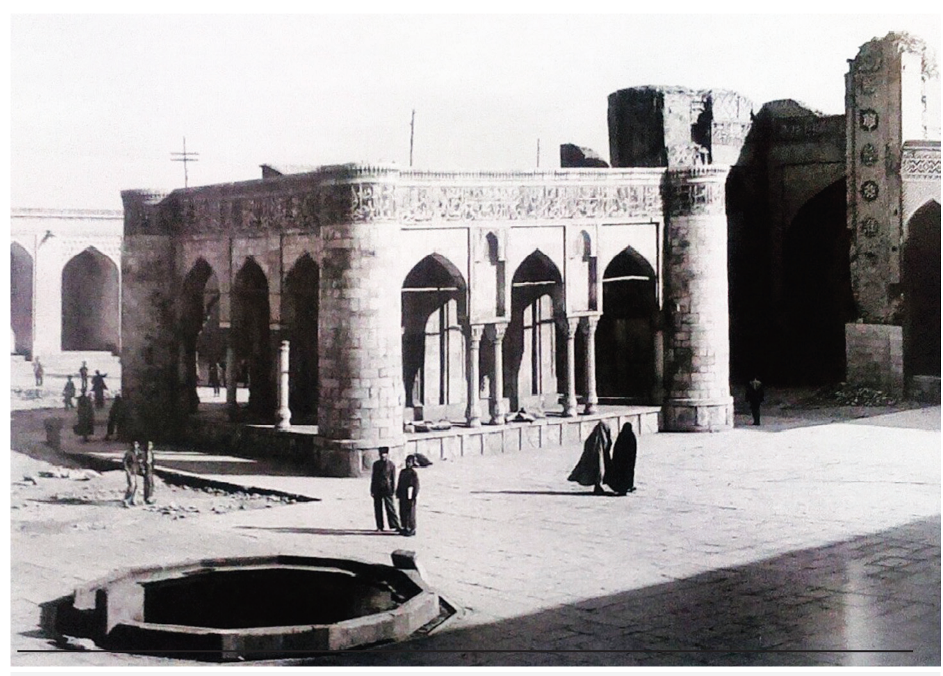
Rouge et blanc, mêlé, bariolé.... rien de plus beau ne pourrait s'offrir à ma vue. Hafiz, comment donc ton Chiraz est-il venu dans les brumeuses plaines du Nord?[7]

Entre nature et art, Shirâz véhicule l'image d'une ville-paysage et même d'une ville-femme. Elle rejoint ce que l'architecture et l'urbanisme contemporains cherchent afin de réaliser la notion du *génie du lieu*. Ses paysages parfumés ne se donnent pas seulement à admirer, mais sont également capables de soulager toute souffrance et de jouer le rôle d'heureux présage:

Pour compagnon du voyage, mon cœur, le sort bienveillant te suffit!

Pour messager de la Voie, la brise du jardin de Shirâz te suffit. (Hâfez)

Ce paysage doit beaucoup aux somptueux jardins qui s'y trouvent, dont Eram. Il semble également que même le premier jardin persan fut construit dans la région de Fârs, à Pâsârgâd. Ces jardins, dont la plupart sont des *tchahâr bâgh*[8], font de Shirâz un reflet du Paradis où Dieu se manifeste et est adoré partout. Et c'est cet esprit d'adoration de beauté qui fait de Shirâz une ville éternelle et intemporelle. ■



▲ *Masdjed-e Djâme' Atiq, photo prise au début du règne des Pahlavis*

1. Sir Thomas Herbert. Il a visité Shirâz en 1630. (S.54)
2. Ecrivain, historien et linguiste iranien. (1914-1998).
3. Il est notamment l'auteur de *Ahsan at-taqâsim fi ma'rifat al-aqâlim* (Les meilleures divisions pour la connaissance des régions).
4. L'ancienne Mosquée du vendredi de la ville, fondée au IXe siècle.
5. Collot, Michel, *La pensée-Paysage*, Actes Sud/ ENSP, 2011, p. 44; citation de Merleau-Ponty, *La phénoménologie de la perception*, p. 59.
6. Manola, Théodora, "*Paysage et environnement: quelle association?",* in *Philosophie de l'environnement et milieu urbains*, Thierry Paquet et Chris Younès (dir), Paris, Editions La Découverte, 2010, p. 153, Citation de *Mic*hel Collot, *La matière-émotion*, PUF, Paris, 1997, p. 5.
7. Von Goethe, Johann Wolfgang, *Divan oriental-occidental,* trad. Par Jacques Porchat, éd. Librairie Hachette et Cie, 1861 (Œuvres de Goethe, volume I, 531-539). Consulté en ligne à l'adresse: http://fr.wikisource.org/wiki/Divan_oriental-occidental/Moganni_nameh._Livre_du_chanteur
8. Style de jardin persan, divisé en quatre parties par un plan en croix.

Bibliographie:

- Roumi, Sirous, *Shirâz dar she'r-e shâ'erân* (Shirâz au travers les vers des poètes), Navid-e-Shirâz, 1e éd., 2010.
- Hâfez de Shirâz, *Le Divan*, Œuvre lyrique d'un spirituel en Perse au XIVe siècle, introduction, traduction du persan et commentaire par Charles-Henri De Fouchécour, Verdier, 2006.
- Safâ, Z., *Anthologie de la poésie persane XIe-XXe siècle*, textes choisis, traduits par G. Lazard, R. Lescot, et H. Massé, Gallimard, Collection Unesco d'œuvres représentatives, Série persane, 1964.
- Ringgenberg, Patrick, *Guide Culturel de l'Iran,* Téhéran, Rowzaneh, 2005.
- Sâne', Mansour, *Be yâd-e Shirâz, Aks-hâye Shirâz-e ghadim* (A la mémoire de Shirâz, les photos de l'ancienne Shirâz), Sâne', 2e éd., 2003.
- Arberry, Arthur J., *Shiraz, Persian City of Saints and Poets*, University of Oklahoma Press, 1ère éd., 1960.
- Collot, Michel, *La pensée-Paysage*, Actes Sud/Ensp, 2011.
- Manola, Théodora, "Paysage et environnement: quelle association?", in *Philosophie de l'environnement et milieu urbains*, Thierry Paquet et Chris Younès (dir), Paris, La Découverte, 2010, pp. 151-163.
- Daniel-Lacombe, Eric, "Le paysage permet-il d'aborder autrement la question de l'environnement?", in *Philosophie de l'environnement et milieu urbains*, Thierry Paquet et Chris Younès (dir), Paris, La Découverte, 2010, pp. 137-151.

31

L'Orient n'est pas que Shirâz

(Variations sur un thème orientaliste)

Sepehr Yahyavi

Les premiers orientalistes ne connaissaient l'Orient que par le biais et à travers la visite de quelques villes, dont ils ne retenaient le plus souvent que des images poétiques, mythiques ou mystiques. Pour ce qui concerne la Perse, Shirâz faisait figure de proue, mais également Ispahan et la panoplie de ses merveilles.

Shirâz figurait alors dans le répertoire des villes préférées ou privilégiées des poètes, plus précisément de deux grands poètes persans, à savoir Saadi et Hâfez, connus par l'intermédiaire de leurs œuvres immenses alors peu ou mal connues en Europe. Il s'agissait donc d'un Paradis terrestre nourrissant les goûts raffinés, les styles extrafins; une ville onirique nourrice des hommes de lettres.

Ispahan, quant à elle, fut rattachée à une icône céleste côtoyant les cités-dieu du Moyen-âge occidental, typique des habitations mythiques de l'époque, voire pour les Occidentaux, caractéristique des hébergements des peuples issus de régions encore peu connues, même aux yeux des colonialistes. Deux fonctions extrêmes par conséquent, étrangères en quelque sorte à l'image que se forgeaient ou entendaient exporter les Européens "fort civilisés" de l'époque. Une idole aux visages multiples à la Janus, se multipliant par leur essence simulacre. Le mythe se reproduit lui-même, dirait-on.

Il ne fait aucun doute que l'âge d'or de l'orientalisme fut ce XIXe siècle qui se voyait comme étant la naissance, le baptême et la glorification d'un messie capitaliste dénonçant les dérives de l'Ancien régime féodal et encourageant les vieux maîtres du passé à abandonner leur fief pour partir à la recherche d'expériences inédites, en optant pour un système clivé entre la finance et le capital d'une part, et la force du travail de l'autre.

Les prophètes du nouvel ordre n'hésitaient donc pas à décrier ou décrire la déroute de leurs ancêtres, qui ne leur étaient associés ni par les liens du sang ni par ceux de la terre, comme un Christ appelant les Juifs à quitter leur dieu samaritain pour se tourner vers le Fils, lui offrant une foi inconditionnelle. Cette fois-ci, le christ était un adepte de Jésus-Christ, un réformateur nommé Martin Luther défendant, dans le sillage de ses prédécesseurs révisionnistes, les atouts du fait de prendre acte des corruptions d'une Eglise catholique romaine à bout de souffle.

A cette époque, les orientalistes occidentaux étaient pour la plupart soit des diplomates, soit des militaires, soit des archéologues ou des voyageurs, soit encore remplissaient à la fois deux ou plusieurs de ces fonctions. Ils partaient en compagnie de délégations, ou dans le cadre d'expéditions, de missions ou d'équipes de voyageurs. Ils parcouraient un long chemin pour arriver tant bien que mal à leur destination finale (parfois fatale), et dans la mesure où ils y parvenaient, ils étaient stupéfaits par leurs premières observations. Dès lors, ils engageaient une réflexion au sujet de la conformité de leurs images, de leurs a priori et leurs conceptions préétablies, avec les faits qu'ils découvraient sur le terrain.

A titre d'exemple, un Monsieur X venant découvrir Shirâz qu'il croyait connaître déjà par cœur - notamment au travers de ses lectures de la poésie de Hâfez ou de Saadi - et découvrant la réalité du terrain telle qu'elle existait se trouvait face à un dilemme: ou bien il devait oublier ses lectures, toutes ces métaphores et images qui constituent l'univers poétique d'un vieux maître, ou bien il lui suffisait de fermer les yeux aux objets-choses qui l'entouraient,

préférant garder à l'esprit les tropes des poèmes, odes chantant les beautés de la nature et de la femme. Il y avait pourtant un choix tiers, celui d'une alternative modérée. Cette troisième voie consistait à marcher dans les marges, à avancer à la lisière d'une vaste forêt d'illusions sombres et d'un immense océan de réalités souvent éclairé. Un tel autre qui, à bord d'un bateau en partance pour les côtes du golfe Persique, imaginait déjà les roses d'Ispahan et les monuments colossaux du Persépolis en demi-ruine ressentait la nécessité de noter ses vus et vécus, tenté par les plaisirs des boissons exquises et des poissons grillés sur la plage. Le dommage arrivait quand il prenait conscience de l'état miséreux des chemins en gravier et des routes à peine battues. Le pire l'attendait encore quand, une fois entré par la porte de la ville, il découvrait toute la pauvreté de ses habitants.

Peut-on alors donner raison à des gens qui, spécialistes ou experts, venaient découvrir les merveilles des territoires d'Orient, défricher les richesses terrières d'une Perse ou d'une Inde? Oui et non. Oui, puisque c'étaient des hommes ou des femmes avides de découvertes, souvent animés par une grande motivation. Non, en ce sens qu'ils pouvaient ne pas exiger une concordance totale entre leur imaginaire et le réel, en excluant tout événement incongru d'ordre social ou révolutionnaire qu'il allait plutôt reléguer au domaine de la déraison ou de la démence de leurs protagonistes.[1]

Psychologiquement parlant, le voyageur a certes des préjugés, et par le regard qu'il porte vis-à-vis des phénomènes et des noumènes, il entend faire adhérer sa pensée au domaine du vrai ou du moins du vraisemblable. Au moment où il remet en cause ses images préconstruites, il a naturellement tendance à se réfugier de nouveau dans sa position passée. Présent, il l'est sans cesse en tant que grand voyageur; conscient, il ne le devient qu'à partir de ce moment précis. Double objectif ambivalent, atteint par une destination indéfinie, par un objet-rêve infini.

Nous voilà arrivés à un point essentiel de notre discours: la force du voyage, et ce qui constitue sa grandeur aux yeux des grands littéraires de toujours et partout. Partons par notre double exemple des grands poètes persans de Shirâz, Saadi et Hâfez. Le premier est connu comme ayant été un grand voyageur et amoureux hors pair tant de la nature humaine que



▲ *Mausolée de Saadi à Shirâz*



▲ *Mausolée de Hâfez à Shirâz*

de la nature extérieure, qu'il décrit lors de chacun de ses voyages intérieurs exprimés au travers de ses poèmes et écrits dont le *Golestân* (Jardin de roses), son chef-d'œuvre. Il fut aussi combattant des Croisades, bien que probablement malgré lui et peut-être du fait des études qu'il suivait à la prestigieuse école Nezâmieh de Bagdad.[2] Il y fut capturé et emmené au Maghreb, où il fut libéré par un puissant du pays en échange de… la fille de ce dernier que le poète dût épouser. Chance ou malchance? Pour notre poète, ce fut plutôt la seconde, la fille ayant mauvais caractère et étant de nature bilieuse, selon l'expression de la médecine traditionnelle. Saadi divorça après quelque temps, regagnant sa totale liberté, et retourna dans son pays natal.

Shirâz figurait alors dans le répertoire des villes préférées ou privilégiées des poètes, plus précisément de deux grands poètes persans, à savoir Saadi et Hâfez, connus par l'intermédiaire de leurs œuvres immenses alors peu ou mal connues en Europe. Il s'agissait donc d'un Paradis terrestre nourrissant les goûts raffinés, les styles extrafins; une ville onirique nourrice des hommes de lettres.

Hâfez suivit une voie différente. Homme timide, mystique casanier préférant le calme de sa demeure à la foule, il semble n'avoir jamais effectué de voyage, à l'exception d'un déplacement sur la côte sud du pays pour un but inconnu, et d'où il s'empressa de rentrer par peur de l'océan tempétueux.[3] Le poète mystique n'a ensuite apparemment plus essayé de sortir de sa ville natale, de laquelle il était d'ailleurs profondément épris. Cela ne veut certes pas dire que cet homme était un être asocial et encore

moins antisocial. Le foyer fut un temps très chaleureux, avec une épouse et deux fils aimés, jusqu'au décès de ces derniers qui laissa l'homme plus solitaire que jamais. Hâfez fut cependant loin d'être un soufi égoïste et indifférent. Sa poésie est animée par un vif esprit de lutte contre les stéréotypes figés, les idées reçues et les superstitions. C'était un poète singulier, tant d'un point de vue langagier et formel que sémiotique et fonctionnel. La poésie de Hâfez peut même être qualifiée de révolutionnaire dans la mesure où elle marque une rupture avec la tradition de l'époque. Cette théorie d'un Hâfez révolutionnaire, ou du moins celle de son non-conformisme vis-à-vis des règles esthétiques et linguistiques de l'époque fut pour la première fois présentée par des penseurs et des critiques iraniens de gauche, dont Ehsân Tabari (1917-1989) et Ahmad Shâmlou (1925-2000). En adoptant une position diamétralement opposée aux littéraires et universitaires conservateurs de l'époque, Tabari, membre fondateur du Parti Toudeh dont il était par ailleurs le principal théoricien, voulut donner une image différente du poète dès les années 1940, développant cette théorie dans ses différents ouvrages et articles ainsi qu'au cours de quelques conférences qu'il prononça durant les premières années de la révolution islamique, vers la fin de sa vie. Sa version de la théorie est inspirée d'une interprétation marxiste officielle, tout en conservant une considérable perspicacité et justesse d'esprit.

Shâmlou, pour sa part, bien qu'ayant cessé toute activité politique après le coup d'Etat de 1953, était un autre partisan de cette doctrine qui s'accordait par ailleurs bien avec sa propre personnalité peu conformiste. Il gardait cependant certaines distances avec l'exégèse d'un Tabari, optant de préférence pour une lecture anarchiste de la poésie de Hâfez. Le poète contemporain remettait en cause l'authenticité de la totalité des recensions historiques qui nous sont parvenues de Hâfez, qu'il utilisa tout de même en bouleversant l'ordre des vers et des poèmes ainsi qu'en y effectuant des corrections selon son propre point de vue.



▲ *Saadi dans un jardin de roses, manuscrit mongol du* Golestân*, 1645*

L'ensemble a été publié sous le titre *Hâfez-e Shâmlou*. Cette version de Shâmlou reste cependant largement controversée.

A cette époque, les orientalistes occidentaux étaient pour la plupart soit des diplomates, soit des militaires, soit des archéologues ou des voyageurs, soit encore remplissaient à la fois deux ou plusieurs de ces fonctions. Ils partaient en compagnie de délégations, ou dans le cadre d'expéditions, de missions ou d'équipes de voyageurs.

Tantôt révolutionnaire et tantôt réformiste, il est certain que le poète détenait un pouvoir subversif par sa parole, pouvoir qu'il mettait au service de revendications sociales et égalitaires, aspirant à un nouvel ordre mondial, ambitionnant de créer un autre univers. Hâfez peut être ainsi considéré comme un véritable "alter-mondialiste" de l'époque médiévale. Il ne s'agissait certes pas d'un militant politique pratiquant une lutte acharnée contre le pouvoir en place, mais il le fut du moins par une redéfinition des conventions et des normes esthétiques, par une transformation radicale du goût littéraire de l'époque. Par là il rejoint Saadi, qu'il double et dépasse pour parvenir à des territoires restés inconnus au chantre de l'amour et de la beauté classiques, à savoir Saadi.

Pour revenir à notre thématique orientaliste, disons qu'un chercheur - local ou étranger - partant à la chasse aux vérités historiques ou aux réalités stylistiques pratique d'une manière ou d'une autre l'herméneutique littéraire. Parmi ces deux poètes, Hâfez demeure plus hermétique, sa parole étant plus laconique et sa personnalité plus taciturne, un peu comme Khayyâm. Saadi, quant à lui, a une langue particulièrement claire et simple, compréhensible par tous.

Oui, un chercheur est aussi un voyageur, un explorateur qui cherche à découvrir de nouveaux royaumes. Alors



▲ *Sous la coupole du mausolée de Hâfez à Shirâz*



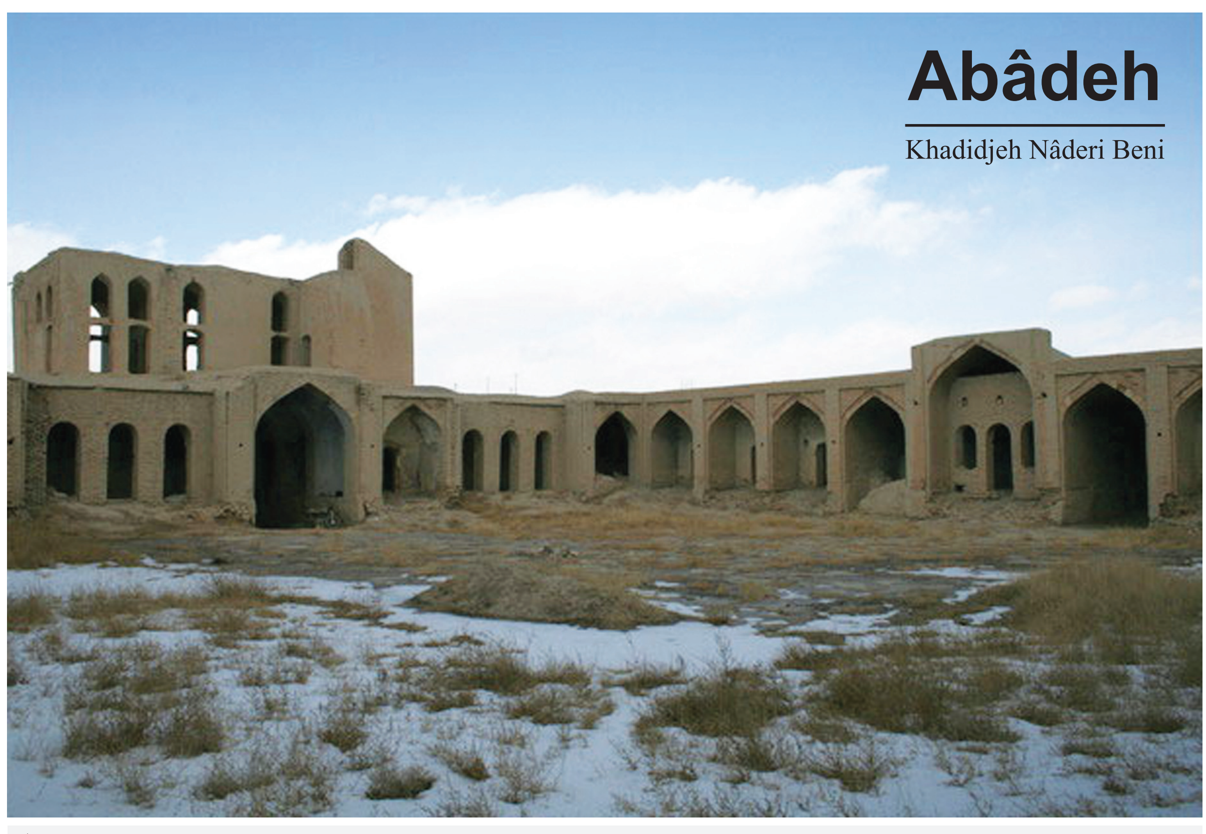
▲ *Mausolée de Saadi à Shirâz*

que le second se charge d'une tâche territoriale au *présent*, le premier se consacre plutôt à une étude factuelle et textuelle du *passé*. A la manière d'un voyageur ou d'un orientaliste étranger qui, une fois arrivé à la porte d'une vieille ville, éprouve un certain désenchantement en en contemplant les façades, un chercheur qui vient d'explorer un poème ou un texte se trouve confronté d'emblée à la rencontre de l'autre, à l'*épreuve de l'étranger*, tel que qualifiait Antoine Berman (1942-1991) en parlant des enjeux de la traduction dans son ouvrage éponyme. Qu'il devienne ensuite commentateur ou traducteur du texte qu'il a sous les yeux, cela dépendra de ses propres capacités et penchants. Nous pouvons ici dresser un autre parallèle avec un voyageur qui pourrait s'éprendre de sa destination, décider d'y loger quelque temps, voire d'y habiter le reste de ses jours. Pour finir, rappelons que tout comme l'Orient n'est pas que Shirâz et Ispahan, et que même la Perse possède de nombreuses autres villes et régions passionnantes comme Yazd, Kermân, Kâshân et le Khorâssân, de même, les poètes persans ne se résument pas à Hâfez et Saadi (tous deux originaires de Shirâz) et que le pays a été, au cours de son histoire, le berceau de plusieurs grands poètes comme Khayyâm, Ferdowsi et Roumi - tous originaires de la région du Khorâssân).

Après tout, comparaison n'est pas raison, mais elle ne relève non plus de la déraison! ■

---

1. La légende, longtemps largement acceptée, de la consommation du hachich par les *assassins* ismaélites, reconnue comme étant à l'origine de l'étymologie du terme et nourrie par les historiens musulmans officiels et souvent hostiles aux membres et aux idéaux de la secte, est aujourd'hui grandement contestée. La controverse fut initiée par grand nombre de chercheurs modernes et appuyée par exemple par les travaux de Bernard Lewis, orientaliste britannique contemporain.
2. Ou *Nizamiyyah*. Cette école supérieure faisait partie d'une série d'écoles fondées et dirigées sous la houlette du grand savant perse et vizir des Seldjoukides, Khâdjeh Nezâm-ol-Molk Toussi. Elle comportait également plusieurs branches dans des grandes villes de Perse, dont à Nishâpour. Il s'agissait d'une véritable université médiévale de renom, où enseignaient les célèbres savants de la civilisation irano-islamique.
3. Le poète évoque cette unique expérience houleuse dans le premier sonnet de ses œuvres complètes réunies et ordonnées, conformément à la coutume orientale, par ordre alphabétique des rimes des seconds hémistiches.

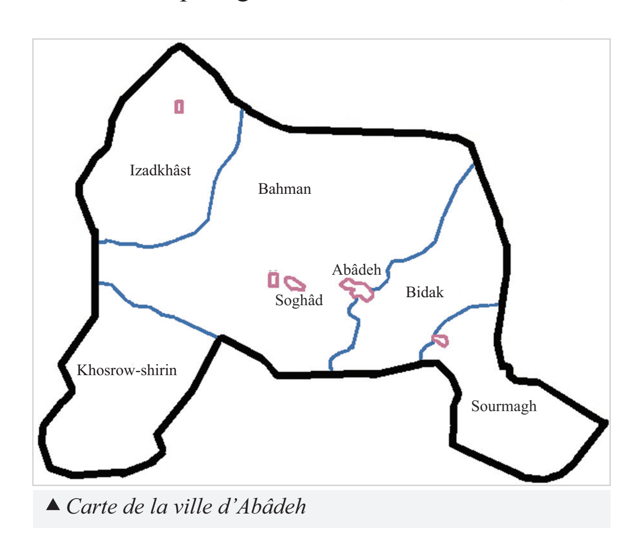


Abâdeh

Khadidjeh Nâderi Beni

▲ *Le caravansérail Khân Khoureh*

Abâdeh est un mot d'origine persane dérivé du pahlavi *a-pat* qui signifie «région verdoyante». Certains estiment que l'expression *ouvâdi tchi* gravée sur l'épigraphe de Darius Ier, roi achéménide qui régna entre 521 et 482 av. J.-C., fait référence au nom d'Abâdeh.



▲ *Carte de la ville d'Abâdeh*

La ville d'Abâdeh est située à l'extrême nord de la province de Fârs, à 275 km de Shirâz, chef-lieu de la province; cette ville se trouve également au carrefour de trois grandes provinces du centre du pays: Yazd, Ispahan et Fârs. Les villes de Khorrambid[1] au sud, Eghlid[2] et Semirom[3] à l'ouest, et Ispahan au nord y sont reliées. S'étendant sur une superficie de près de 6025 km2, Abâdeh est divisée en plusieurs districts dont Bahman, Soghâd, Izadkhâst et Sourmagh. Le climat de la région est montagneux, influencé par la proximité des montagnes du Zâgros. La région est exposée à des vents pluviaux d'ouest et de ce fait, elle compte parmi les régions à la fois arides et froides du centre du pays. Elle est la ville la plus froide de la province de Fârs, et les hivers y sont majoritairement longs et rigoureux. Etant donné son climat, Abâdeh jouit, pendant la majorité de l'année, de journées chaudes et de nuits froides, et la pluviosité y est faible. Elle abrite également des



▲ *Vue extérieure du relais de poste antique situé à l'est de Abâdeh*

espèces végétales et animales variées. La végétation y est de type steppique, avec notamment des coquelicots, astragales, et térébinthes, ainsi qu'une large variété de plantes médicinales. Abâdeh est dotée d'importantes réserves minières et depuis longtemps, de nombreuses mines y sont exploitées, les plus importantes étant des gisements de cobalt situés à 9 km de la ville.

Les données historiques et les fouilles archéologiques confirment que l'histoire de la ville d'Abâdeh remonte au Ier millénaire av. J.-C. Les vestiges de la forteresse historique d'Izadkhâst et le château de Bahrâm à Sourmagh datant de l'époque sassanide attestent de l'importance historique et antique de cette région. Au cours des siècles et avant la victoire des musulmans et la diffusion de l'islam en Iran, les habitants d'Abâdeh, comme de la grande majorité de la Perse, étaient zoroastriens. Aux XVIe et XVIIe siècles, l'apparition de la dynastie safavide contribua à l'extension du chiisme duodécimain dans la région. Abâdeh abrite un grand nombre de monuments historiques datant de diverses époques, les plus importants étant:

- le tchâpârkhâneh (relais de poste antique) de Tchehel Zar'i situé dans le village de Tchehel Zar'i à presque 30 km d'Abâdeh, où pendant des siècles, des chevaux étaient tenus prêts pour les messagers qui passaient par cette région;
- le barrage d'Izadkhâst: datant de l'époque sassanide, ce barrage de pierre enjambe la rivière Izadkhâst. Il est considéré comme la plus ancienne digue fluviale du monde;
- le château de Bahrâm à Sourmagh:

> L'extension de la ville a été considérable durant le règne des Zends (1751-1779) en Iran. Avec l'arrivée au pouvoir en 1751 de Karim Khân Zend, fondateur et roi de la dynastie zend, Esmâïl Shâh III, un diplomate de renom, est nommé gouverneur d'Abâdeh.



▲ *La citadelle antique d'Izadkhâst datant de l'époque sassanide*

Les fouilles archéologiques confirment que l'histoire de la ville d'Abâdeh remonte au Ier millénaire av. J.-C. Les vestiges de la forteresse historique d'Izadkhâst et le château de Bahrâm à Sourmagh datant de l'époque sassanide attestent de l'importance historique et antique de cette région.



▲ *Citadelle de Bahram Gour, village de Vazirâbâd*

il se situe à 22 km d'Abâdeh. Ce château magnifique datant de l'époque sassanide dont il ne reste que des vestiges aurait été, selon les sources historiques, la résidence de Bahram Gour, roi sassanide ayant régné de 420 à 438;

- le pavillon (Kolâh Farangui) d'Abâdeh: datant de l'époque qâdjâre, il trône au centre d'un superbe jardin traditionnel près du centre-ville. C'est un monument arrondi d'une hauteur de 20 mètres et dont l'architecture est caractéristique du style dominant de l'ère qâdjâre;

- le caravansérail Khân Khoureh: datant de l'époque qâdjâre et situé à 60 km de la route Abâdeh-Shirâz, il est construit selon un plan polygonal unique dans son genre.

Selon les données historiques, vers la fin du IIe millénaire av. J.-C., les membres d'une tribu perse descendirent vers le sud du pays et s'installèrent progressivement sur les piémonts du Zâgros ainsi que dans les régions aujourd'hui connues sous le nom de Fârs,



▲ *Pavillon (kolâh farangui) d'Abâdeh*

Khouzestân et Ispahan. La ville d'Abâdeh, qui commence à exister dès cette première installation, a été fondée et s'est développée sur une vaste plaine entre Shirâz et Ispahan. L'extension de la ville a été considérable durant le règne des Zends (1751-1779) en Iran. Avec l'arrivée au pouvoir en 1751 de Karim Khân Zend, fondateur et roi de la dynastie zend, Esmâïl Shâh III, un diplomate de



▲ *Vue intérieure du caravansérail Shâh Abbâssi, région de Khân Khoureh*



▲ *Maison ancienne dans le village de Vazirâbâd*

renom, est nommé gouverneur d'Abâdeh. Dès son arrivée dans la ville, Esmâïl Shâh III fait bâtir une forteresse connue aujourd'hui sous le nom de Ghal'eh-ye Shirâzi et qui devint le siège du gouvernement d'Abâdeh. Par la suite, de nombreuses autres citadelles hautes de 9 à 15 mètres et ayant pour but de protéger la ville contre toute attaque éventuelle furent construites tout autour. Voici une courte liste des monuments historiques d'Abâdeh enregistrés au Patrimoine national iranien:

- les tombeaux du Soleil situés sur les monts Khâdjeh et datant de l'époque safavide;
- la forteresse Gabri, édifiée sur le mont Gabri et datant de l'époque sassanide;
- de nombreux caravansérails datant de diverses époques, dont le caravansérail d'Izadkhâst et de Shourdjestân datant de l'époque safavide.
- les vestiges du Vieux Fort (*ghal'eh kohneh*) à Rahmat Abâd datant de la pré-Antiquité iranienne.

Pour finir, citons certains événements historiques anciens ou plus récents d'importance ayant eu lieu à Abâdeh: l'assaut des Afghans contre Abâdeh et la conquête de la ville en 1722; le combat entre les troupes de Lotf'Ali Khân Zend et les partisans d'Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr qui aboutit à la destruction d'une bonne partie de la ville, ou encore la guerre d'Abâdeh en 1918 qui opposa les tribus qashqâï à la Police du Sud.[4] ■

1. Située à 185 km de Shirâz.
2. Située à 250 km de Shirâz.
3. Située à 150 km au sud d'Ispahan.
4. Durant l'occupation britannique du sud de l'Iran au cours de la Première Guerre mondiale, les Anglais installèrent plusieurs bases militaires dans différentes provinces iraniennes dont Fârs, Kermân, Khouzestân, etc. La base d'Abâdeh comptait 600 hommes en 1916.

Source:

- Raf'ati Panâh, Mehdi, *Târikh-e shahr-hâye shomâl-e Fârs dar doreh-ye eslâmi* (Histoire des villes du nord de Fârs durant la période islamique), Shirâz, Takht-e Djamshid, 2011.

Quels types d'éco-quartiers pour l'Iran?

Eléments pour une recherche sur la faisabilité des éco-quartiers en Iran.

Application à l'étude de la création et construction d'un éco-quartier en campagne de Téhéran et ses effets sur les citoyens et leurs modes de vie.

(1ère partie)

Elahe Azari*
Dominique Badariotti**

Contexte

Depuis leur «invention», les villes se sont sans cesse développées en cherchant à utiliser de nouvelles technologies pour répondre aux besoins en perpétuelle évolution de leurs citoyens. Parmi ces besoins, nous pouvons citer l'augmentation de la population, l'apparition de nouveaux modes de vie, l'invention de nouvelles techniques de construction… Cependant, les réponses qui ont été apportées à ces divers problèmes ont parfois généré l'apparition de nouveaux problèmes dans nos villes. Ainsi, en mobilisant davantage de matières premières pour répondre aux problèmes cités, nous avons commencé non seulement à épuiser les ressources naturelles comme les combustibles fossiles, qui ont été surutilisés, mais nous avons aussi augmenté en parallèle les pollutions atmosphériques et l'effet de serre. Face à cela, dans le domaine de l'urbanisme, nous nous orientons aujourd'hui vers la construction de quartiers qui sont de moins en moins consommateurs de ressources et nuisibles pour notre environnement.

Nous intégrons de ce fait une nouvelle étape de la croissance urbaine qui valorise l'éco-quartier, et qui s'inscrit dans un objectif de développement durable et de réduction de l'empreinte écologique, généralement associés à une implication forte des habitants. Rappelons qu'un éco-quartier est un quartier qui réduit les consommations énergétiques en utilisant des énergies renouvelables; met en valeur des déplacements doux; limite la production des déchets et l'utilisation de ressources comme l'eau; intervient aussi sur le choix des matériaux de construction utilisés, et dont les chantiers mêmes peuvent faire l'objet d'une attention particulière.

Le développement des éco-quartiers est très récent dans le monde occidental, et n'a connu que peu d'applications par ailleurs. Un pays comme l'Iran n'a pas encore intégré de réflexion précise portant sur les éco-quartiers et leur développement, alors même qu'il est en train d'entrer dans une nouvelle étape de son développement qui se caractérise par la montée des préoccupations de développement durable, par une ré-orientation vers l'énergie renouvelable, et par l'augmentation de l'alphabétisation des citoyens. Ainsi, notre projet est de faire une recherche qui porterait sur l'acceptabilité et la faisabilité d'éco-quartiers adaptés au monde iranien, et dont les résultats pourraient révolutionner, ou au moins faire évoluer,

la conception urbanistique des villes en Iran.

Nous aborderons dans un premier temps succinctement la problématique générale de l'éco-quartier, avant de traiter en second lieu de cette question dans le contexte de l'Iran et, plus spécifiquement de Téhéran, pour au final, nous interroger sur la faisabilité des éco-quartiers durables en Iran.

I Eléments de problématique générale des éco-quartiers

1.1 Qu'est-ce qu'un éco-quartier?

Un éco-quartier est un quartier conçu (ou renouvelé) avec une démarche environnementale portant, entres autres, sur le paysage ou «la végétalisation des quartiers» et la qualité environnementale des bâtiments neufs.

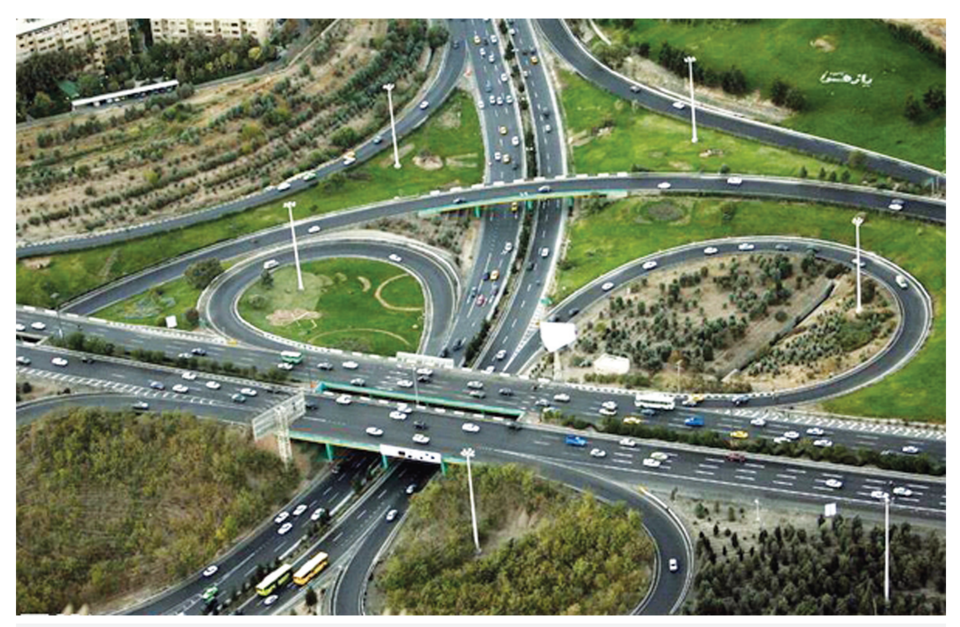
Un pays comme l'Iran n'a pas encore intégré de réflexion précise portant sur les éco-quartiers et leur développement, alors même qu'il est en train d'entrer dans une nouvelle étape de son développement qui se caractérise par la montée des préoccupations de développement durable, par une ré-orientation vers l'énergie renouvelable, et par l'augmentation de l'alphabétisation des citoyens.

L'éco-quartier durable va cependant au-delà des simples préoccupations environnementales et paysagères de l'éco-quartier, puisqu'il intègre dans sa problématique une dimension économique et une dimension sociale. Un éco-quartier durable est donc un éco-quartier qui valorise en outre une mixité fonctionnelle et développe un esprit de quartier. C'est un endroit où les personnes veulent vivre et travailler, maintenant et dans le futur, ce qui interagit également avec la question de la désirabilité de la ville.

Or qu'est-ce qu'une ville désirable? Selon Raphaëlle Heliot (2010), la ville désirable est celle dans laquelle on a envie de marcher, de rencontrer les autres, de lever les yeux pour découvrir, au-dessus des vitrines, le florilège de détails, de moulures, de matériaux et de couleurs, parfois des visages menaçants, ou des statues portant les balcons, qui font le plaisir de la promenade, changeant si vite d'une façade à l'autre, d'un immeuble à l'autre. Des repères, des histoires, un rythme, un paysage composé et riche. Des arcades pour s'abriter les jours de pluie, une place pour s'asseoir en attendant, des arbres pour se mettre à l'ombre…

Cette analyse du paysage urbain par le filtre de ses usages est complétée par celle que l'on peut faire à propos de la mobilité: à distance parcourue égale, il y a des trajets que l'on fait volontiers à pied et d'autres pas. Si le paysage est rythmé, agréable, occupe les yeux, ça n'est pas du tout la même sensation qu'un linéaire de pavillons, ou de «barres», ou un paysage industriel. Au-delà de la distance, souvent évaluée à 300 mètres, qu'on parcourt facilement pour atteindre des services, il y a les lieux à parcourir dont l'agrément compte dans notre choix de mode de déplacement (Heliot, 2010).

Les éco-quartiers durables répondent donc aux divers besoins de leurs habitants actuels et futurs, ils sont sensibles à l'environnement, contribuent à une haute qualité de vie, et correspondent aux critères de la ville désirable. Ils sont sûrs et globaux, bien planifiés, construits et gérés, et offrent des opportunités égales



▲ *Autoroutes de la capitale iranienne*

et des services de qualité à tous. Dans l'éco-quartier durable, l'architecture et l'urbanisme marchent d'un même pas vers le développement urbain durable, afin de garantir une composition en phase avec les critères de durabilité, par exemple en développant des constructions à haute qualité environnementale, mais aussi en proposant un fonctionnement intégrant une certaine mixité, tel que décrit ci-dessus.

Ainsi, les projets de quartier durable se distinguent fondamentalement selon nous par la prise en compte des cinq éléments déterminants suivants:

- l'environnement local et la qualité de vie;
- l'environnement global (la lutte contre l'effet de serre, la gestion durable des matériaux);
- l'intégration du quartier dans la ville avec la densité, la mixité, les déplacements, etc.;
- la participation des habitants;
- l'économie du projet avec les emplois, les activités, l'insertion, etc.

1.2 La question de l'implantation d'un éco-quartier

Définir un éco-quartier durable n'est pas suffisant: nous devons aussi préciser ses critères d'implantation, de coût et de composition.

1.2.1 L'implantation des éco-quartiers et leurs conséquences

Pour ce qui est de l'implantation, les élus et les urbanistes occidentaux savent à présent que la création d'un quartier en pleine campagne périurbaine coûte très cher à la collectivité en infrastructures et en déplacements, notamment routiers. Un argument écologique s'ajoute à ces impacts négatifs: la disparition des sols consacrés à l'agriculture et à la biodiversité (Charlot Valdieu, 2011). Ainsi, le message qui consiste à vouloir construire la ville sur la ville plutôt que sur la campagne environnante commence à être de plus en plus largement entendu par les collectivités lorsqu'elles retiennent un site pour leur projet d'éco quartier.

De ce fait, la plupart des éco-quartiers

ont été construits ou projetés sur des friches urbaines. En effet, un éco-quartier qui serait construit au milieu des champs ou contribuerait d'une façon ou d'une autre à accélérer l'urbanisation de la campagne périurbaine, de ses espaces naturels comme de ses terres agricoles, ne serait pas un véritable éco-quartier. Il consommerait un bien non renouvelable, le sol, et occasionnerait un gaspillage des ressources en réseaux et en énergies de toutes sortes pour relier un éco-quartier éloigné à l'urbanisation existante. À l'inverse, un éco-quartier construit sur une friche urbaine, industrielle, militaire ou portuaire, avec l'objectif de requalifier l'ensemble urbain dans lequel il s'implante, serait un facteur de développement durable (Lefèvre, 2009).

> Le message qui consiste à vouloir construire la ville sur la ville plutôt que sur la campagne environnante commence à être de plus en plus largement entendu par les collectivités lorsqu'elles retiennent un site pour leur projet d'éco quartier.

Il est donc évident qu'un véritable éco-quartier doit cibler des secteurs anciennement urbanisés et en voie de reconversion, ou - à tout le moins - tenter de se localiser en secteur urbanisé, sur des délaissés ou des dents creuses, ou encore en banlieue proche.

1.2.2 La question du coût de l'éco-quartier

La plupart des coûts de l'éco-quartier dépendent - comme pour les quartiers «classiques» - des prix fonciers et des prix de construction. Mais dans la mesure où les éco-quartiers viennent souvent se développer sur des terrains anciennement urbanisés, parfois même sur d'anciennes zones industrielles, ces coûts peuvent considérablement augmenter, et devront intégrer le coût de la remise en état des sols: démolition et déblaiement, parfois même coûts de dépollution.

Il en ressort que la mobilisation du foncier, pour les éco-quartiers durables, peut être sensiblement plus chère que pour des quartiers nouveaux «standards», ce qui ne pourra que se répercuter sur le prix de sortie des locaux et logements. Ce problème de renchérissement des coûts peut jouer en contradiction avec les vocations de mixité et de durabilité du quartier.

Si on rajoute à cela que les bâtiments «écologiques» d'un éco-quartier durable doivent répondre à des normes plus élevées en matière de construction (pour l'isolation par exemple) que les immeubles habituels, on est obligé de constater que le coût global de réalisation d'un éco-quartier durable a toutes les chances d'être plus élevé que celui d'un quartier traditionnel. Ceci rend l'opération plus délicate à monter et à équilibrer, ce qui peut être un handicap important pour les pays développés, mais plus encore pour les pays en développement comme l'Iran.

Parce que le concept d'éco-quartier évoque un cadre de vie privilégié, il renvoie très souvent à des destinataires dont on suppose qu'ils sont eux aussi privilégiés. Ce point, ajouté au fait que ses coûts de production tant fonciers que de construction sont en général plus importants, mettent rapidement l'éco-quartier en contradiction avec son objectif initial. Le concept d'éco-quartier peut ainsi vite devenir synonyme d'exclusion des populations moins aisées, ce qui oblige les pouvoirs publics à mettre en place des stratégies d'aides aux populations les plus modestes, dans les opérations de réhabilitation, pour leur

permettre de réduire leurs charges tout en améliorant les performances thermiques de leur habitat (Heliot, 2010).

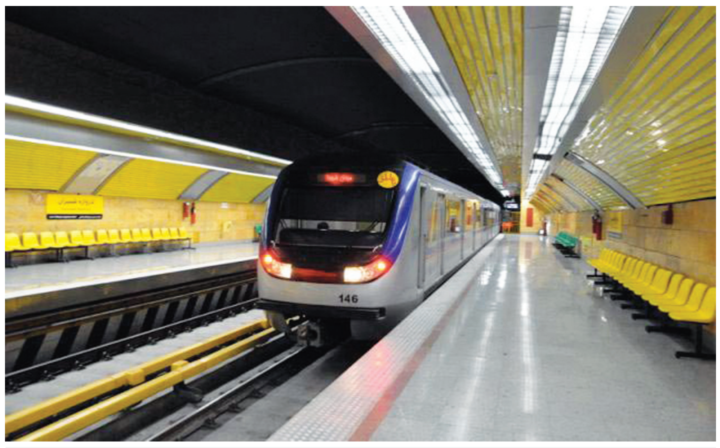
Ainsi, on voit bien que les éco-quartiers durables sont des réponses intéressantes aux problèmes actuels de développement des villes, mais qu'ils posent par eux-mêmes un certain nombre de problèmes et de contradictions qui restent difficiles à résoudre. Au-delà de leur attrait et intérêt, qui a rapidement fait - semble-t-il - l'unanimité, la difficulté de ces problèmes explique sans doute leur faible développement à l'origine. Les éco-quartiers sont en effet nés au nord de l'Europe occidentale, en apparaissant en Suède, en Allemagne, en Angleterre, et en Hollande, sur d'anciens terrains militaires, d'anciennes friches, parfois sur des terres agricoles: mais leur nombre ne dépassait pas la douzaine à l'origine, et s'ils connurent le succès bien au-delà de leurs frontières, ils restent souvent des modèles orphelins (Charlot-Valdieru et Outrequin, 2011). La question de la transposition de ce - ou de ces - modèle(s), dans un pays en développement comme l'Iran est donc une vraie préoccupation: nous allons essayer, dans les lignes qui suivent d'analyser cette question.

II La problématique des éco-quartiers en Iran et à Téhéran

Comme nous venons de l'indiquer, un éco-quartier est un quartier qui réduit les consommations énergétiques en utilisant des énergies renouvelables; met en valeur des déplacements doux; limite la production des déchets et l'utilisation de l'eau, intervient aussi sur le choix des matériaux de construction utilisés et dont les chantiers mêmes peuvent faire l'objet d'une attention particulière.

Le développement des éco-quartiers est très récent dans le monde occidental, et n'a connu que peu d'applications par ailleurs. Comme nous l'avons évoqué plus haut, un pays comme l'Iran n'a pas encore intégré de réflexion précise portant sur les éco-quartiers, et leur développement, alors même qu'il est en train d'entrer dans une nouvelle étape qui se caractérise par la montée des préoccupations du développement durable, par une concentration sur l'énergie renouvelable, et par l'augmentation de l'alphabétisation des citoyens. Il convient donc de faire le point sur les recherches qui porteraient sur l'acceptabilité et la faisabilité d'éco-quartiers adaptés au monde iranien, et dont les résultats pourraient transformer, voire révolutionner, la conception urbanistique des villes en Iran.

Cependant, pour discuter de la possibilité d'implanter un éco-quartier en Iran, et plus précisément à Téhéran, un certain nombre de points doivent être examinés: tout d'abord, il convient en effet de bien connaître la dynamique urbaine en Iran en général - celle-ci est-elle suffisante pour alimenter des projets d'éco-quartier? Il faut également traiter la question de la sismicité, très sensible en Iran, et à Téhéran en particulier. Il faut ensuite examiner les différents aspects



▲ *Métro de Téhéran*

socio-économiques sous-tendant la question des éco-quartiers: marché du logement, technologies de construction accessibles et socio-économie du secteur de la construction, aspects énergétiques, etc.

Pays de très ancienne tradition urbaine, l'Iran s'est engagé depuis plus de 50 ans dans un processus accéléré de développement de ses villes. Le développement urbain post-transition urbaine s'est notamment accentué depuis la Révolution islamique en 1979, et a donné lieu à l'émergence de nouvelles formes urbaines.

2.1 La dynamique urbaine

2.1.1-La dynamique urbaine en Iran

Pays de très ancienne tradition urbaine, l'Iran s'est engagé depuis plus de 50 ans dans un processus accéléré de développement de ses villes. Le développement urbain post-transition urbaine s'est notamment accentué depuis la Révolution islamique en 1979, et a donné lieu à l'émergence de nouvelles formes urbaines. Ainsi en 1956, la population urbaine iranienne était de l'ordre de 6 millions de personnes alors qu'en 2006, cette population se chiffrait à 48 millions (sur l'ensemble des 70 millions d'habitants), c'est-à-dire huit fois plus qu'un demi-siècle auparavant constituant ainsi 70% de la population totale.

▲ *Couloirs spéciaux réservés aux bus de transit rapide ou BTR à Téhéran*

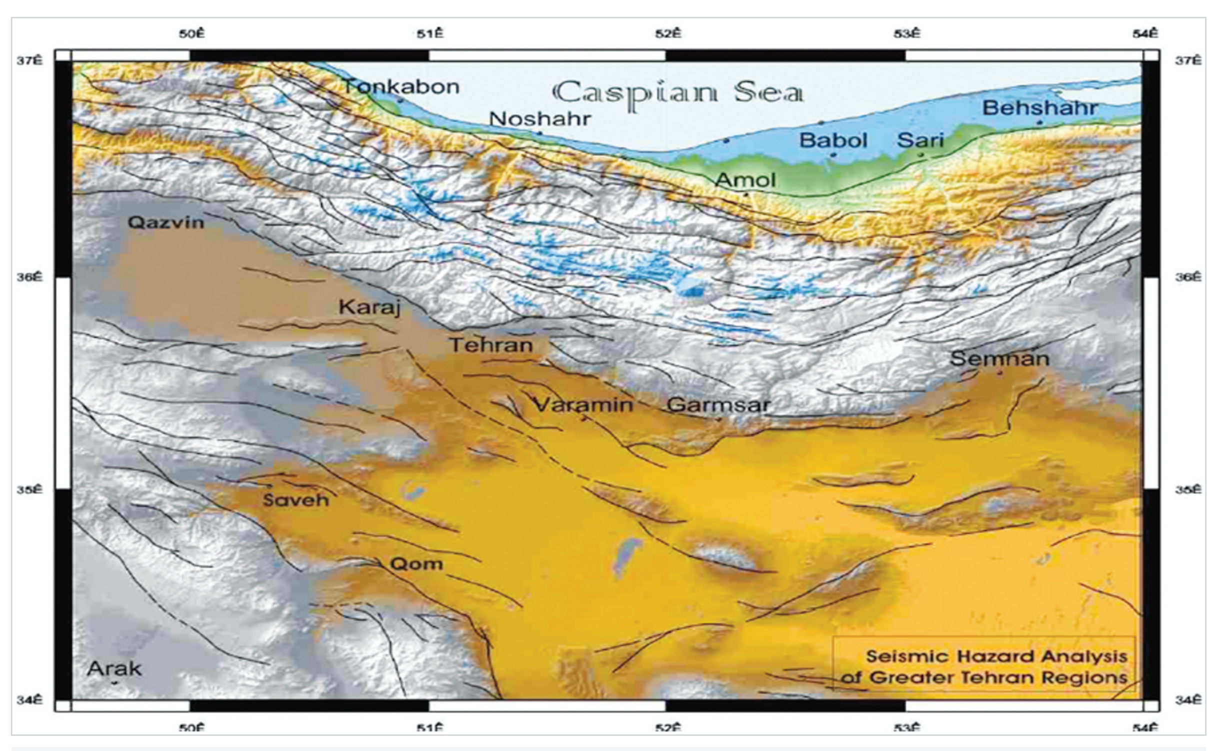
Les banlieues et la plupart des villes nouvelles en Iran sont le résultat de la croissance démographique en milieu urbain qui a été très forte, comme on vient de le voir, ces cinquante dernières années. Les politiques menées durant cette période en matière d'urbanisation ont permis l'émergence de trois types principaux de villes:

- Premièrement, des villes qui se sont développées dans les périphéries des grandes villes sans qu'elles soient programmées et inscrites dans la loi. Elles ont souvent pris place sur des terrains vagues, qui ont été confisqués suite à la Réforme agraire sous le régime du Shâh et avant la Révolution de 79.

- Deuxièmement, des villes nouvelles, telles que définies partout dans le monde et qui ont été mises en place selon une planification et programmation urbaines précises avec un objectif préétabli. Elles étaient toutes inscrites dans la loi et surtout dans les programmes de développement quinquennaux établis après la Révolution. Les complexes résidentiels, souvent fermés et autonomes, constituent une des formes courantes de ces villes nouvelles.

- En parallèle à ces deux mouvements, certaines nouvelles villes ont vu le jour grâce à l'extension des villages et à leur fusion en une seule ville, mais ceci n'est pas un fait majeur.

Ces trois tendances ont permis l'émergence de 719 villes entre les années 70 et aujourd'hui, ce chiffre augmentant



▲ *Figure 1, source: Analyse de la probabilité de risque sismique - phase 1 – Grand Téhéran*

respectivement de 120 entre 1975 et 1985, de 116 entre 1985-1995, de 400 entre 1995-2005 et enfin de 83 entre 2005-2009. Parallèlement, des dizaines de complexes résidentiels dont la population approche de la taille d'une petite ville (entre 2000 à 11000 habitants) ont été mis en place durant cette période, ce qui vient compléter le diagnostic de l'urbanisation de l'Iran, et de la tendance à l'étalement urbain sur ces cinquante dernières années. (Atlas de Téhéran)

On constate donc que la dynamique de croissance des villes et des quartiers en Iran est soutenue, ce qui est un élément favorable à la création d'éco-quartiers. Mais qu'en est-il plus précisément à Téhéran?

2.1.2 - La dynamique urbaine de Téhéran

La ville de Téhéran bénéficie d'une situation stratégique et d'un site remarquable, au pied des monts Elbrouz (au nord), au bord de la plaine sub-désertique qui amorce le désert salé de Kavir plus au Sud (voir figure 1).

Son site se caractérise par de forts contrastes topographiques et climatiques, qui expliquent pour partie la division de la ville en deux parties distinctes: les quartiers du Nord, qui se trouvent sur les premières pentes de l'Alborz sont modernes, prospères et attractifs; et les quartiers du Sud, dans la plaine en bordure du désert, sont beaucoup plus populaires et industriels, mais disposent d'un foncier bien moins coûteux. Le centre de Téhéran s'organise autour des quartiers commerciaux - notamment le bazar - et administratifs. A l'est, et surtout à l'ouest de la ville, se sont développés des quartiers occupés par les classes moyennes.

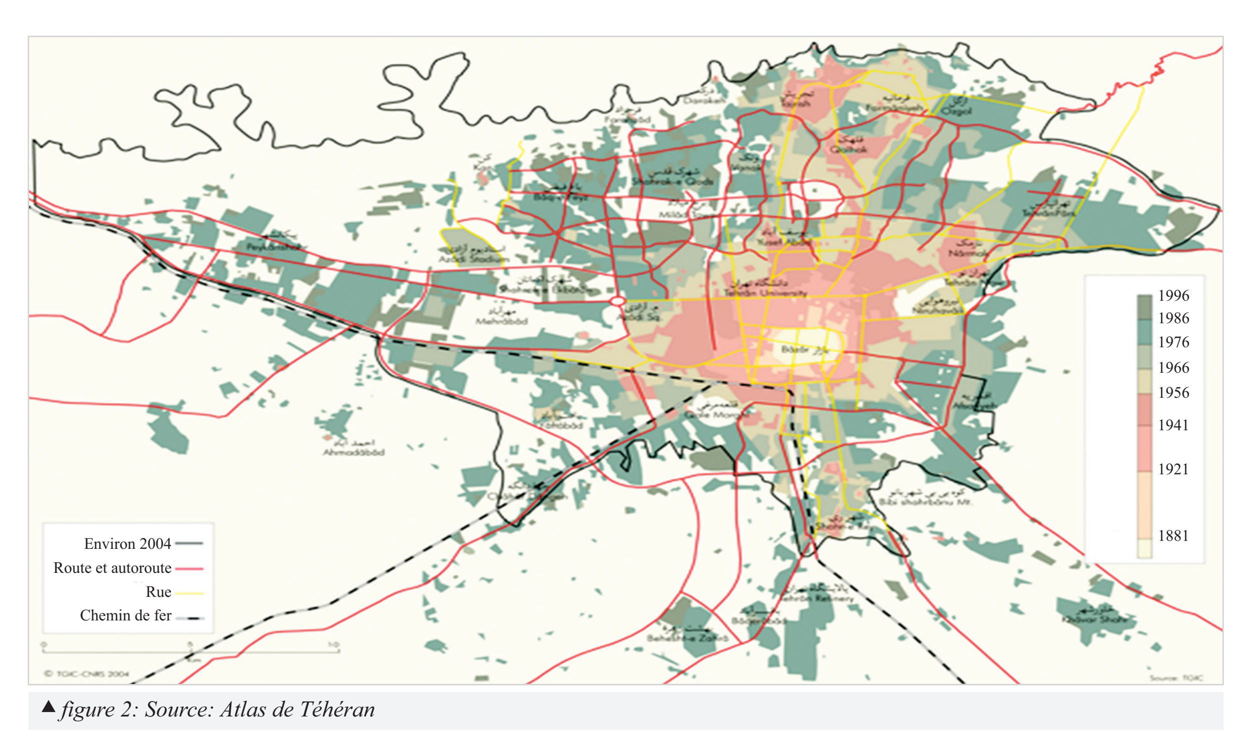
Remarquons que cette différenciation socio-spatiale forte Nord/Sud se double

d’une différenciation morphologique et climatique: la zone Nord, plus élevée en altitude, a un substrat composé de graviers grossiers, et jouit d’un climat plus frais en été que la zone Sud, dont les sols sont meubles et formés de dépôts alluviaux plus fins et plus imperméables. La différence de température génère aussi des phénomènes de vents thermiques, avec une circulation d’air des montagnes vers les plaines la nuit, et en sens inverse le jour.

La ville s’est donc historiquement fondée à la rencontre de ces deux paysages, à la transition entre le désert stérile Kavir (ou Kévir) et la chaine montagneuse de l'Elbrouz (ou Alborz), et s’est développée lentement, durant le premier millénaire, puis plus rapidement après la destruction de Ray (ou Raghès) au XIIe siècle, située en périphérie Sud de la ville actuelle. Mais le véritable développement de la ville s’est fait au XXe siècle, sous la dynastie des Pahlavis, puis dans le cadre de la République Islamique. (Atlas de Téhéran)

Ville ouverte à partir de 1932, Téhéran recueille dès avant-guerre, mais plus encore après la Seconde Guerre mondiale, de nombreux projets de construction, d’agrandissement et de modernisation, qui permettent d’adapter la ville à la voiture. Le premier plan d’urbanisme de Téhéran, dessiné en 1969, permet de réorienter le développement de la ville selon un axe Est-Ouest, l’axe Nord-Sud ayant spontanément été privilégié jusqu’à ce moment. Le boom pétrolier fera le reste, donnant une accélération considérable au développement urbain de Téhéran, des années 70 à nos jours.

Aujourd’hui, c’est une métropole de plus de 8 millions d’habitants, dans une région urbaine qui dépasse les 10 millions d’habitants, avec son lot de migrations pendulaires générant une forte pollution et contre laquelle les autorités tentent de lutter (figure 2). Un des éléments, dans cette politique, concerne l’extension du



▲ *figure 2: Source: Atlas de Téhéran*

réseau du métro, ainsi que la mise en place d'un système de bus de transit rapide ou BTR, inspiré du Brésil. Dans ce contexte, les métros comme les bus rencontrent un vif succès, et accueillent chacun près de deux millions de passagers par jour, ce qui a valu à la municipalité de Téhéran de recevoir en 2011 le Prix des Transports Durable, délivré par l'Institut pour les Politiques de Transport et de Développement, en concurrence directe avec des villes comme Nantes (France) ou Lima (Pérou)[1]. ■ *À suivre...*

---

* Doctorant en thèse

** PR

1. (http://www.mobilite-durable.org/innover-pour-demain/villes-durables/teheran-une-ville-aux-transports-durables.html)

Bibliographie:

- Abstracta Iranica. Revue annuelle de bibliographie, depuis 1978. Publiée par l'Institut Français de Recherche en Iran (Téhéran) et Monde Iranien (Paris). Diffusion Editions Peeters, Louvain. www.abstractairanica.revues.org
- APPS2003, 6e colloque national, 01-03/07/2003. Ecole polytechnique Palaiseau France-Mehdi Zare
- APPS2003, 6e colloque national, 01-03/07/2003. Ecole polythechnique Palaiseau France-Mehdi Zare
- Catherine Charlot-Valdieu et Philippe Outrequin, *L'urbanisme Durable: Concevoir un éco quartier*, Paris, 2e édition, éd. Le Moniteur, 2011.
- De l'éco quartier à la ville durable: des clefs pour (re)penser la question sociale/[éditorial, Damien Bertrand]
- De l'éco quartier à la ville durable/[publié par] la Direction générale opérationnelle de l'aménagement du territoire, du logement, du patrimoine et de l'énergie du Service public de Wallonie
- Taoufik Souami, *Eco quartiers – Secrets de Fabrication, Analyse critique d'exemples européens,* Paris, éd. Les carnets de l'info, 2009.
- Encyclopaedia Iranica, Univ. of Columbia, New York, Einsenbrauns sv. Bonine, M., Ehlers, E. The Middle–Eastern City and Islamic Urbanism. An annotated Bibliography of Western Literature. Bonn, Dümmlers, 1994.
Rob Krier; Hans Ibelings; Philipp Meuser; Harald Bodenschatz, *Town spaces (Contemporary interpretations in traditional urbanism,* Boston, éd. Basel/Birkhauser-Publishers for Architecture, 2003
- Mémoire de Thèse (Système de production de connaissance territoriale : conditions de mise en œuvre et de fonctionnement d'un observatoire transversale dans le cadre des agences urbanismes, Hassord, Audry Anne
- Ministre de l'Écologie, de l'Énergie du développement durable et de l'Aménagement du territoire. (année) Éco quartier (L'art de conjuguer), *Editeur:* Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement durable et de l'Aménagement du territoire.
- Olivier Namias, *Eco quartiers (vert, paysage, mixité, cadre de vie, aménagement, environnement)*, Paris, SNAL, éd. PC, 2011.
- Philippe Bovet en collaboration avec Nadia Jeanvoine, *Eco quartiers en Europe,* Mens, éd. Terre vivante, 2009.
- Pierre Lefèvre, Michel Sabard, L*es Eco quartiers (L'avenir de la ville durable)*, Rennes, éd. Apogée, 2009.
- Raphaele Heliot, *Ville durable et éco quartier*, 2010
- Téhéran capitale bicentenaire. Téhéran/Paris, Institut Français de Recherche en Iran/Peeters, 1992.
- The livable city, Alirezâ Bandar-Abâd, 2011
- Urban design, Cliff Moughtin, 2007, 188
- Ville durable éco quartier 2009 = Sustainable city eco-district 2009: Ministère de l'écologie, de l'énergie, du développement durable et de la mer; [direction de l'ouvrage Luciana Ravanel]
- Hourcade, B. Mazurek, H. Papoli-Yazdi, Md–H, Taleghani, M. Atlas d'Iran. Paris, Documentation Française, 1998.
- Korby, Wilfried; Seger, Martin. Beispiele orientalischer Grossstädte, Teheran/Tehrân (Iran) / Examples of large oriental cities: Tehran/Tehrân. Tübinger Atlas des Vorderen Orients (TAVO A IX 9.1.-) Wiesbaden, Ludwig Reichert, 1981.-
- Numerous general or specific maps are regularly published and up dated by Gita Shenasi Cartographic Geographic Organisation, Tehran And Sahab Geographic Institute, Tehran.
- Pardazesh va Barnamerizi-e Shahri co, (Municipality of Tehran). Tehran Street Atlas 2002, Tehran, 2002, 142 p.

Sites internet

- www.gis.ir
- http://www.hamkelasy.com/content/view/102/43/
- http://www.mobilite-durable.org
- http://www.senat.fr/rap/r10-594-2/r10-594-2_mono.html#toc41

Bibi Maryam

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *Bibi Maryam*

L'histoire de toute ethnie ou peuple est liée à ses grandes figures qui ont joué un rôle de premier plan dans les différents événements qu'ils ont vécus. Ces héros/héroïnes sont souvent porteurs de valeurs comme la bravoure, le sacrifice, la générosité… et sont de ce fait honorés par les populations au travers des siècles. C'est le cas de la tribu bakhtiârie qui fut le berceau de grandes personnalités dont les noms figurent dans l'histoire de la tribu et même de l'Iran. Nous allons ici donner un bref aperçu sur la vie et les activités de la plus grande figure féminine bakhtiârie: Bibi Maryam Bakhtiâri[1].

Fille de Hossein Gholi Khân Bakhtiâri[2] et mère de Shir Alimerdoun[3], Bibi Maryam naquit en 1878 à Djouneghân[4] dans la province de Tchahâr Mahâl et Bakhtiâri. Elle est une des rares combattantes qui se consacra à la lutte contre le despotisme de son temps. Ses activités politiques comprennent également le combat contre la politique coloniale britannique en Iran. Au cours de la Première Guerre mondiale, Bi Maryam prend le parti des Allemands et organise une résistance face à toute invasion anglaise et russe. Selon les documents historiques, elle donne même asile à une légion allemande poursuivie par les forces britanniques. En 1918, dans la région de Tirân et Karvan près d'Ispahan, un combat direct éclate entre les forces bakhtiâries et les forces britanniques qui veulent capturer la légion allemande. Les forces de Bi Maryam arrivent à vaincre les troupes ennemies. Les membres de la légion allemande restent quelques jours auprès de Bi Maryam, avant de franchir la frontière turque pour se rendre ensuite à Berlin. Suite à cet héroïsme, Bi Maryam reçoit «la Croix de fer»[5] de la part de l'empereur allemand Guillaume II; elle est la seule figure féminine à recevoir alors cette médaille.

Bi Maryam fait aussi partie des femmes éduquées de son temps qui ont eu un rôle actif durant la Révolution constitutionnelle iranienne. Elle accompagne son frère, Sardâr As'ad Bakhtiâri[6] au cours de l'opération visant à la conquête de Téhéran. Au début de XXe siècle, l'Iran fait face à une intervention croissante des étrangers à la cour, entraînant une hostilité croissante de la population vis-à-vis de la dynastie qâdjâre. On voit alors l'apparition d'une coalition antiétatique aboutissant à la Révolution constitutionnelle au sein de laquelle les Bakhtiâris ont un rôle central. Bi Maryam, qui combat aux côtés de son frère, son mari[7] et son fils, est au nombre des défendeurs de la Constitution. Quelques jours avant l'arrivée des troupes bakhtiâries à Téhéran, elle s'y rend accompagnée de certains combattants pour s'installer chez Hossein Saghafi[8] sur la place Bahârestân. Elle y fait préparer l'une des barricades des troupes bakhtiâries. Le jour de l'invasion des Bakhtiâris à Téhéran, elle participe elle-même aux combats contre les Ghazzâghs (Cosaques)[9] qui subissent une importante défaite. Etant donné le courage dont elle fait preuve au cours de cette conquête, Bi Maryam acquiert très vite une grande popularité auprès de la population et en particulier chez les Bakhtiâris. Dès lors, on la connaît sous le nom de Sardâr[10] Maryam Bakhtiâri.

Selon les documents historiques, pendant longtemps, de nombreuses personnalités politiques et culturelles poursuivies par les agents gouvernementaux se sont réfugiées chez Bi Maryam. On peut par exemple citer le nom de Dehkhodâ[11], Malek-ol-Sho'arâ Bahâr[12] et Vahid Dastjerdi[13]. A ce propos, dans une introduction détaillée qu'il apporte au *Recueil poétique* de Pejmân Bakhtiâri, Hossein

Bâstâni Pârizi[14] [15] écrit: «*…cette région (Tchahâr Mahâl et Bakhtiâri) est également le lieu de naissance d'une femme qui a joué un rôle actif dans l'histoire contemporaine de notre pays. Il s'agit de Sardâr Maryam Bakhtiâri dont l'habitation était un abri pour les réfugiés politiques de son temps…*».

Durant toute sa vie, Bi Maryam a donné une grande partie de ses biens sous forme de Fondations pieuses (*waghf*). Elle a ainsi dépensé sa richesse pour la liberté et l'autonomie de sa patrie aussi bien que pour la lutte contre le despotisme. Elle a quitté ce monde en 1937, trois ans après la mort de son fils en martyr. Avant sa mort, elle est parvenue à achever son autobiographie qui a été publiée sous le nom des *Souvenirs de Sardâr Maryam Bakhtiâri*. Cet ouvrage de 196 pages, publié en 2003 aux éditions Anzân à Téhéran, retrace la vie de son auteur de son enfance au début de la Constitution. ■

1.Le mot «Bibi» est une appellation employée à propos d'une vieille femme sage; dans le dialecte bakhtiâri ce mot est prononcé «Bi».

2.Dans les textes historiques, Hossein Gholi Khân Ilkhâni (1821-1882) est surtout présenté comme étant l'un des gouverneurs les plus puissants de la tribu bakhtiârie. A 24 ans et après avoir établi des relations intimes avec Mo'tamed-ol Doleh Armani (le gouverneur d'Ispahan), il fut désigné au gouvernement de la région bakhtiârie. Il réussit à se faire suivre par toutes les tribus et devint de plus en plus puissant. En 1867, il se voit conférer le titre de «Ilkhâni» par le roi Nâssereddin Shâh. Petit à petit, et étant donné son pouvoir incontesté dans l'ouest du pays, il est considéré comme une menace pour le gouvernement central. Il est de ce fait assassiné sur ordre du roi.

3. Alimardân Khân bakhtiâri, surnommé Shir Alimerdoun, est un homme politique, chef de la tribu Tchahâr lang. Il regroupe toutes les tribus et mène un long combat armé (1929-1934) contre le despotisme de Rezâ Shâh (fondateur de la dynastie pahlavie). Grâce à son héroïsme, il reste un symbole de résistance et de bravoure chez les Bakhtiâris. De nombreux poèmes et chansons ont été composés en l'honneur de cette personnalité nationale. En 1934, les troupes bakhtiâries subissent une importante défaite suite à laquelle Shir Alimerdoun est capturé par les forces gouvernementales et transporté à Téhéran. Quelques jours plus tard, il est exécuté dans la prison de Ghasr.

4. Village situé à 43 km de Shahrekord, chef-lieu de la province. Il abrite entre autres la forteresse de Sardâr As'ad Bakhtiâri (Ghal'eh-ye Sardâr As'ad) considérée comme étant l'une des habitations de la famille de Bi Maryam.

5. «Eisernes Kreuz» est une médaille de mérite venant récompenser un honneur militaire, et fut créée en 1813 en Allemagne.

6. Sardâr As'ad (1857-1917) est un révolutionnaire et un homme politique, chef de la tribu Haft lang. Il fut durant une courte période ministre de l'Intérieur puis ministre de la Guerre. Il parlait couramment le français et l'arabe. La pensée révolutionnaire de Sardâr As'ad s'approfondit à la suite d'un long séjour à Paris où il s'imprègne de la pensée libérale et moderniste. En juillet 1909, sous son commandement, les troupes bakhtiâries parviennent à conquérir la capitale. Le roi Mohammad-Ali Shâh est contraint de quitter le pays pour se réfugier en Russie. La conquête de Téhéran par les Bakhtiâris ouvre une nouvelle phase dans la Révolution constitutionnelle iranienne.

7. Ebrâhim Khân Zarghâmol Saltaneh (1856-1919) est un homme politique qui fut le commandant des forces bakhtiâries au cours de la conquête de Téhéran.

8. Un combattant défendeur de la Constitution.

9. Les militaires gouvernementaux.

10. Terme militaire signifiant «commandant d'une armée».

11. Ali-Akbar Dehkhodâ (1878-1955) est un homme politique, lexicographe et spécialiste de langue. Il est surtout connu pour son œuvre lexique volumineuse *Loghatnâmeh Dehkhodâ*.

12. Mohammad-Taghi Bahâr (1886-1951), surnommé Malek-ol-Sho'arâ (le roi des poètes), poète, professeur à l'Université de Téhéran, journaliste et politicien. Il est surtout connu pour ses odes (*ghasideh*) relatant minutieusement l'histoire de l'Iran.

13. Mohammad-Hassan Vahid Dastjerdi (1879-1943), écrivain, journaliste et correcteur des textes anciens.

14. Historien, chercheur et écrivain contemporain (1925-2014).

15. Poète contemporain (1900-1974); voir aussi notre article «Hossein Pejmân bakhtiâri, poète contemporain classique» publié in *La Revue de Téhéran*, n° 71, octobre 2011, consultable sur: http://www.teheran.ir/spip.php?article1459

Bibliographie:

- Akâsheh, Eskandar, *Târikh-e il-e bakhtiâri* (Histoire de la tribu bakhtiârie), Téhéran, Farhangsarâ, 1986.
- Alizâdeh, Mostafâ, *Hamâseh-ye Zâgros* (Epopée du Zagros), Téhéran, Sarv-e tchamân, 2008.
- Goli Zavâreh, Gholâm Rezâ, *Simâ-ye Tchahâr Mahâl va Bakhtiâri* (Visage de Tchahâr Mahâl et Bakhtiâri), Téhéran, Sâzmân-e Tablighât-e Eslâmi, 1998.

53

Niki de Saint Phalle

Exposition au Grand Palais, Paris

17 septembre 2014 - 2 février 2015

Un art thérapie entre Pop'art et Nouveau réalisme

Jean-Pierre Brigaudiot

Niki de Saint Phalle est l'une des rares artistes femmes à avoir émergé dès les années soixante dans un monde de l'art encore largement monopolisé par les artistes masculins. Cette émergence, outre la nature de son travail artistique, est due pour partie aux bonnes fées qui l'ont accueillie dans un contexte favorable et à certaines rencontres déterminantes, dont celle de l'artiste Jean Tinguely et celles de figures majeures du Pop'art américain, comme Warhol et Lichtenstein, la vie de cette artiste s'étant déroulée entre les Etats-Unis et la France. Quant à situer l'œuvre, dans sa globalité, elle appartient autant au Pop'art américain qu'au Nouveau réalisme qui lui est contemporain, à l'échelle locale de la France, le Nouveau réalisme ayant été largement défendu par Pierre Restany, le critique d'art, qui sous ce label, rassembla une poignée d'artistes dont Arman, César, Spoerri, artistes plutôt soucieux de proposer une alternative aux abstractions encore dominantes à la fin des années cinquante et au début des années soixante. Pour autant, ces artistes du Nouveau réalisme n'œuvrent pas selon des dispositifs théoriques préalables, et si programme il y a, ce serait celui d'un art pour tous, un art populaire, «Pop», ou davantage populaire que ne l'étaient les abstractions géométriques ou lyriques, expressionnistes et gestuelles de la scène artistique locale des deux décennies de l'après-Seconde Guerre mondiale.

▲ *Affiche de l'exposition au Grand Palais*

Art comme thérapie

Niki de Saint Phalle va commencer par être mannequin de mode avant d'entamer une carrière artistique où la pratique de l'art se joue comme une thérapie, lui offrant l'opportunité de gérer un certain nombre de ses problèmes intimes et existentiels. Sa

biographie laisse apparaître un père incestueux, une volonté de s'éloigner, de s'affranchir d'une famille encombrante issue de la très vieille noblesse française et, d'autre part, un engagement social, notamment dans le féminisme. Globalement, Niki de Saint Phalle explique elle-même son œuvre comme un moyen d'exorciser son mal-être, ses phobies, peurs et douleurs. Ainsi cette œuvre qui semble si joyeuse et tonitruante avec les fameuses Nanas et les tableaux reliefs réalisés à coups de fusil, a pour fonctions la conjuration de bien des difficultés propres à l'artiste. La pratique artistique moderne et contemporaine revêt assez fréquemment ces fonctions, ainsi en fut-il notamment de l'expressionnisme ou plutôt des expressionnismes, figuratifs ou abstraits, dans la continuation de l'image de l'artiste romantique.



▲ *Le jardin des Tarots*

A la fois un art brut et un art de la performance

A voir cette vaste exposition rétrospective et assez exhaustive qui se tient au Grand Palais, on peut s'interroger sur la classification opérée par Pierre Restany en associant Niki de Saint Phalle au Nouveau réalisme. Pour autant, cette association a sa logique puisque les artistes du Nouveau réalisme ont œuvré avec le réel de notre quotidien comme matériau et matériel: accumulation d'objets d'usage courant chez Arman, emploi de voitures compressées chez César, reliefs de repas figés en œuvres chez Spoerri, affiches lacérées-recollées chez Hains et Villéglé. Niki de Saint Phalle s'empare également du réel, pas tant pour le représenter que pour le mettre en scène et en action. Car avec cette artiste comme avec certains artistes du Nouveau réalisme tel Yves Klein, on assiste à l'émergence de la performance, une performance qui ne s'appelle pas encore ainsi, issue des *events* tels que les pratiquent Fluxus et notamment Georges Brecht, ou tels qu'ils se présentent avec les concerts de John Cage, dans la foulée de Dada.

> Quant à situer l'œuvre, dans sa globalité, elle appartient autant au Pop'art américain qu'au Nouveau réalisme qui lui est contemporain, à l'échelle locale de la France, le Nouveau réalisme ayant été largement défendu par Pierre Restany, le critique d'art, qui sous ce label, rassembla une poignée d'artistes.

Il n'est pas possible de seulement qualifier Niki de Saint Phalle d'artiste du Nouveau réalisme car son œuvre et



▲ *Un exemple de mariée, série les Mariées, 1963-1964*

notamment le Jardin des tarots, en Toscane reflète assez clairement une association à d'autres mouvances de l'art, à celle de Gaudi dont elle admirait l'œuvre et plus particulièrement le Park Guëll de Barcelone. Mais Niki de Saint Phalle admirait également le Facteur Cheval, cet artiste de l'Art brut qui, des années durant, réalisa le Palais idéal. A cela se mêlent et surgissent d'autres artistes, dont évidemment Dubuffet et son Hourloupe, donc peu ou prou le matiérisme, mais aussi Pollock dont les modalités d'usage de la peinture, versée sur la toile depuis le pot, en une danse cérémonielle, surgissent de temps à autre. C'est que Niki de Saint Phalle est autodidacte en matière d'art. Elle commence vraiment à œuvrer en 1958, et finalement cette œuvre oscille quant aux postures qu'elle implique et quant aux formes qu'elle revêt, entre action/performance avec les tirs au fusil, Pop'art ou Nouveau réalisme avec l'emploi en abondance d'objets du quotidien et enfin Art brut avec ces figures féminines, les Nanas, et ces monstres en trois dimensions, tout cela réalisé selon une volonté d'insoumission à un art de l'imitation. Art brut encore, ce que montre judicieusement l'exposition avec l'œuvre graphique, abondante, où se mêlent figures humaines, monstres mythologiques et une écriture omniprésente. Ecriture narrative, automatique et auto narrative qui par sa présence envahissante tire encore davantage l'œuvre de Niki de Saint Phalle vers l'Art brut, plus en tout cas que vers le surréalisme.

Un art socialement contestataire

Partager sa vie avec Tinguely, praticien d'une sculpture alternative, auteur de machines bricolées qui occasionnellement s'autodétruisent et explosent, engagé contre le nucléaire, conforta et encouragea très certainement Niki de Saint Phalle à développer elle-même une forme d'art contestataire à la fois des formes de l'art et de la société contemporaines. L'œuvre recèle indéniablement une violence qui reflète sa révolte contre un certain nombre de choses de la vie, de sa vie: les tirs au fusil sont évidemment une manière bien singulière de faire de l'art, même quelques décennies après Dada et Marcel Duchamp. Il y a donc ces tirs au fusil avec ces poches de peinture insérées dans le plâtre et ces écoulements qui font penser au sang. Il y a ces retables au

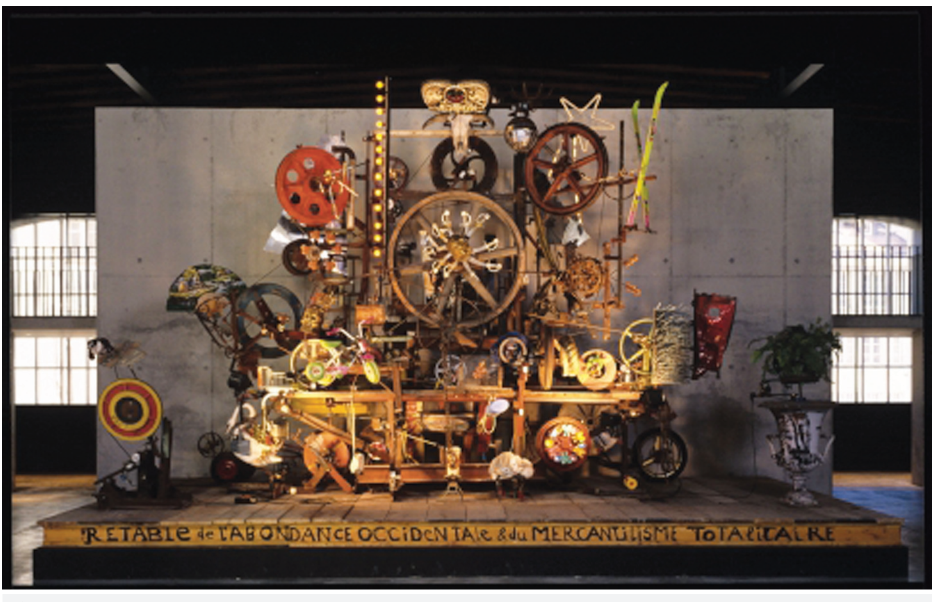
bestiaire monstrueux, plus fantasmatiques que blasphématoires, il y a ces Mariées, - 1963/1964 -, souvent collées au plan du tableau relief et plus ou moins monochromes, blanchâtres, blessées aussi, envahies de bestioles, cadavériques: les fleurs qui les recouvrent sont peut-être aussi des fleurs d'obsèques, elles accouchent de misérables poupées; une vision du mariage et de la maternité selon Niki de Saint Phalle! …et sans doute selon son enfance et ce qu'elle a connu avec sa famille. Les Nanas, dès 1965, apparaissent en grosses femmes joyeuses, bariolées et dévorantes, mais sans visage caractérisé - des femmes sans tête? - et impliquent l'effacement de la domination machiste au profit d'une société rêvée et matriarcale. Niki de Saint Phalle est féministe et ces Nanas, surtout lorsqu'elles sont figurées en position de parturientes, deviennent d'immenses sculptures pénétrables, comme celle de Stockholm en 1966, «Hon en katedral», de 27 mètres de long, qui contient une salle de cinéma, un planétarium et un toboggan. Lourde symbolique évidemment que ces Nanas qui, joyeuses, dansantes, suspendues occupent l'espace habituellement dédié aux mâles. Le visiteur, lorsqu'il est un homme, se sent tout petit, entouré de ces femmes qui semblent instituer une société de femmes - sans lui, ou du moins qui n'est plus au centre! Autre lecture que celle des Nanas en mères castratrices. Nanas et œuvres faites au fusil disent clairement ces postures de Niki de Saint Phalle, cette artiste qui s'empare d'une arme à feu pour faire de l'art, celle qui envahit l'espace avec ces femmes géantes. Niki de Saint Phalle, comme il se fait beaucoup dans les milieux artistiques d'avant-garde, souhaite ouvrir l'accès à l'art à tout un chacun. Pieux projet puisque l'art et le sien, bien que Pop', même lorsqu'il est aux dimensions de l'art public, même lorsqu'il est praticable comme «Hon» ou comme dans le cas du «Jardin des tarots» - 1979-1995 -, reste un art qui ne concerne qu'une élite sociale constituant le public de l'art et des musées.

Niki et Jean Tinguely

La rencontre de Niki et de Tinguely, l'un des acteurs du Nouveau réalisme, en 1955, a été déterminante pour celle-ci, mais aussi pour lui. Dès lors ils vont collaborer, au-delà des ruptures comme au-delà de la mort de Tinguely en 1991; ainsi vont-ils créer des œuvres monumentales communes, exposer ensemble. Ainsi peut-on évoquer «Le paradis fantastique» de Montréal, réalisé en 1967. Leur union sera quelque peu



▲ *Œuvre réalisée par tir au fusil, 1961*



▲ *Retable de Tinguely*

houleuse mais perdurera et au-delà de la mort de Tinguely, Niki se consacrera à la promotion de l'œuvre de celui-ci. Coexistence fructueuse où l'un apporte à l'autre, lui un savoir-faire technique en matière de sculpture, comme avec le Jardin des tarots dans lequel les structures des pièces monumentales de Niki sont bâties par Tinguely: ossature métallique et grillages destinés à recevoir le béton avant que Niki ne le recouvre de miroirs et de céramique peinte. A proximité du centre Pompidou, le plan d'eau qui jouxte l'IRCAM comporte plusieurs machines de Tinguely et des pièces de Niki de Saint Phalle qui déclenchent le mitraillage des appareils photo des touristes, un art un peu populaire, un peu ludique où les formes tiennent lieu de théorie.



▲ *Nanas exposées au Grand Palais. Photo J.-P. Brigaudiot*

Niki de Saint Phalle est décédée en Californie en 2002, laissant une œuvre abondante développée durant plusieurs décennies, tant aux Etats-Unis où elle exposa aux côtés de Lichtenstein et Warhol, où elle vécut, qu'en France. Sa carrière et sa visibilité ont certainement souffert de cette double identité, américaine et française, et son œuvre si bruyante, sincère, émotionnelle et cathartique a été un peu occultée, peut-être trop orientée vers l'art brut qui est toujours resté un peu marginal par rapport à ce qu'ont choisi de privilégier les institutions de l'art. Et puis pour la génération à laquelle elle appartenait, en tant qu'artiste femme, l'heure n'était pas venue de faire place à part entière à ce

«Deuxième sexe». Le musée d'art moderne et contemporain de Nice (MAMCO) montre en permanence un ensemble, un legs, de belles pièces de Niki de Saint Phalle.

L'exposition du grand palais révèle l'essentiel de l'œuvre de Niki de Saint Phalle, autant par les pièces exposées que par les divers moyens de représenter ce qui est monumental et donc intransportable, autant, également par la documentation ici rassemblée. Comme souvent en ce lieu à l'architecture très grandiloquente, trop grandiloquente, même dans les salles, les œuvres ont quelque peine à se percevoir en toute sérénité, ce qui est le cas ici et on peut aisément imaginer un contexte plus sobre permettant de mieux focaliser le regard sur les pièces exposées. Et comme il se fait en ce Grand Palais, compte tenu d'espaces tellement vastes, l'exposition dépasse un peu la mesure du nécessaire pour montrer, révéler, expliquer Niki de Saint Phalle. Comme pour les expositions Braque ou Dynamo, le choix des œuvres gagnerait sans doute à être plus judicieusement sélectif. ■



▲ *Dessin de Saint Phalle représentant les différents éléments de la fontaine Stravinsky*



▲ *La fontaine Stravinski, oeuvre réalisée en 1982 avec Jean Tinguely*

Exposition au Musée national d'Iran à l'occasion de la restitution de la collection de Khourvin

Reportage réalisé par
Babak Ershadi

Le 17 janvier 2015, le Musée national d'Iran a organisé une exposition spéciale de 349 pièces archéologiques restituées par la Belgique: la célèbre collection de Khourvin. Ces fameuses «dix caisses» faisaient l'objet d'une véritable saga judiciaire depuis 1982.
Les experts du Musée national d'Iran m'ont expliqué qu'ils possédaient déjà dans leurs réserves une collection de 228 pièces du site archéologique de Khourvin. Par conséquent, l'Organisation nationale du Patrimoine culturel a décidé que les pièces, volées en 1965, soient transférées à Karaj (chef-lieu de la province d'Alborz) pour être conservées dans un musée plus proche de leur origine.

Le site archéologique de Khourvin

Le site archéologique de Khourvin se trouve dans le nord de la province d'Alborz, à 80 km au nord-ouest de Téhéran. Il se situe au pied d'une colline appelée «Ganj Tappeh» (Colline du trésor). Le site fut découvert en 1947, quand l'Organisation nationale d'archéologie se rendit compte que de nouveaux objets de terre cuite avaient été introduits sur le marché des antiquités de Téhéran. D'après les experts, ces objets dataient d'il y a 2800-3200 ans. Ces poteries étaient d'une beauté incontestable et d'une valeur archéologique certaine. L'Organisation nationale d'archéologie réalisa une courte enquête et identifia l'emplacement d'origine de ces objets qui était Khourvin, dans la région de Sâvojbolâgh. La même année, cette organisation chargea deux archéologues iraniens, Mahmoud Râd et Ali Hâkemi, de mener les premières investigations scientifiques à Khourvin. Mais la première fouille n'eut lieu que quatre ans plus tard, quand le Belge, Louis Vanden Berghe,[1] effectua ses recherches pendant une dizaine de jours sur le site.

Ces fouilles prouvèrent que les objets découverts dès 1949 étaient inhumés aux côtés de cadavres à l'intérieur de tombes de forme elliptique, dans une nécropole antique. Les membres de la mission archéologique de Louis Vanden Berghe découvrirent dans ces tombes des poteries, des pièces en terre cuite représentant des formes humaines et animales, des objets en pierre et en bronze, mais aussi des objets décoratifs et des bijoux: colliers, diadèmes, boucles d'oreille, bagues, bracelets, épingles, etc.

Les poteries sont plus nombreuses que les autres objets découverts dans la nécropole antique de Khourvin. La plupart de la vaisselle en terre cuite a une couleur grise noirâtre et de formes très variées, selon les usages pour lesquels elle était destinée. Il est intéressant de savoir qu'aucune des poteries de Khourvin n'est décorée de figures peintes ou gravées.

A l'intérieur des tombes de Khourvin, les archéologues ont découvert de très nombreux objets en bronze, tandis que les objets en cuivre sont peu nombreux, et les objets en fer rares. Parmi les objets en bronze figurent de nombreux outils notamment agricoles. Les armes (épées, poignards, marteaux, flèches) sont moins nombreuses. Cependant, les petites statuettes qui représentent des figures humaines

60



▲ *Le Musée National d'Iran a consacré plusieurs galeries à l'exposition spéciale des objets de Khourvin. Photos: Babak Ershadi*

montrent plutôt des guerriers armés que des paysans.

Selon les archéologues, les objets découverts à la nécropole de Khourvin sont comparables à ceux de certains autres sites archéologiques de l'Iran datant du Ier millénaire av. J.-C. Depuis des années, 228 objets de Khourvin sont conservés au Musée national d'Iran. Les 349 pièces restituées qui reviennent de Belgique enrichissent donc la collection de Khourvin.

L'importance des découvertes de Khourvin

Les différentes hypothèses portant sur la grande immigration des populations aryennes et leur arrivée sur le plateau iranien se fondent sur différents documents et indices. Pour les archéologues spécialistes de l'Iran, les évolutions des techniques de la poterie dans les régions du nord, du nord-est et du nord-ouest de l'Iran constituent des signes de l'arrivée d'une nouvelle population, de sa coexistence avec les peuples locaux et de leur intégration progressive dans le pays. L'un des signes de ces changements démographiques est à rechercher, selon les experts, dans l'évolution de l'art de la poterie. En effet, dans le monde iranien[2], c'est vers la fin du IIe millénaire av. J.-C. que les poteries grisâtres de l'âge de fer prennent progressivement la place des poteries décorées et beiges de l'âge de bronze.



▲ *Poterie: objet décoratif représentant une figure d'animal domestique à cloche*

La plaine de Téhéran, située au sud de la chaîne des montagnes d'Alborz, est considérée par les archéologues comme étant un foyer géographique et culturel important de cette évolution civilisationnelle. Plusieurs sites qui ont été découverts dans la plaine de Téhéran confirment que cette région était particulièrement active à l'époque où cette évolution à la fois culturelle et technologique se produisait, vers la fin du IIe millénaire et au Ier millénaire av. J.-C., sur le plateau iranien. Dans le quartier de Gheitariyeh (nord de Téhéran), de très nombreuses poteries de cette période ont été découvertes dans un cimetière antique. Des découvertes similaires ont également eu lieu à Pishvâ et à la nécropole de Pardis, près de la ville de Varâmin (dans le sud-est de la plaine de Téhéran). Des collections de poteries de cette période antique ont aussi été découvertes à Darrous (un quartier du nord de Téhéran) et à Shemirân (banlieue du nord).

Le site fut découvert en 1947, quand l'Organisation nationale d'archéologie se rendit compte que de nouveaux objets de terre cuite avaient été introduits sur le marché des antiquités de Téhéran. Ces objets dataient d'il y a 2800-3200 ans. Ces poteries étaient d'une beauté incontestable et d'une valeur archéologique certaine. L'Organisation nationale d'archéologie réalisa une courte enquête et identifia l'emplacement d'origine de ces objets qui était Khourvin.

L'art de Khourvin a, d'une part, les caractéristiques des évolutions culturelles du début de l'âge du fer, et de l'autre, il constitue une continuation de l'art et de la technologie de l'âge du bronze sur le plateau iranien. Tout comme aujourd'hui, le site de Khourvin était alors une région tempérée, arable et prospère. Comme les habitants actuels de la région, la population antique était constituée de paysans et d'éleveurs sédentaires. Cela explique d'ailleurs la découverte de nombreuses poteries et d'outils métalliques d'usage agricole dans les tombes de la nécropole de Khourvin.



▲ *Les colliers d'agate et de bronze*

Contrairement à plusieurs sites archéologiques de la même période, les armes découvertes à Khourvin sont considérablement moins nombreuses.

Les poteries de Khourvin ont des points communs avec celles d'autres sites datant de la même période, qu'ils soient géographiquement proches ou lointains. La forme de ces poteries rappelle par exemple celle des objets en terre cuite d'Amlesh ou de Mârlik (Guilân). Selon les archéologues, les objets de bronze de Khourvin ont une ressemblance indéniable avec les objets en bronze du Lorestân. Tous ces sites appartiennent au même horizon culturel que le site de Khourvin. Ainsi, l'archéologie moderne est capable de proposer les modèles des grands mouvements migratoires ou du déplacement des peuples de différents groupes ethniques sur le plateau iranien.

De ce point de vue, Khourvin constitue un maillon de la chaîne culturelle de la fin de l'âge du bronze et du début de l'âge du fer dans un vaste territoire qui s'étend du sud de la chaîne des montagnes d'Alborz (la plaine de Téhéran, la plaine de Qom, et plus au sud jusqu'à la célèbre colline de Sialk) à Qara Tappeh (Ghazvin) et même beaucoup plus loin jusqu'à la colline de Hassanlou (Azerbaïdjan de l'Ouest).

Ces découvertes permettent aux spécialistes de la préhistoire et de la protohistoire de l'Iran de présenter un paysage plus clair des grandes évolutions culturelles et technologiques d'une période qui coïncidait avec la grande immigration des populations aryennes au début de l'âge du fer.

La sortie illégale de la collection de Khourvin

En 1948, Yolande Wolfarius - qui avait alors 34 ans - épouse un jeune médecin iranien, Abbâs Maleki, spécialisé en radiologie. Le couple s'installe à Téhéran. Alors que le professeur Maleki fait une carrière de médecin universitaire, son épouse Yolande Maleki-Wolfcarius se passionne pour l'histoire de son pays d'adoption, et en particulier pour les vestiges archéologiques. Les antiquités étant en vente, à l'époque, sur un marché officieux, elle se met à acheter des pièces d'antiquité pour commencer sa collection.



▲ *Bijoux de bronze: boucles d'oreilles, épingles, pendentifs*

> Pour les archéologues spécialistes de l'Iran, les évolutions des techniques de la poterie dans les régions du nord, du nord-est et du nord-ouest de l'Iran constituent des signes de l'arrivée d'une nouvelle population, de sa coexistence avec les peuples locaux et de leur intégration progressive dans le pays.



▲ *Vase décoré d'une tête de bouquetin*

Après la découverte des pièces provenant de Khourvin, Yolande Maleki commence à en acheter à Téhéran, et se rend aussi sur place pour collecter les pièces du site de Khourvin. Le professeur Roman Ghirshman[3], qui est à l'époque en mission archéologique à Suse, témoigne dans son livre intitulé *Perse: Proto-Iraniens, Mèdes, Achéménides* (1961) avoir vu une collection de pièces archéologiques de Khourvin chez les Maleki à Téhéran.

L'art de Khourvin a, d'une part, les caractéristiques des évolutions culturelles du début de l'âge du fer, et de l'autre, il constitue une continuation de l'art et de la technologie de l'âge du bronze sur le plateau iranien.

En 1965, après un séjour de 17-18 ans en Iran, les Maleki décident de quitter le pays et de s'installer en Belgique. Le couple, qui ne veut pas se séparer de sa collection d'antiquités, emballe les poteries et les autres pièces dans dix caisses qu'ils expédient vers Bruxelles. Sachant «peut-être» qu'il était interdit, selon les lois iraniennes, de sortir de tels objets du territoire national sans autorisation officielle des autorités, ils profitent du déménagement d'un diplomate belge en poste à Téhéran pour expédier ces caisses vers la Belgique. Elles quittent donc l'Iran par la voie diplomatique. Or, il faut alors un document de sortie des autorités iraniennes pour des pièces archéologiques. Mme Wolfcarius dira plus tard n'avoir pas retrouvé ces



▲ *Morceau de poterie décoré d'une figure de bouquetin*

documents dans les papiers que lui a laissés son défunt mari, décédé avant la Révolution islamique de 1979. Mais pour le gouvernement iranien, les choses sont claires: la sortie a été réalisée de façon illicite et sous le couvert diplomatique. Les caisses sont acheminées à Bruxelles et placées dans les réserves du musée du Cinquantenaire, en tant que propriété personnelle de Mme Maleki-Wolfcarius.

La presse belge en 1988: «*Un mot à propos de ce diplomate-transporteur, M. Albert Mariën, qui fut traduit en correctionnelle en même temps que sa femme Emma Fannes et son fils Johan à Louvain en juin 1976 sous la prévention d'escroquerie. Si M. Mariën fut acquitté, sa femme fut condamnée à un an et son fils à trois ans. Parmi les victimes du club d'investissement créé par la famille Mariën, on trouvait curieusement Mme Yolande Maleki-Wolfcarius, qui aurait vu s'envoler en fumée plus de dix millions de francs belges. (…) Le nouveau gouvernement iranien découvre dans une correspondance des fonctionnaires du Shâh, que ceux-ci avaient posé des questions à propos de la collection Maleki, à la suite du scandale Mariën. Rien que des questions. Sans suite.*»[4]

Restitution de la collection de Khourvin: une saga judiciaire de plus de trois décennies

En 1981, deux ans après la victoire de la Révolution islamique, le gouvernement iranien est informé qu'une collection de pièces d'antiquité iranienne, sortie illégalement du pays, est exposée dans un musée de la ville belge de Gand. Au début de l'été 1982, le gouvernement iranien porte plainte auprès du tribunal de Gand contre Mme Yolande Wolfcarius, Française d'origine belge et veuve du médecin iranien, le professeur Abbâs Maleki, pour avoir sorti illégalement ces objets d'Iran, et demande que la justice belge ordonne le retour de cette collection archéologique vers l'Iran. Cette collection d'ustensiles et objets divers (dix caisses) provenant partiellement des fouilles de la nécropole de Khourvin avait été exposée dans un musée de Gand en tant que collection personnelle de Mme Maleki. En septembre 1982, le tribunal

> Ces découvertes permettent aux spécialistes de la préhistoire et de la protohistoire de l'Iran de présenter un paysage plus clair des grandes évolutions culturelles et technologiques d'une période qui coïncidait avec la grande immigration des populations aryennes au début de l'âge du fer.

de Gand ordonne la confiscation des pièces, mais Mme Maleki-Wolfcarius proteste contre le verdict. Finalement, le juge décide que les caisses soient transférées dans les réserves du musée du Cinquantenaire à Bruxelles jusqu'à la fin du procès sur la propriété des pièces de Khourvin.

En 1998, la justice belge rejette la requête du gouvernement iranien et



▲ *Objets de bronze représentant des figures animales: oiseau, papillon, renard…*



▲ *Poterie grise du début de l'âge de fer: récipient à bec sans anse*



▲ *Poterie: passoire à anse*

reconnaît la propriété de la collection des pièces archéologiques de Khourvin aux héritiers de Mme Maleki, décédée quelques années auparavant. Le gouvernement iranien renouvelle sa requête auprès de la cour d'appel de Liège qui finit par rejeter la demande de la restitution de la collection de Khourvin dans son pays d'origine. Cependant, le gouvernement iranien n'abandonne pas l'affaire, et envoie à la justice belge les documents prouvant l'illégalité de la possession des biens culturels iraniens par les héritiers de la défunte Mme Maleki.

En 2012, l'Organisation iranienne du patrimoine culturel porte plainte contre le verdict de la cour d'appel de Liège auprès de la Cour suprême de Belgique. Les séances d'audition ont lieu en octobre 2013, et la Cour suprême annule finalement le verdict de la cour d'appel. En novembre 2014, elle rejette la propriété des héritiers de Mme Maleki sur la collection de Khourvin, et ordonne au musée du Cinquantenaire de restituer les 349 pièces de la collection à l'ambassade de la République islamique d'Iran à Bruxelles. Le 25 décembre 2014, l'Organisation nationale du patrimoine culturel transfère la collection de Khourvin à Téhéran.

***

L'affaire de la collection de Khourvin, qui était l'un des plus anciens dossiers de restitution de biens culturels, a été finalement classée entre l'Iran et la Belgique. On convient ici que les cas similaires ne manquent pas: l'Allemagne qui refusait pendant longtemps la demande de la Turquie de restituer le «Sphinx de Bogazköy» accepte en 2011 de le rendre. Mais depuis décembre 2014, la querelle s'envenime entre Athènes et Londres au sujet de la très ancienne demande de restitution des célèbres «Marbres du Parthénon».

Dernier mot: *«Un Etat qui a perdu des biens culturels d'une importance fondamentale et qui en demande la restitution ou le retour dans des cas ne relevant pas des Conventions internationales peut faire appel au Comité intergouvernemental pour la promotion du retour de biens culturels à leur pays d'origine ou de leur restitution en cas d'appropriation illégale.»* (UNESCO) ■

1. Louis Vanden Berghe (1923-1993) est un archéologue, historien de l'art et iranologue belge.
2. L'âge du fer, en tant que période chronologique, a des limites et des datations variées en fonction des aires culturelles et géographiques différentes. Ainsi, l'âge de fer peut être attribué à la protohistoire pour le monde iranien, et à l'Histoire pour la civilisation égyptienne. L'âge du fer débute vers 2600 av. J.-C. en Afrique, vers 1100 av. J.-C. dans le monde méditerranéen et vers 800 à 700 av. J.-C. dans le nord de l'Europe.
3. Roman Ghirshman (1895-1979) est un archéologue, explorateur et historien français.
4. Guido Van Damme, "Tribunal civil de Bruxelles: L'Iran voudrait bien récupérer des objets d'art", in: *Le Soir*, mardi 4 octobre 1988.

Yadollâh Royâï: sur les routes vides, à la recherche du mot solitaire

Abbâs Farhâdnejâd*
Université de Téhéran

Yadollâh Royâï est né le 7 mai 1932 (1311 du calendrier jalâli). Son lieu de naissance, Ja'far-Abâd, près de Dâmghân, est un petit village situé en bordure du désert (*Dasht-e-kavir*). Il passe son enfance dans le désert dont l'étendue infinie et les images forment son univers mental d'adolescent et constituent la matrice d'une carrière poétique allant de l'expression d'une rencontre forte de la nature vers la création d'un langage générateur de concepts abstraits. Soleil, soif, terre aride, puits sans eau, vent, sable, forteresses abandonnées, mosquées détruites, serpents et sel sont les souvenirs d'enfance de Royâï. Des années plus tard, alors qu'il mène une vie d'exilé en Normandie, Royâï évoque avec nostalgie ces souvenirs d'enfance: «*Ici, en Normandie, je ne pense pas ou peut-être je ne suis pas convaincu que mon «ici» et mon «maintenant» se trouvent vraiment ici; bien que je me sois attaché, depuis des années, à toutes ces verdures… il m'arrive de temps en temps de ne pas croire à cette étendue verte; au début je pensais avoir vécu une enfance frustrée ou violée, mais maintenant, avec le temps, cette même enfance de désert, ces horizons sans fin, ces sécheresses sans arbres me deviennent nostalgiques. Tout ce que j'avais fui me manque.*»[1] En 1948, Royâï quitte sa province natale pour Téhéran afin d'obtenir un diplôme d'enseignant; une fois diplômé, il regagne Dâmghân et commence à travailler d'abord comme enseignant, puis comme directeur de l'organisation des fondations pieuses.

Après le coup d'Etat de 1953, pour échapper aux représailles et aux règlements de compte, le jeune communiste d'alors se voit obligé de quitter Dâmghân. Il s'installe de nouveau à Téhéran où malgré de nombreux brefs emprisonnements, il poursuit ses études universitaires à la faculté de droit et de sciences politiques et obtient son doctorat en droit international. Les années universitaires ne sont pas seulement le temps d'apprentissage de la langue plate et insensible du droit: elles donnent à Royâï l'occasion d'approfondir ses connaissances poétiques en lui fournissant un temps de réflexion sur la pratique de la poésie. Mener de front ces deux activités apparemment incompatibles n'est d'ailleurs pas sans avantage: «*Pendant ces années-là, où ma mentalité se formait et mon langage prenait naissance, je me suis intéressé aux études juridiques; je donnais de nouvelles dimensions à ma poésie tout en étudiant le droit et la politique.*»[2] Au fur et à mesure que Royâï découvre la poésie persane, le français, obligatoire à l'époque pour comprendre les textes juridiques, lui ouvre l'horizon de la poésie française et des écrits théoriques de ses grands maîtres. Il commence à saisir que la poésie est une pierre précieuse dont la confection exige toute une vie de travail et de méditation. Des emplois comme directeur de l'organisation des fondations pieuses, directeur de la comptabilité des Radio et Télévision Nationales (dans les années soixante-dix), ainsi qu'au ministère de l'Economie et des Finances ou encore au sein de la Météorologie Nationale font de Royâï un homme ayant une double vie, l'une parmi les chiffres et l'autre en compagnie des mots. Ce contraste est affirmé par Royâï lui-même: "*Je n'aime pas que ma profession soit voisine de mes goûts, je préfère que la manière dont je gagne ma vie contraste avec mon travail poétique.*"[3] Il s'est d'ailleurs habitué à cette contradiction: «*Dès mon enfance, j'ai été imprégné de contraste: je suis né d'une mère de lignée princière et d'un père campagnard; j'ai passé mon enfance dans les conflits et dans les divergences d'habitudes; je suis un enfant du désert et un amoureux de l'eau,*

comptable et poète; dans ma vie, les chiffres et les mots coexistent, et voilà un livre du désert à côté d'un livre de la mer.»[4]

L'intérêt pour la forme devient le centre générateur de la démarche d'un poète pour lequel la poésie n'est plus l'épanchement des états intérieurs d'un individu doué d'une extrême sensibilité, mais une activité consciente dont l'objectif est de créer des formes esthétiques dans un domaine proprement linguistique.

Royâï appartient à la «génération fatiguée»; génération marquée par le coup d'Etat de 1953 dont les conséquences ont influencé, presque en l'homogénéisant, la mentalité des poètes d'une époque de modernisme poétique. Mais si sur le plan politico-social, les événements de sa vie le rapprochent de sa génération, sur le plan artistique, en revanche, Royâï se détache considérablement de la tendance dominante de l'époque qui se complaisait à voir dans les poètes des militants résolus et dans la poésie le moyen le plus efficace de luttes politiques.

▲ *Couverture du recueil* Haftâd sang-e ghabr *(Soixante-dix pierres tombales)*

Lorsqu'en 1961 son premier recueil, *Bar djâdeh-hâye tohi* (Sur les routes vides) est publié, le jeune communiste a déjà perdu son enthousiasme pour les activités politiques. Désormais, c'est la poésie qui occupe le premier plan de ses activités intellectuelles, au point où elle devient le «but» de sa vie. «*La poésie*, dit-il, *est bientôt devenue un besoin; elle me disait que je devais poursuivre une mission. Désormais, la poésie n'était plus un abri, mais mon but, l'objet de ma vie, la finalité de mes démarches; et les autres intentions, si elles existaient, convergeaient vers cet objectif.*»[5] *Sur les routes vides* réunissent les poèmes composés entre 1953 et 1961. Bien que l'on puisse y trouver des ressemblances avec les poèmes composés par les autres poètes partageant les mêmes valeurs politiques et sociales, ceux de ce recueil ont un trait distinctif qui se définit par les efforts du poète pour connaître de mieux en mieux le domaine de son activité, à savoir la poésie. "Sur les routes vides *appartiennent à une époque où j'apprenais et expérimentais de nouvelles techniques; j'ai fait le maximum d'études sur la métrique, je me suis servi de différentes formes afin de pouvoir découvrir les composantes de la forme dans la vie des mots. J'ai pensé à la lumière, au son, au mouvement, au temps, à l'espace et à la couleur pour trouver leur statut dans la poésie*..."[6] L'intérêt pour la forme devient donc le centre générateur de la démarche d'un poète pour lequel la poésie n'est plus

l'épanchement des états intérieurs d'un individu doué d'une extrême sensibilité, mais une activité consciente dont l'objectif est de créer des formes esthétiques dans un domaine proprement linguistique.

Le deuxième recueil de Royâï, intitulé *She'r-hâye daryâ'i* (Poèmes de mer) est publié en 1967. *Poèmes de mer* se singularisent de par leur style propre et l'intérêt qu'il porte à la forme. Dans ce recueil, le poète se trouve face à la mer pour recevoir tout ce que cette étendue infinie peut présenter d'imagination et de rêverie. Les recherches langagières de Royâï donnent aux poèmes de ce recueil une nouvelle forme. Désormais, le poème est considéré comme une pièce travaillée, et l'économie des mots ainsi que les relations entre les éléments linguistiques dans la construction du poème constituent le centre d'un travail de forme. Royâï se laisse ainsi voir comme poète formaliste. Esmâïl-e Nouryalâ écrit à ce propos: «*Avec ses* Poèmes de mer*, Royâï fonde l'école influente de formalisme; il témoigne, dans ses poèmes, d'une maîtrise et d'une puissance que personne n'a pu égaler jusqu'ici; personne n'a pu présenter mieux que lui la forme dans la poésie nimâï.*»[7]

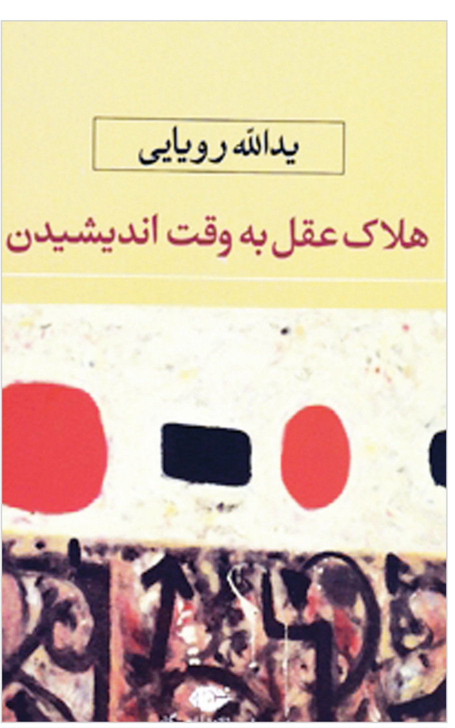
Au moment de la parution du troisième recueil de Royâï, les critiques pensaient qu'il avait atteint l'apogée de sa carrière, et qu'il n'avait plus rien à présenter. Mais *Deltangi-hâ* (Chagrins) ont montré que le poète n'est alors qu'au début de son projet. Si *Les Poèmes maritimes* enchantaient la génération de Royâï et les jeunes poètes d'alors par un attirant langage poétique, *Chagrins* lancent une nouvelle pensée poétique et préludent le mouvement poétique d'«espacementalisme». Ce mouvement a rassemblé autour de lui nombre de jeunes poètes et artistes d'avant-garde qui cherchaient de nouvelles voies pour la poésie persane. *Chagrins* est le livre du retour: retour au désert. Mais cette fois, le poète met ses souvenirs entre parenthèses pour décrire le désert tel que le langage le voit. Le poète qui, «*après l'expérience de l'échec*»[8] est arrivé à «*un degré de nudité, de discrédit, de neutralité et de modestie*»[9], se trouve «*face aux contrées désertiques*»[10]: voilà «*des horizons après des horizons; architecture des horizons où j'ai découvert, non plus ce que je cherchais, mais ce qui me cherchait: les puits de sagesse, les puits de savoir insoupçonnés sur les cartes que j'ai, soudainement et spontanément, nommées espacementalisme. Architecture de l'espace.*»[11]

> Il passe son enfance dans le désert dont l'étendue infinie et les images forment son univers mental d'adolescent et constituent la matrice d'une carrière poétique allant de l'expression d'une rencontre forte de la nature vers la création d'un langage générateur de concepts abstraits. Soleil, soif, terre aride, puits sans eau, vent, sable, forteresses abandonnées, mosquées détruites, serpents et sel sont les souvenirs d'enfance de Royâï.

Le quatrième recueil de Royâï intitulé *Az doustat dâram* (De je t'aime) est publié en 1968. Les poèmes de ce recueil, comme Royâï le dit lui-même, «*appartiennent au domaine de l'amour et du corps*»[12]; mais ils ne sont pourtant pas loin de la thématique de ses deux recueils précédents. L'approche de Royâï dans ces poèmes est identique à celle qu'il avait dans *Les poèmes de mer* et *Chagrins;* pour lui «*le corps est comme la mer et le désert*»[13]; il est «*immense,*

ancien et riche.»[14] Il déclare que «*dans la poésie, le mouvement du corps ressemble à celui de la mer, chacune de ses formes est différente de la précédente et de la suivante*»[15]; la puissance du corps dans la création de formes est à découvrir.

Il déclare que «*dans la poésie, le mouvement du corps ressemble à celui de la mer, chacune de ses formes est différente de la précédente et de la suivante*»; **la puissance du corps dans la création de formes est à découvrir. Selon le poète,** «*dans le ballet, le corps prend une infinité de formes; cette richesse n'est-elle pas à découvrir?*» **Ressemblant au corps, le langage peut à son tour créer différentes formes à partir de différents mouvements.**



▲ *Couverture de* Halâk-e aghl be vaght-e andishidan *(Mort de la raison à l'heure de penser)*

Selon le poète, «*dans le ballet, le corps prend une infinité de formes; cette richesse n'est-elle pas à découvrir?*»[16] Ressemblant au corps, le langage peut à son tour créer différentes formes à partir de différents mouvements. Dans le poème «De je t'aime» qui porte le titre du livre, Royâï déplace les éléments de la phrase. Par exemple, il remplace le nom par le verbe pour introduire un mouvement dans le sens du nom, ce qui permet au nom d'échapper à l'inertie figeant le concept qu'il présente. La phrase se voit ainsi dotée d'un mouvement générateur d'espace signifiant. Voici les trois premiers vers de ce poème:

De toi, je parle de calmement
De toi, je parle de te dire
De toi, je parle de librement[17]

Les constructions calmement (adverbe), te dire (verbe et complément), et librement (adverbe) prennent la place d'un nom, ce qui montre que les possibilités du langage admettent les compositions différentes et peuvent libérer les entités figées en leur accordant un mouvement. Ces recherches permettent à Royâï de théoriser ce qu'il a déjà découvert intuitivement dans *Chagrins*, et de le baptiser «espacementalisme», «poésie du volume» ou «poésie du mouvement». Il signe ensuite, avec d'autres poètes, un manifeste.

Après *De je t'aime*, Royâï s'est consacré à des activités théoriques: conférences, articles, entretiens, se succèdent pour faire de Royâï une figure respectée dans le domaine de la critique. Il en profite pour développer ses idées sur la poésie. *Az sakkou-ye sorkh* (De la plate-forme rouge) et *Halâk-e aghl be vaght-e andishidan* (Mort de la raison à l'heure de penser) publiés en 1978 sont deux livres qui rassemblent alors les activités théoriques de Royâï.

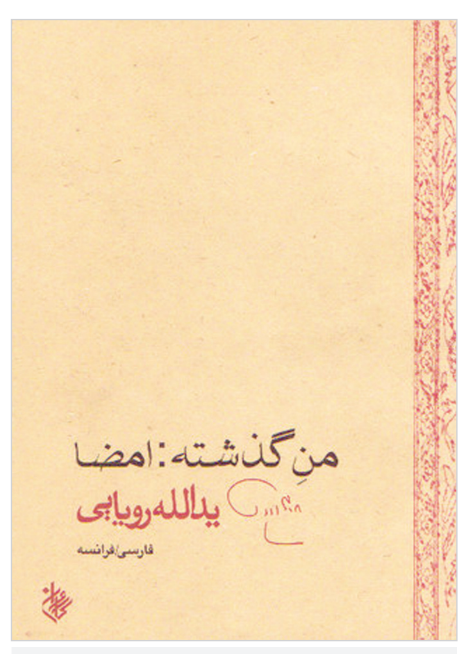
Un silence de douze ans va suivre cette

période d'effervescence. Son nouveau recueil intitulé *Lab-rikhteh-hâ* (Les versées labiales), publié d'abord en 1990 à Paris par l'Association Persane puis en 1992 à Shirâz met fin à ce silence. Ce livre peut être considéré comme l'accomplissement de sa démarche poétique la plus radicale débutée à la fin des années 60. *Les versées labiales* constituent le point d'orgue d'un tournant décisif dans le parcours de Royâï. Cet événement, que l'on peut qualifier de tournant phénoménologique dans sa poétique, le singularise parmi les poètes des années 60. *Les versées labiales* sont les poèmes de la pensée, pensés dans et par le langage. Ce ne sont pas des poèmes à lire en public mais des fragments à méditer dans la solitude. C'est pourquoi ils ont, comme dit Royâï, «*leurs propres lecteurs.*»[18] Les lecteurs de ces poèmes sont ceux pour qui la poésie n'est plus un ornement de la pensée, mais une forme de réflexion capable de remettre en cause la pensée humaine. Le sérieux du travail de Royâï dans la présentation de la poésie comme forme de comportement humain se voit clairement dans ces propos extraits d'une lettre à Sina Royâï, où le poète propose une biographie de lui-même: «*Adorno dit qu'après Auschwitz, faire de la poésie n'est plus justifiable. Oui, la poésie telle qu'Adorno la présente n'a aucune justification. Douze années se sont écoulées pour que je comprenne que nous (peuple du monde) n'avions pas de poésie: si nous avions eu de la poésie, nous n'aurions pas eu Auschwitz.*»[19]

En 1998, les éditions Gardoune à Cologne font paraître *Haftâd sang-e ghabr* (Soixante-dix pierres tombales), recueil que Royâï préparait depuis quinze ans. La mort est au centre de ce livre, non comme un thème à traiter, mais comme une évidence qui échappe à toute spéculation philosophique, un je-ne-sais-quoi à méditer, un presque-rien à saisir. Le cimetière, avec ses pierres et ses morts, ouvre au poète un espace qui peut être pensé, espace de la mort. Dans le prélude de ce recueil, Royâï écrit: «*Ces poèmes m'ont aidé à demeurer en vie. Durant toutes ces années, au fur et à mesure de leur apparition sur la page, ils amortissaient les mortelles meurtrissures par les coups timides portés aux blancs impertinents. Et la mort était quotidienne à tel point que mes quotidiens se sont vidés de poésie... Nos savoirs ne servent ni à notre demeure, ni à notre mort. Mes paroles ne sont que mes conjectures. Devant la mort, nous ne sommes que conjectures, qu'à supposer. Même notre vie en est une ébauche, elle est son «aussi longtemps», son «y compris». Et c'est bien elle qui tout au bout de ma vie se tient debout. Tout se passe dans l'espace qui nous sépare. Ni longueur, ni continuité, ni nombre, ni aucune autre notion ne se trouvent en dehors de cette distance. C'est en elle et par elle que je peux comprendre tous les trois, puisque*

> Les constructions calmement (adverbe), te dire (verbe et complément), et librement (adverbe) prennent la place d'un nom, ce qui montre que les possibilités du langage admettent les compositions différentes et peuvent libérer les entités figées en leur accordant un mouvement. Ces recherches permettent à Royâï de théoriser ce qu'il a déjà découvert intuitivement dans *Chagrins*, et de le baptiser «espacementalisme», «poésie du volume» ou «poésie du mouvement». Il signe ensuite, avec d'autres poètes, un manifeste.





▲ *Couverture de* Man-e gozashteh emzâ *(Le moi en prétérit signature)*

cette distance elle-même déborde de distances qui forment les petits volumes de ma vision.»[20]

Nos savoirs ne servent ni à notre demeure, ni à notre mort. Mes paroles ne sont que mes conjectures. Devant la mort, nous ne sommes que conjectures, qu'à supposer. Même notre vie en est une ébauche, elle est son «aussi longtemps», son «y compris». Et c'est bien elle qui tout au bout de ma vie se tient debout. Tout se passe dans l'espace qui nous sépare. Ni longueur, ni continuité, ni nombre, ni aucune autre notion ne se trouvent en dehors de cette distance.

Le septième recueil de Royâï est composé de poèmes nommés *Signatures*. Un choix de ces poèmes a été d'abord publié sous le nom *Signatures*, en 2001 aux éditions Dana à Rennes; poèmes choisis et traduits de persan en français par Christophe Balaÿ. En 2002, une seconde édition paraît aux éditions Câravân à Téhéran. Cette édition bilingue ajoute d'autres *Signatures* aux précédentes et change le titre du livre en *Le passé en je signature.* A côté du nom de Christophe Balaÿ figurent, cette fois, ceux d'autres traducteurs: Parham Shahrjerdi et Atefeh Tahâee. En 2007, les *Signatures* feront aussi objet d'une troisième édition, toujours chez Câravân, dans la traduction de Christophe Balaÿ, Arash Joudaki et Atefeh Tahâee, mais cette fois sous le nom *Le moi en prétérit signature* (Man-e gozashteh emzâ). *Les Signatures* sont le lieu de la pensée dans la mesure où elles offrent un espace dans lequel une pensée se forme; mais elles sont surtout un espace qui pense lorsque le poète se laisse diriger par le mouvement du langage. Cette fois, c'est le langage qui engage le poète «*en tant qu'intelligence appliquée à l'acte poétique*»[21] à se ménager de façon à ce qu'il puisse établir un équilibre entre son vécu et le comportement linguistique que le langage, entré maintenant «*dans une existence autre*»[22], exige de lui. Royâï dit à propos de ces poèmes: «*Ces textes sont ma nature. Ces textes sont la nature. Dans ma signature il y a un oiseau qui chante chaque matin étrangement et moi, étrangement, j'ai pris l'habitude chaque matin de me lever, d'ouvrir la fenêtre. A cet instant, étrangement, je veux établir une relation avec la nature et la nature, étrangement, n'établit pas de relation avec moi. Je referme la fenêtre et l'oiseau reste seul, étrangement.*»[23]

En 2009, le dernier recueil de Royâï, *A la recherche de ce mot solitaire,* paraît aux éditions Câravân; recueil qui contient des poèmes composés entre 1966 et 2008. Bien que l'intitulé du livre soit celui d'un autre poème de ce recueil, la pièce maîtresse en est le poème l'*Allure du style* qui résume dans une certaine mesure toute la démarche poétique de Royâï. Ce

poème s'avère présenter l'art poétique de Royâï; et ce n'est peut-être pas par hasard s'il débute son choix de poème *Espacemen(al)s*[24] publié en 2006 aux éditions L'Inventaire à Paris. La tentation de la forme, irrésistible au début de sa carrière, s'est métamorphosée ainsi en une croyance selon laquelle l'appréhension d'une confusion et le point de départ d'une démarche esthétique fondée sur le mouvement:

«*Des choses confuses sont toujours*
La confuse invitation d'autres choses
Et entre elles quand il y a l'entre
L'allure du style est prompte.»[25]

C'est par cette vitesse qu'«*une distance parcourt une autre distance*»[26] sans recourir à la ressemblance qui n'est qu'«*apparence*» et illusion, puisque «*...ce que je regarde n'est plus ce même que je vois*»[27]. Le monde en tant qu'objet à appréhender est ainsi séparé du poète par une distance, et le poète en tant que sujet connaissant n'a d'autre choix que d'éliminer cette distance par une technique qu'il appelle technique espacementale; technique qu'il s'est appropriée durant toute son activité poétique et qui a fait du poète un «inquiéteur» lucide pour qui l'existence, perdue dans les spéculations philosophiques, éprouve désormais le besoin irrésistible d'être révélée par le comportement sympathique du sujet poétisant.■

---

*farhadnejad@ut.ac.ir

1. Royâï, Yadollâh, *Ebârat az chist?* (De quoi s'agit-il?), Téhéran, Ed. Ahang-e digar, 2007, pp. 238-239.
2. Royâï, Yadollâh, *Az sakkou-ye sorkh* (De la plate-forme rouge), Téhéran, Ed. Morvârid, 1998, p. 148.
3. Ibid.
4. Ibid.
5. Royâï Yadollâh, *De la plate-forme rouge*, op. cit., 1978, pp. 49-50.
6. Ibid., p. 184.
7. Esmâïl-e Nouryalâ, *Les images et les outils dans la poésie iranienne d'aujourd'hui,* Téhéran, Ed. Bâmdâd, 1969, p. 247.
8. Royâï, Yadollâh, *Deltangi-hâ* (Chagrins), Gorgân, Ed. Ajineh, 2001, p. 3.
9. Ibid.
10. Ibid.
11. Ibid.
12. Royâï, Yadollâh, *Az doustat dâram* (De je t'aime), Téhéran, Ed. Rozan, 1968, p. 78 (notes).
13. Ibid.
14. Ibid.
15. Royâï, Yadollâh, *Du rocher rouge,* op. cit., p. 69.
16. Ibid.
17. Royâï, Yadollâh, *Az doustat dâram* (De je t'aime), op. cit.,p. 64.
18. Royâï, Yadollâh, *Lab-rikhteh-hâ* (Les versées labiales), Shirâz, Ed. Navid-e Shirâz, 1992, p.7 (introduction).
19. Royâï, Yadollâh, *Choix de poèmes,* Téhéran, Ed. Morvârid, 2000.
20. Royâï, Yadollâh, *Haftâd sang-e ghabr* (Soixante-dix pierres tombales), Cologne, Ed. Gardoune, 1998, Traduction de Arash Joudaki, p. 7.
21. Friedrich, Hugo, *Structure de la poésie moderne,* Paris, Ed. Livre de Poche, 1990, p. 16.
22. Blanchot, Maurice, *Lautréamont et Sade*, Paris, Ed.de Minuit, 1990, p. 131.
23. Royâï, Yadollâh, *Le moi en prétérit signature,* traduit par Christophe Balaÿ, Arash Joudaki et Atefeh Tahâee, Téhéran, Ed. Cârâvân, p. 21.
24. Royâï Yadollâh, *Espacement(al)s,* poèmes traduits du persan par un collectif de traducteurs et poètes parmi lesquels l'auteur lui-même, Paris, Ed. L'Inventaire, 2006.
25. Ibid., p. 9.
26. Ibid.
27. Ibid



La spirale d'Ormouz (2)*

Gilles Lanneau

▲ *Photos: Massouleh*

3. LE CONCERT

Géhel rêve, sur son banc. Imagine un monde fraternel, sans haine, sans guerre. En rêve tout est possible!... Se remémore.

…Tabriz, le 18 octobre, en début de soirée. Un embouteillage monstrueux paralyse le centre-ville. Dans leur taxi, Emelle et Géhel bouillent littéralement. Cinq minutes à peine avant le début du concert! Un concert pour l'amour et la paix, qu'ils avaient découvert sur des affichettes, à la devanture des commerces. L'amour et la paix dans le monde avait insisté un jeune homme, au bureau des réservations. Une gageure, à deux cents kilomètres de l'Irak, de l'horreur, du sang.

Le taxi est bloqué. Le chauffeur leur montre une ruelle transversale, leur explique l'itinéraire. Vingt minutes au pas de course. Puis les grilles d'un jardin, l'entrée du théâtre, une longue file d'attente. La salle est pleine à craquer, le concert va bientôt commencer.

Trois musiciens s'avancent. Un Iranien, deux voisins d'Azerbaïdjan, joueurs de tars, un instrument à cordes. Un pianiste les accompagne. Musique!... Et quelle musique! Jaillissement vertical. Le Caucase, le Zagros, l'Elbourz, en érection perpétuelle. L'orage, le frémissement du vent des steppes, le ressac de la Caspienne... Par intervalles, la belle musique du monde entier. "Hymne à la Joie", sublime... Trois heures de bonheur, des tonnes d'applaudissements, trois fois bis... Une heure de plus. Le public est aux anges. Il y a des jeunes, des couples, quelques anciens. Une entité généreuse, vibrante. Un cœur unique, rayonnant dans la salle, hors la salle... Entre chaque morceau, un spectateur monte sur la scène, dépose une gerbe, ou un bouquet aux pieds d'un musicien, s'agenouille, lui fait un baisemain, s'en retourne

discrètement à sa place.

Blottis dans leur fauteuil, Emelle, Géhel, fusionnés, bouleversés. Paix, amour, offerts au Monde.

4. LE VILLAGE

Géhel se retourne sur son banc. Au loin, il aperçoit sa compagne, sur un autre banc, face à d'autres regards. Géhel sourit... Puis se remémore, encore.

…Massouleh, niché sur sa montagne, trois jours après Tabriz. Village en terrasses, noyé dans la verdure - plutôt rare en Iran - sous les effluves humides de la Caspienne. Ils ont loué un appartement pour quelques jours, ont fait leurs emplettes. En arpentant les toitures plates, uniques chemins, larges, sinuant au gré des courbes, ils ont découvert une placette, coincée entre deux murs et une petite mosquée. Le cœur du village, semblait-il. Vide, sous les étoiles.

…Sur le sol lisse, quelques dalles gravées, disséminées, surmontées de visages. Comme à Ispahan. Un regard s'impose, pénétrant. Regard grave et doux, profond, souligné d'un sourire discret. Géhel s'y attarde un instant. Dans le noir du ciel, un fin croissant de lune contemple en silence.

Du balcon de leur chambre, Géhel se promène dans Massouleh, à ses pieds. Celui-ci ressemble à un amphithéâtre où les maisons cubiques, en lignes parallèles, seraient des gradins vides. Au-delà, le néant d'un paysage endormi. Il sait la vie présente, pourtant, feu invisible, hors les faibles lumières du village. Un vieil homme solitaire, dans son hameau à l'abandon, caché sous un éperon rocheux. Il l'a découvert cet après-midi, en suivant un sentier de chèvres, sans but précis. Quelques poules trahissaient un occupant, parmi des murs en ruine. L'homme se tenait droit, malgré l'âge. Sous son bonnet en laine, le regard limpide des gens détachés du monde. Un derviche, sûrement.

L'homme se dirigea vers un bâtiment rustique, caché sous des frondaisons, un peu à l'écart, fit signe à Géhel de le suivre. Il ouvrit une lourde porte, l'invita à entrer. Une pièce carrée, sombre, occupait l'espace. Au centre, un tombeau, drapé d'une étoffe verte. Ils restèrent là un long moment, immobiles, absents, présents.

En sortant du sanctuaire, le vieil homme s'arrêta près d'une source, au pied des ruines, y plongea un verre, l'offrit à Géhel. Puis lui prit les mains, les serra longuement, le fixa droit dans les yeux, lui souffla sur le visage. Une bénédiction, peut-être... Il le planta là, s'éclipsant derrière un mur.

Géhel n'oubliera pas l'étrange dialogue, où manquèrent les paroles... En amont du verbe, le silence.

5. LES DEUX VALLEES

Grand beau temps, ce matin! Face au village, un autre amphithéâtre, minéral, végétal, escaladant les cieux. Géhel ressent l'appel.

Montée chaude, trois heures durant, sans s'arrêter. Prairies, champs, bosquets,





puis forêt familière: des ormes, des charmes, des hêtres... Montagne silencieuse, vide. Les troupeaux, les bergers ont déserté les lieux, à l'approche de l'hiver. Montagne solitaire, majestueuse, en attente de sa parure de neige.

Géhel se pose sur un rocher, au sommet d'une crête. Il promène son regard à la ronde, s'attarde sur les reliefs, face à lui. Une similitude le frappe. Mêmes volumes, même aspect qu'en sa vallée du Mars: Puy Violent, Roc des Ombres, Roc du Merle, Roche Taillade... Monts cantaliens, monts d'Iran, communiant dans la forme... Jusqu'aux hêtres tordus, en limite des alpages. Autre similitude, dans la vallée du Mars: un sage, au regard limpide, dans un hameau désert, en prière continuelle. Son ami Léon.

...Un point brillant l'éblouit soudain, beaucoup plus bas, au milieu d'un bouquet d'arbres. Quelques tôles, en toiture de fortune, sur une bâtisse en ruine. Dessous, un vieil homme en prière. Clin d'œil complice, entre deux amis.

6. LE VENT DANS LES YEUX

Ce soir, ils se sont offert le meilleur restaurant du village, tout en bas, près du torrent.

...La salle est bruyante, fumante, pleine à craquer. Hommes, femmes, s'interpellant joyeusement par-delà les tables. Un homme s'approche de la leur, s'assied, leur adresse quelques mots en français. Il paraît sympathique, jovial. Il leur explique que tout ce monde participe à un tournage, dans les environs. Lui-même est l'assistant du réalisateur. Emelle demande le titre du film. "Le vent dans les yeux."

Deux jeunes femmes, jolies, entrent dans la salle, habillées en princesses. L'homme les invite à leur table. Ce sont les vedettes du film. Une Anglaise d'origine iranienne, une Russe. Une brune, une blonde. Sans doute rivales en amour, dans le scénario.

Repas pris en commun, à la bonne franquette. La conversation roule sur tout et sur rien, au gré de chacun. Quand les princesses se mêlent aux roturiers... Géhel se dit que la même situation, dans son pays, serait bien improbable.

...Adieu belles dames! Il leur faut remonter tout le village par un raidillon escarpé. Après la grimpette de la journée... Heureusement, il y a les maisons de thé, échelonnées sur les terrasses. Ils s'installent près d'une table basse, à l'extérieur.

Beaucoup de monde ce jeudi soir, veille de jour férié. Des familles de touristes iraniens, des villageois, regroupés autour des théières, des pipes à eau. Sur les rangées de coussins bariolés, on se serre l'un contre l'autre, dans la fraîcheur d'une nuit d'automne. Impossible d'échapper à la règle!... Ils font la connaissance de leur voisin, Mehdi, un jeune homme de Massouleh.

Mehdi a vingt ans, et raisonne en adulte. Le succès, l'argent le laissent indifférent. Il vient d'interrompre ses études, prometteuses d'un bel avenir, a fait le choix de rentrer au village, de

reprendre la petite épicerie familiale. De vivre la vie, au jour le jour. "Carpe diem", au pays d'Hâfez, de Khayyâm... Mehdi croit à l'amour, unique ciment entre les hommes. Au sacrifice aussi, dans le service, l'humilité. D'où sa petite boutique, son modeste avenir.

Géhel se lit dans Mehdi. Lui attendit l'âge mûr pour rejeter carrière, avenir, fric. Pour s'essayer au sacerdoce, secret, de l'offrande de soi. Pour s'oublier, à travers l'autre... Y est-il arrivé? Géhel observe son jeune ami. Ce visage rond, ce regard profond, troublant... Il n'ose pas formuler sa question... Puis tente:

- Sur la place du village, près de la mosquée, il y a un visage en photo qui te ressemble étrangement. Le même regard...

- C'est mon frère!

Mehdi sourit, lui parle du grand frère qui le prenait sur ses genoux, enfant. Qui est parti à la guerre. Qui n'est pas revenu...

Il est tard, il faut se quitter.. Adieu Mehdi! Sur les toitures en terrasses, l'air froid des sommets cingle les visages... "Le vent dans les yeux."

… Dans son lit, Géhel ne trouvera pas le sommeil. Massouleh, quel message livres-tu?... Le regard des frères, les deux dans la cité, les deux sur la montagne, deux sur terre, deux aux cieux; les deux princesses du vent, les deux vallées jumelles... Dualité! Quatre fois deux, huit… Huit messagers. Deux annonçant l'amour, deux annonçant la mort. Mort à ce monde... L'Amour, la Mort, A et M majuscules, immenses, majestueux, par-delà l'amour, par-delà la vie, par-delà la mort... Deux messagères du vent. Elles annoncent la bourrasque. Elle balaiera ce monde, ses scories, ses scorpions, ses vipères. Elle ouvrira les yeux sur un nouveau Monde... Les deux vallées y sont déjà. Leurs ombres se sont figées sur des rochers stériles; elles portent la Sagesse en leur sein. Et celle-ci étincelle dans sa parure de neige, sur un écrin d'azur.

Huit messagers, n'en faisant qu'un... Mehdi, présage de la fin des temps; ici présent. ■



*Ces chapitres sont extraits de l'ouvrage intitulé *La spirale d'Ormouz* mis à la disposition de *La Revue de Téhéran* par son auteur, et dont nous reproduisons des chapitres ici ainsi que dans les numéros suivants.

LECTURE RECIT

Nouvelles sacrées (XV)
Les Frères Bâkeri

Khadidjeh Nâderi Beni

Mehdi Bâkeri

Mehdi Bâkeri est né en 1954 à Miândoâb[1]; son père, Azerbaïdjanais, a immigré en Iran durant la Première Guerre mondiale. Après avoir obtenu son bac, Mehdi se rend à Tabriz et obtient une licence en ingénierie mécanique de l'université de Tabriz. Durant cette période, il mène, aux côtés de ses deux frères, Ali et Hamid, une lutte clandestine contre le régime pahlavi. Au lendemain de la victoire de la Révolution islamique en 1979, il joue un rôle important dans la fondation et l'organisation du Corps des gardiens de la Révolution islamique[2] à Oroumieh[3]. Au commencement de la guerre Iran-Irak en 1980, il est chargé d'organiser et d'expédier les forces militaires et de veiller à la protection des civils sur les fronts ouest et sud-ouest. Commandant en chef des troupes Ashourâ du Sepâh, il participe à plusieurs grandes opérations. En avril 1982, il commande une partie des forces iraniennes durant l'opération Fath-ol-Mobin; cette opération aboutit à la libération d'une grande partie des terres occupées du Khouzestân, dont Andimeshk, Suse et Dezfoul. Un mois plus tard, il commande la brigade Nadjaf Ashraf lors de l'opération Beit-ol-Moghaddas, qui dure un mois et aboutit à la libération de Khorramshahr, le 12 mai 1982. Durant l'opération victorieuse de Moslem ebn Aghil, Mehdi est le commandant des troupes Ashourâ qui libèrent la ville de Soumâr dans la province de Kermânshâh. Cette troupe Ashourâ, du Sepâh, a joué un rôle notable dans plusieurs autres opérations dont les Opérations Valfadjrs I, II, III et IV.

Durant l'opération Badr, le commandant Bâkeri et ses forces s'infiltrent dans les lignes ennemies, en plein cœur de la région de Hour-ol-Howeizeh; de durs combats entre les forces iraniennes et irakiennes s'engagent, au profit des Irakiens. Le bilan de cette opération est lourd pour les Iraniens. Le 16 mars 1985, Mehdi Bâkeri tombe en martyr, touché par une balle mortelle et ses hommes décrochent vers l'arrière





▲ Mehdi Bâkeri



▲ Hamid Bâkeri



▲ Ali Bâkeri

pour évacuer les tués et les blessés, mais l'embarcation qu'ils utilisent pour traverser le marais de Hour-ol- Azim est frappée de plein fouet par une roquette irakienne.

Hamid Bâkeri

Né en 1955, Hamid fait ses études à Oroumieh, puis à Tabriz qu'il quitte pour la France où il entame des études d'ingénierie mécanique. Révolutionnaire fervent, il y continue ses activités d'opposant au régime du Shâh et profite de l'exil de l'ayatollâh Khomeyni à Neauphle-le-Château pour lui rendre visite. Après avoir obtenu son diplôme, il quitte Paris pour la Syrie et le Liban, où il apprend les rudiments militaires.

Avec l'arrivée de l'Imam Khomeyni en Iran le 1er février 1979, Hamid, retourné clandestinement en Iran, tente de se cacher secrètement dans sa famille, mais il est emprisonné par les agents de la SAVAK[4] agonisante. A la prison de Tabriz, Hamid rencontre par hasard son frère Mehdi lui aussi détenu pour raisons politiques. Quelques jours plus tard, ils seront libérés, comme tous les autres prisonniers politiques, par les révolutionnaires qui ont pris le contrôle de la prison.

Avec la formation du Corps des gardiens de la Révolution en 1979, Hamid Bâkeri en devient un membre actif et joue un rôle de premier plan dans la libération des villes de l'ouest iranien (comme Sanandadj et Bâneh dans la province du Kordestân; Mahâbâd et Pirânshahr dans la province de l'Azerbaïdjan de l'ouest) alors fortement attaquées ou menacées par les forces armées du Groupuscule des Monâfeghins[5].

Suite au déclenchement de la guerre Iran-Irak, il participe aux côtés de son frère Mehdi à plusieurs opérations d'envergure. Durant la troisième phase de l'opération Beit-ol- Moghaddas, alors blessé, Mehdi commande à sa place la troupe Nadjaf-e Ashraf qui parvient à briser les lignes défensives de l'ennemi et pénètre dans la ville de Khorramshahr occupée par l'armée irakienne. Il a également un rôle important dans la libération de la ville de Soumâr et ses hauteurs limitrophes lors de l'opération Moslem ebn Aghil en octobre 1983. Après avoir participé à de nombreuses autres opérations, Hamid est nommé commandant en second de la troupe Ashourâ au cours de l'opération victorieuse de Kheybar[6] qui aboutit entre autres à la prise des îles stratégiques Majnoun dans la région du Khouzestân. C'est durant cette opération que Hamid Bâkeri tombe en martyr le 24 février 1984.

Ali Bâkeri

Enfin, l'aîné de cette famille dévouée à la Révolution, Ali Bâkeri (1943-1973), était lui aussi un opposant au régime du Shâh et un révolutionnaire acharné, qui tomba en martyr dans les geôles de la SAVAK, torturé à mort pour ses idéaux. ■

1. Ville située au sud de la province de l'Azerbaïdjân de l'ouest.
2. Sepâh-e Pâsdârân-e enghelâb-e eslâmi
3. Chef-lieu de la province de l'Azerbaïdjân de l'ouest.
4. Acronyme de Sâzmân-e Ettelâ'ât va amniat-e keshvar: Organisation pour le Renseignement et la Sécurité nationale.
5. Gorouhak-e Monâfeghin, «Monâfegh» est un mot arabe qui signifie hypocrite: officiellement dénommée O.M.P.
6. Pour en savoir plus, voir notre article «L'Opération Kheybar, publié in. *La Revue de Téhéran*, n° 102, mai 2014, consultable sur http://www.teheran.ir/spip.php?article1893.

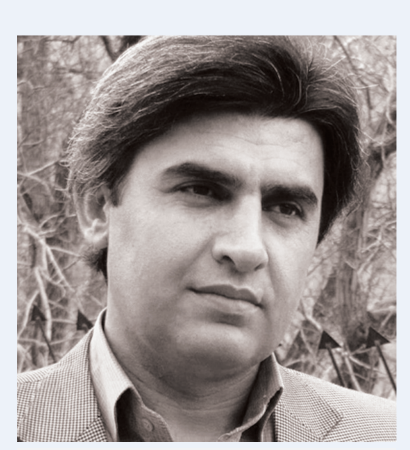
Source:

- Sarmadi, Saïd, *Shahid Mehdi Bâkeri* (Le Martyr Mehdi Bâkeri), Centre de Documentation et de Recherche de la Défense sacrée, 2011.

LECTURE POESIE

Le sommeil des mots *(khâb-e kalamât)*

Abdolhamid Ziâei
Traduction de
Vafâ Karambârangi



▲ *Abdolhamid Ziâei*

Ecrivain et poète iranien, Abdolhamid Ziâei est né en 1976. Après des études de lettres persanes et de philosophie, il obtient un doctorat en mysticisme comparé. Il est l'auteur de nombreux ouvrages littéraires et philosophiques tels qu'une analyse de la littérature mystique intitulée *Dar qiâb-e aql* (En l'absence de la rationalité), une généalogie des idées athées en philosophie occidentale publiée sous le titre de *Dar qiâb-e khodâvand* (En l'absence de Dieu), ainsi que plusieurs recueils de poèmes dont *Dar tanâsokh-e kalamât* (Métempsycose des mots), *Leyli-hâye liberâl* (Les Leyli Libérales), *Hamin mo'jezeh-hâye ma'mouli* (Ces mêmes miracles ordinaires), etc. L'existence, l'amour, la mort, l'absurdité, la solitude et le chagrin sont les principaux concepts évoqués dans la poésie de ce poète.

Je suis plein
De l'enchantement blanc des fleurs
Et je marche
Le long d'un ruisseau
Qui rejoint
Les vallées de roses

Je respire
Amoureusement
Sous un autre ciel
Et une autre terre
Où
Tes cheveux ne blanchiraient pas
Et mes poèmes ne seraient ni exilés ni torturés

En pleurant
Je me réveille
Du sommeil incomplet des mots …

خواب کلمات

سرشارم
از سحر سژید شکوفه ها
و گام می نهم
در امتداد جویباری
که می پیوندد
به دره های گل سرخ

عاشقانه
نفس می کشم
در زیر آسمانی دیگر
و در سرزمینی دیگر
که در آن
نه گیسوان تو
سپید می شود
نه شعرهای من
شکنجه و تبعید

با گریه
برمی خیزم
از خواب ناتمام کلمات...

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

☐ یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال	Nom de la société (*Facultatif*) — مؤسسه
☐ شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال	Nom — نام خانوادگی / Prénom — نام
☐ **1 an 40 000 tomans**	Adresse — آدرس
☐ **6 mois 20 000 tomans**	Boîte postale — صندوق پستی / Code postal — کدپستی
	E-mail — پست الکترونیکی / Téléphone — تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

☐ شش ماهه ۸۵۰/۰۰۰ ریال ☐ یک ساله ۱/۷۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

☐ **1 an 170 000 tomans** ☐ **6 mois 85 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

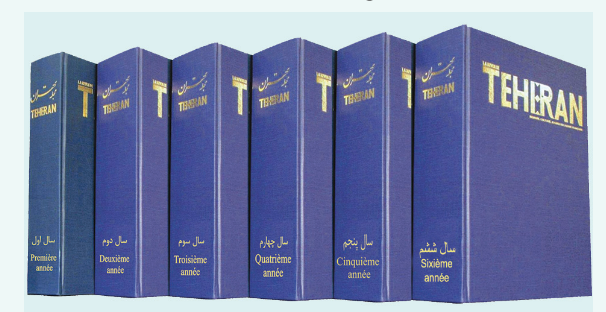
Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

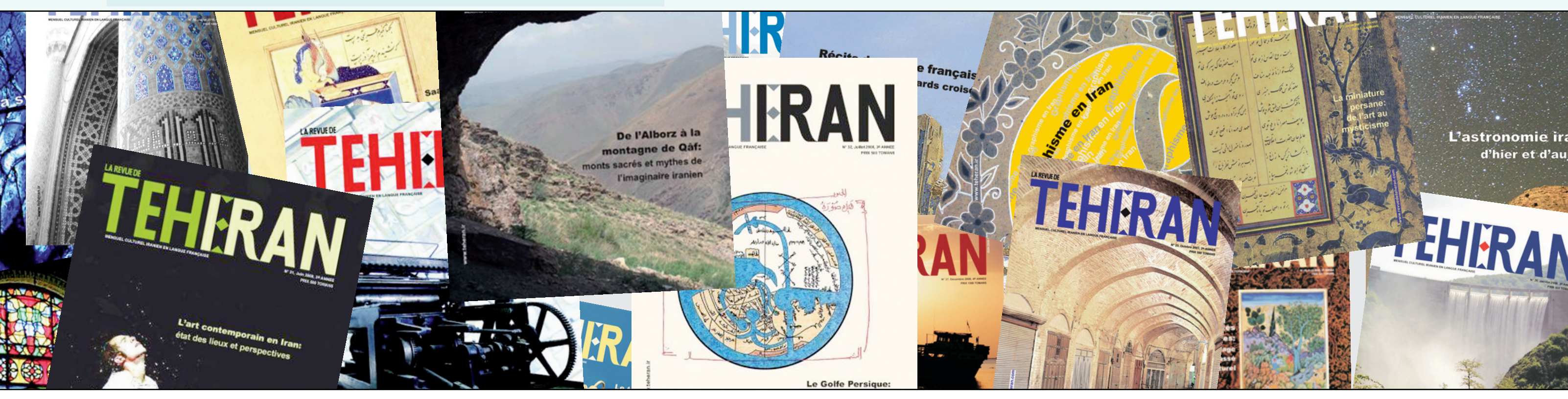
حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ -۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

L'édition reliée des quatre-vingt-seize premiers numéros de *La Revue de* TEHERAN est désormais disponible en sept volumes pour la somme de 12 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.



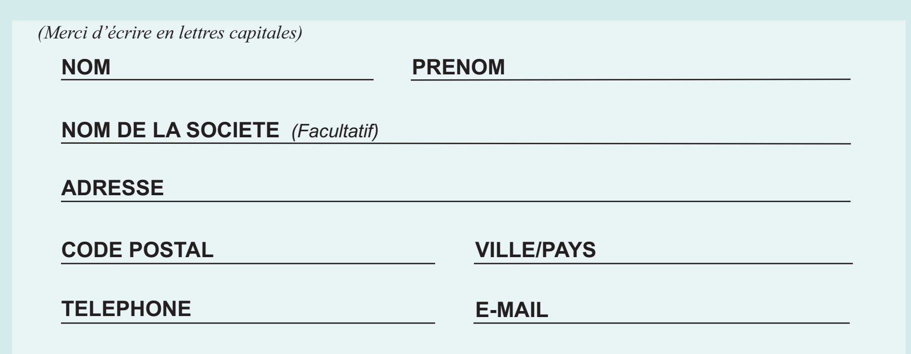
دوره‌های سال اول، دوم، سوم، چهارم، پنجم، ششم، هفتم و هشتم
مجلهٔ تهران شامل هشتاد و چهار شماره درهفت مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner hors de l'Iran



Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.



(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____ **PRENOM** ____

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____

ADRESSE ____

CODE POSTAL ____ **VILLE/PAYS** ____

TELEPHONE ____ **E-MAIL** ____

☐ **1 an** **100 Euros**

☐ **6 mois** **50 Euros**

☐ Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

☐ Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

☐ **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**

مرکز فروش در پاریس:

Point de vente à Paris:
Librairie du Pont de Sèvres
204 allée du Forum
92100 Boulogne
Tel: 01 46 08 21 58

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

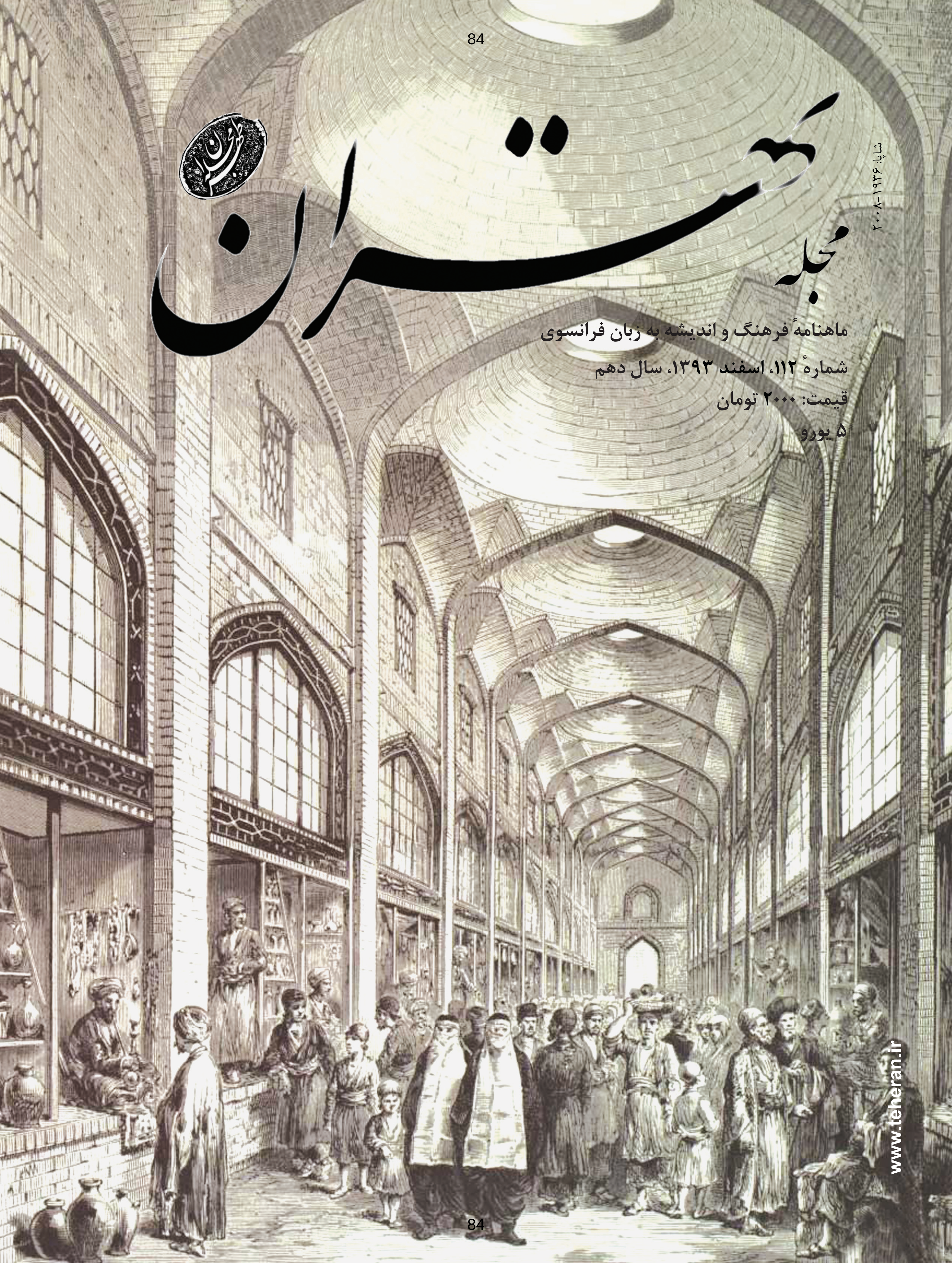
گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Gravure ancienne du bazar Vakil, Shirâz



مجله تهران
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۱۲، اسفند ۱۳۹۳، سال دهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
شاپا: ۲۰۰۸-۱۹۳۶
www.teheran.ir